SEDAN

★

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Bonaparte et Moreau. *L'Entente initiale. Les Premiers Dissentiments. La Rupture.* Un volume in-8° accompagné de cinq cartes. . . . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Furtado.)

1870. La Perte de l'Alsace. 4e édition. Un volume in-16 avec cartes. . . . . 5 fr.

1870. La Guerre en Lorraine. 2e édition. Deux volumes in-16 avec cartes. . . . . 10 fr.

ERNEST PICARD

LIEUTENANT-COLONEL D'ARTILLERIE BREVETÉ
CHEF DE LA SECTION HISTORIQUE DE L'ÉTAT-MAJOR
DE L'ARMÉE

1870

SEDAN

★

Avec trois cartes

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1912

PRÉFACE

Sedan est assurément, de tous nos revers de 1870, celui dont le nom est le plus répandu. Si beaucoup ignorent Frœschwiller, Forbach, Rezonville, Saint-Privat, il n'en est guère pour lesquels le mot de Sedan n'évoque le souvenir d'une catastrophe sans précédent dans nos annales militaires. Faut-il s'en étonner? Si une bataille perdue laisse dans l'âme des contemporains une douloureuse meurtrissure, du moins ne comporte-t-elle en général aucune humiliation. Une armée de plus de 100 000 hommes rejetée en désordre dans une place forte, cernée et contrainte de se soumettre aux conditions d'un impitoyable vainqueur, n'est-ce pas là au contraire un événement qu'une nation ne peut pas oublier et se doit à elle-même de ne pas oublier, ne fût-ce que pour en éviter le retour? C'est en méditant sur Iéna que la Prusse a pré-

paré et accompli sa régénération, et obtenu sa revanche en 1813.

Aussi, dans ce récit, qui nous conduira à l'issue de la période impériale de la guerre, nous sommes-nous attaché particulièrement à étudier les causes du désastre de Sedan et à faire ressortir les enseignements de la défaite. Nous nous sommes efforcé, en même temps, sans parti pris, comme aussi sans faiblesse, de déterminer les responsabilités qui incombent, à des degrés divers : à l'impératrice, préoccupée avant tout d'éloigner l'empereur de la capitale ; au ministre de la Guerre, dont le plan était insuffisamment mûri et dont le tort principal fut d'en imposer au commandement suprême la stricte exécution ; au maréchal de Mac-Mahon, qui n'eut pas la fermeté de caractère voulue pour revendiquer et exercer sa liberté d'action, privilège intangible du chef responsable ; au général de Wimpffen enfin, qui, par sa funeste intervention au cours de la bataille de Sedan, priva lui-même l'armée de la seule chance qui eût pu la soustraire à la capitulation.

On a souvent reproché au maréchal de Mac-Mahon les lenteurs de ses premières marches. Cette critique, qui repose sur une connaissance inexacte des faits, ne semble pas fondée. Au

départ de Reims, en effet, le duc de Magenta n'a point l'intention d'aller jusqu'à Metz, ainsi qu'on l'a généralement admis. Il croit Bazaine sorti ou sur le point de sortir de la place, et son mouvement vers Montmédy n'a d'autre but que de se porter à la rencontre de son collègue jusqu'à l'Aisne, tout au plus jusqu'aux défilés de l'Argonne. Rien ne sert donc de se hâter, d'autant que la présence de l'armée du prince royal de Prusse sur le flanc droit impose la prudence.

On a souvent affirmé d'autre part que, dans la journée de Sedan, Ducrot aurait donné, vers 8 heures du matin, l'ordre de la retraite sur Mézières et qu'il eût ainsi sauvé l'armée si Wimpffen n'avait annulé ces instructions. D'autres ont prétendu au contraire que toute issue vers l'ouest nous était interdite dès ce moment. Or, la discussion sur ce point paraît inutile : Ducrot n'a jamais prescrit semblable retraite, bien qu'il en eût peut-être envisagé l'exécution ultérieure; son projet consistait en une concentration sur les hauteurs d'Illy-Fleigneux, ce qui, à la vérité, eût évité la capitulation et permis à nos troupes défaites de passer sur le territoire belge.

Selon la méthode suivie pour nos précédents travaux sur la guerre de 1870, cet ouvrage est

une synthèse des premières études que nous avons publiées dans la *Revue d'Histoire rédigée à l'État-Major de l'armée,* du mois d'avril 1905 au mois de février 1907.

Les documents que nous avons utilisés pour la relation des opérations de l'armée française proviennent pour la plupart des archives historiques du ministère de la Guerre, qui se sont enrichies récemment des souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon, des papiers des généraux Ducrot et Broye, des notes personnelles du général Lebrun, du journal des généraux Wolff et d'Andigné, des souvenirs inédits du général Faulte de Vanteaux et du capitaine Peloux (1). Pour les batailles de Beaumont et de Sedan, nous avons fait appel aux témoins survivants et nous les remercions vivement des renseignements précieux qu'ils nous ont fournis. Nous avons consulté en outre, mais avec des précautions particulières en raison du sentiment de justification personnelle qui a pu les dicter, les ouvrages écrits au lendemain de la guerre par les généraux Ducrot, Lebrun, Wimpffen et par le prince Bibesco sous l'inspi-

(1) Tout document cité et dont la provenance ne sera pas indiquée explicitement devra être considéré comme faisant partie des Archives historiques du Ministère de la Guerre.

ration du général Douay. Enfin nous avons utilisé les remarquables travaux de critique stratégique et tactique dus au lieutenant-colonel Grouard et au général de Woyde, tout en tenant compte pour ce dernier de l'exagération à laquelle peut conduire une thèse poussée à l'extrême. Pour les questions de politique intérieure, nous n'aurions pu prendre de meilleur guide que les œuvres si justement appréciées de MM. Pierre de la Gorce et H. Welschinger.

Du coté des Allemands, les sources principales sont : l'*Historique du grand Etat-Major prussien* (fascicules VII et VIII), les *Heeresbewegungen* et *Abbrechen von Gefechten* du même état-major, les *Lettres sur la stratégie du prince de Hohenlohe,* les *Tagebücher* du prince royal de Prusse et du général von Blumenthal, l'ouvrage de Verdy du Vernois, intitulé *Im grossen Hauptquartier*.

Si pleine d'amertume que soit la tâche, entreprise par nous, de relater les événements qui ont conduit l'armée française de Châlons à Sedan et l'ont acculée à la capitulation, il n'est pas paradoxal d'affirmer que l'étude approfondie de nos revers laisse, en même temps qu'une douloureuse tristesse pour nos malheurs passés, une impression de réconfort pour le

présent et d'espérance pour l'avenir. Il suffit de réfléchir à ce que fut notre armée en 1870 et à ce qu'elle est aujourd'hui : l'étonnement même dont nous sommes saisis devant la succession de nos fautes, nous donne la mesure des progrès accomplis depuis quarante ans. Sachons donc nous dégager d'un trop fréquent et injustifiable pessimisme, cessons enfin d'avoir l'âme de vaincus, n'oublions pas surtout qu'une des causes essentielles de nos défaites résida dans la méconnaissance de la valeur matérielle et morale de l'offensive : faire la guerre, c'est, suivant la tradition française, non point se défendre, mais attaquer.

1870

SEDAN

PREMIÈRE PARTIE

DE CHÂLONS A REIMS

CHAPITRE PREMIER

LA CONFÉRENCE DU 17 AOUT

Forces réunies au camp de Châlons au début de la dernière quinzaine d'août. — Opinions sur l'emploi des mobiles de la Seine. — Résultats de la conférence : Mac-Mahon nommé commandant en chef de l'armée de Châlons sous les ordres supérieurs de Bazaine ; Trochu chargé des fonctions de gouverneur de Paris ; décision de ramener l'armée sous Paris. — L'impératrice et le ministre de la Guerre opposés à ce dernier projet. — Incertitude sur la situation de Bazaine. — Entrevue orageuse de Trochu avec l'impératrice. — Désaccord entre Trochu et Palikao.

Les défaites simultanées du 6 août avaient déterminé la séparation de l'armée du Rhin en deux

masses. Au lendemain de la bataille de Forbach, les corps d'armée de Lorraine s'étaient repliés sur Metz où le maréchal Bazaine en avait pris le commandement suprême (1). De Frœschwiller, le maréchal de Mac-Mahon, à la tête des débris du 1er corps, de la division Conseil Dumesnil du 7e corps et de la division de cuirassiers Bonnemains, avait battu en retraite sur Saverne, où lui étaient parvenues des instructions de l'empereur qui fixaient le camp de Châlons comme point de rassemblement des troupes d'Alsace. Il devait y être rejoint par le général de Failly qui, entraîné sans avoir combattu dans le mouvement rétrograde de toute l'armée, avait acheminé les troupes du 5e corps de Bitche sur Sarrebourg et Lunéville. Le 7e corps, établi à Belfort au début des hostilités, avait reçu, le 16 août, du ministre de la Guerre l'ordre télégraphique de se rendre au camp de Châlons par voie ferrée. Un nouveau corps d'armée s'y constituait, le 12e, dont le commandement avait été donné au général Trochu (2). Enfin, sous des baraquements, étaient réunis les dix-huit bataillons de mobiles de la Seine. Leurs dispositions étaient très équivoques et, à plusieurs reprises, ils avaient donné des marques d'indiscipline (3). L'ensemble de ces

(1) Voir notre ouvrage *1870, la Guerre en Lorraine*.
(2) Décret du 12 août, *Journal officiel* du 13 août.
(3) *Enquête sur les actes du gouvernement de la Défense*

forces devait former une nouvelle armée, dite de Châlons, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon. Quel en serait l'emploi?

Dans la matinée du 16 août, l'empereur avait quitté le maréchal Bazaine à Gravelotte en lui recommandant de ne pas compromettre l'armée de Metz, en raison de la possibilité d'une intervention de l'Autriche (1). Accompagné du prince impérial et du prince Napoléon et escorté par la brigade de chasseurs d'Afrique du général Margueritte, il avait gagné Verdun et de là Mourmelon.

Le 17 août, de grand matin, le souverain réunit en conférence au quartier impérial le prince Napoléon, le général Berthaut, commandant les mobiles de la Seine, le général Trochu et le général Schmitz, chef d'état-major général du 12e corps. Le maréchal de Mac-Mahon, qui venait d'arriver au camp, fut également convoqué et arriva quelque temps après l'ouverture de la séance (2).

On ignorait encore à ce moment les événements qui, la veille, s'étaient produits à Rezon-

nationale, Dépositions du maréchal Canrobert, IV, 272, et du général Schmitz, II, 277.

(1) Renseignement verbal qui nous a été donné par M. le général B., témoin de l'entretien.

(2) *Enquête*..., I, 128; Discours du général Trochu, du 13 juin 1871, à l'Assemblée nationale; Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

ville. L'empereur savait seulement que le maréchal Bazaine se trouvait en présence des armées du général von Steinmetz et du prince Frédéric-Charles, mais il supposait que le maréchal avait continué sa marche, commencée le 14 août sur Verdun et le camp de Châlons (1). Par contre, on avait signalé la présence à Nancy, le 15 août, d'une forte masse ennemie, puis le lendemain le passage, à Bayon et à Charmes, de colonnes importantes appartenant, comme la précédente, à l'armée du prince royal de Prusse évaluée à 180 000 hommes. Déjà les coureurs allemands avaient été vus à Commercy; un détachement de 5 000 hommes, comprenant les trois armes, avait atteint Saint-Mihiel (2).

L'empereur prit le premier la parole en demandant au général Berthaut son avis sur le camp de Châlons et sur la garde mobile. La réponse fut nette : le camp était un terrain « d'études, de manœuvres », mais il n'offrait « aucune position défensive »; on y était à la merci d'un coup de main (3). S'expliquant ensuite sur la garde mobile, le général Berthaut fit ressortir qu'elle manquait d'instruction, et que son armement était incomplet. Il ne fallait pas songer

(1) Voir notre ouvrage *1870, la Guerre en Lorraine.*

(2) Bulletin de renseignements des 14, 15, 16 août.

(3) *L'Empire et la défense de Paris devant le jury de la Seine* (1872), Déposition du général Berthaut, 133, et réponse du général Trochu, 414.

à l'employer à des opérations en rase campagne ; mais, convenablement exercée, elle pourrait rendre d'utiles services derrière des remparts. Il proposa en conséquence de l'envoyer tenir garnison dans les places du Nord (1). L'empereur se rangea à cet avis, déclarant toutefois qu'il valait mieux ramener la garde mobile à Paris, « où elle pourrait défendre ses foyers (2) ».

Puis le débat s'élargit. Le général Schmitz, qui avait été officier d'ordonnance de l'empereur, aborda en ces termes des questions plus graves : « Je crois qu'il faut dire toute la vérité à Votre Majesté. Nous sommes dans une situation déplorable ; il y a à Metz une armée dont nous ne connaissons pas le sort, mais qui pourra toujours opérer sa retraite par le Nord. » Montrant ensuite en quelques mots les faiblesses des troupes de l'armée de Châlons, il ajouta : « Je crois devoir assurer à l'empereur qu'à cette date, 17 août, le salut, selon moi, est dans Paris que je viens de traverser. On prétend que vous n'avez pas employé le général Trochu parce qu'on lui attribuait des sentiments d'opposition (3) ; eh bien ! Sire, il faut rentrer à

(1) *L'Empire et la défense de Paris devant le jury de la Seine* (1872), Dépositions du général Berthaut, 133, et du général Schmitz, 141.

(2) *Ibid.*, *OEuvres posthumes de Napoléon III, le Livre de l'empereur*, 106.

(3) Le général Trochu était l'un des plus anciens généraux de l'armée. Aux Tuileries, on le considérait comme un orléaniste.

Paris dont le général Trochu serait nommé gouverneur. La situation que vous vous faites ne peut durer; vous n'êtes pas sur votre trône. — Oui, j'ai l'air d'avoir abdiqué », répondit l'empereur avec un ton de profonde tristesse (1).

Le prince Napoléon exprima à son tour ses craintes d'une révolution ou d'un mouvement à Paris et affirma que le général Trochu, par ses antécédents et par les avertissements qu'il avait donnés (2), était le seul homme qui fût en état de faire face à de tels dangers (3). Cette opinion parut surprendre l'empereur. « Sire, ajouta le prince avec une certaine véhémence, vous avez naguère abdiqué le gouvernement à Paris, vous venez d'abdiquer le commandement à Metz; à moins de passer en Belgique, vous n'êtes plus rien. Il faut que vous rentriez à Paris, quel qu'en soit le péril, et que, d'une main sûre, vous repreniez le gouvernement. Si nous devons tomber, du moins tombons comme des hommes (4). »

(1) *L'Empire et la défense de Paris*, 142. — Le général Schmitz n'avait pas voulu dire toute sa pensée, qui était celle-ci, de son propre aveu : « Trochu vous couvrira de sa popularité auprès des Parisiens. » *(Ibid.)*

(2) Le général Trochu avait signalé les défectuosités de l'armée française, dans une brochure qui avait fait grand bruit *(L'armée française en 1867)*.

(3) *L'Empire et la défense de Paris*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, 113.

(4) *Ibid.*, Réponse du général Trochu, 415. « Je cite textuellement, dit le général Trochu; cette scène est aussi présente à mon esprit que le premier jour. »

L'empereur, qui se défiait du loyalisme du général Trochu, ne répondit pas immédiatement. Prenant à part le maréchal de Mac-Mahon, il lui demanda son opinion. Le duc de Magenta affirma que Trochu « était un homme de cœur, un homme d'honneur, et que l'empereur pouvait avoir confiance en lui (1) ». Le souverain pressentit alors Trochu au sujet de cette nomination : « Sire, répondit le général, dans la situation pleine de périls où est le pays, une révolution le précipiterait dans l'abîme. Tout ce qui pourra être fait pour éviter une révolution, je le ferai. Vous me demandez d'aller à Paris, de vous y annoncer, de prendre le commandement en chef, je ferai tout cela ; mais il est bien entendu que l'armée du maréchal de Mac-Mahon va devenir l'armée de secours de Paris, car nous allons à un siège (2). »

L'empereur acquiesça ainsi que le maréchal de Mac-Mahon. Les résultats de la conférence, close à onze heures et demie, furent en somme : la nomination du général Trochu comme gouverneur de Paris, — il devait se rendre immédiatement à son poste ; — celle du maréchal de Mac-Mahon comme commandant en chef de l'armée de Châ-

(1) *L'Empire et la défense de Paris*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, 114.

(2) Discours du général Trochu du 13 juin 1871 (*Journal officiel* du 14 juin).

lons; celle du maréchal Bazaine comme généralissime; la décision de ramener sous les murs de Paris toutes les troupes réunies ou appelées au camp; la résolution du souverain de revenir dans la capitale dès qu'il se serait entendu à ce sujet avec le gouvernement de la régence (1). Le général Lebrun devait remplacer le général Trochu à la tête du 12e corps. Craignant peut-être un changement d'avis, le prince Napoléon se hâta de rédiger toutes les pièces qui seraient soumises à la signature du souverain (2). Deux heures plus tard, Trochu se rendait en voiture à Châlons d'où un train le ramènerait à Paris. Il y était précédé du capitaine de frégate Duperré, officier d'ordonnance de l'empereur, chargé d'instruire le ministre de la Guerre et l'impératrice des mesures arrêtées dans la matinée. (3). En plus de ce message, Napoléon III leur adressa un télégramme destiné à les préparer à la grande nouvelle (4).

(1) *Œuvres posthumes de Napoléon III*, loc. cit., 107; Discours du général Trochu, du 13 juin 1871.

(2) Le prince Napoléon, causant un peu plus tard avec des officiers de l'état-major de Trochu, insista sur la nécessité du retour de l'empereur à Paris : « Figurez-vous, aurait-il dit, le sort d'un général en chef pour qui toutes les responsabilités du commandement se compliquent d'une autre responsabilité, celle d'assurer le sort du souverain. Autant vaut aller au combat en portant sur la tête une soupière pleine, et avec la défense d'en répandre une seule goutte » (P. de la Gorce, *Histoire du Second Empire*, VII, 166(.

(3) *Papiers et correspondance de la famille impériale*, I, 419.

(4) *Ibid.*, I, 433-434.

*
* *

Les décisions prises à la conférence du camp de Châlons ne pouvaient manquer d'être très mal accueillies par l'impératrice et le ministre de la Guerre. La régente était absolument opposée au retour de l'empereur à Paris (1), peut-être, suivant un historien, parce qu'elle jugeait Napoléon III discrédité par ses défaites et que, soucieuse de sauver l'Empire pour son fils, elle se préoccupait de paraître se détacher du souverain vaincu. Le général de Palikao n'admettait pour l'armée de Châlons d'autres combinaisons militaires que celles qui la dirigeraient vers la frontière. Il préférait d'ailleurs n'avoir à ses côtés qu'une femme impuissante à le contrôler, et qui lui laisserait toute liberté pour l'organisation de la défense du pays (2). Il avait appris enfin, le 17, vers 6 heures du soir, qu'à la suite d'une bataille livrée la veille, Bazaine n'avait pas encore quitté les environs de Metz.

A Châlons, d'autres influences s'exerçaient auprès du souverain pour le faire revenir sur les décisions de la matinée. Suivant un témoignage de l'empereur, postérieur aux événements, cer-

(1) H. Welschinger, *La Guerre de 1870, causes et responsabilités*, I, 274.

(2) P. de la Gorce, *loc. cit.*, VII, 172-173.

tains hommes, dont l'opinion avait pour lui un grand poids, voyaient à son retour de graves inconvénients. « Si le chef de l'État revenait à Paris après un succès, disaient-ils, il y arriverait avec la force morale nécessaire pour rétablir la confiance, relever les courages, et dompter les mauvaises passions; mais rentrer aux Tuileries après de pénibles revers, abandonner l'armée pour être obligé de combattre peut-être dans la rue les fauteurs de désordre, c'est un rôle qui ne peut lui convenir. Au point où en sont les choses, la nécessité d'une dictature est évidente, et cependant le prestige de l'empereur est trop affaibli pour qu'il puisse s'en emparer. Il faudrait, pour sauver le pays, avoir recours aux mesures les plus énergiques, modifier peut-être le ministère, dissoudre le Corps législatif, sévir contre beaucoup d'individus qui jouissent momentanément de la faveur populaire, et ces mesures, quoique légales, auraient l'air d'un coup d'État (1). »

Ces mêmes hommes doutaient que l'opinion publique suivît l'empereur dans cette voie. Ils faisaient observer d'ailleurs qu'il n'existait plus à Paris de force armée sur laquelle le souverain pût compter, et qu'on augmenterait encore les difficultés de la situation en y envoyant la garde

(1) *Œuvres posthumes de Napoléon III,* loc. cit., 107.

mobile, animée d'un mauvais esprit. Ils rappelaient qu'après Waterloo, en présence de l'attitude des Chambres et de l'hostilité des hommes politiques influents, Napoléon Ier avait dû « reculer devant l'idée de recourir à des mesures exceptionnelles contre des Français, alors que l'étranger s'avançait sur la capitale (1) ».

Déjà l'empereur était très ébranlé par ces arguments, quand il reçut, assez tard dans la soirée du 17 août, un télégramme du ministre de la Guerre, qui révélait des intentions tout opposées aux conclusions de la conférence du matin :

« L'impératrice me communique la lettre par laquelle l'empereur annonce qu'il veut ramener l'armée de Châlons sur Paris. Je supplie l'empereur de renoncer à cette idée, qui paraîtrait l'abandon de l'armée de Metz qui ne peut faire en ce moment sa jonction à Verdun. L'armée de Châlons sera, avant trois jours, de 85 000 hommes, sans compter le corps de Douay, qui rejoindra dans trois jours, et qui est de 18 000 hommes. Ne peut-on faire une puissante diversion sur les corps prussiens déjà épuisés par plusieurs combats? L'impératrice partage mon opinion (2). »

(1) *Œuvres posthumes de Napoléon III*, loc. cit., 108.

(2) Dans l'ouvrage *Papiers et correspondance de la famille impériale*, ce télégramme porte comme mention d'expédition 10 h. 27 soir (I, 411).

L'empereur ne crut pas devoir communiquer ce télégramme au maréchal de Mac-Mahon, sans doute afin de n'exercer aucune influence sur ses déterminations que les nouvelles de la journée pouvaient modifier dans une certaine mesure (1).

A la conférence de la matinée, personne n'avait supposé un instant que le maréchal Bazaine éprouvât quelques difficultés dans son mouvement de retraite sur Verdun, et eût besoin d'être secouru. Tout le monde avait admis que la jonction des deux armées pourrait s'opérer sans encombre, quelle que fût la solution qui prévaudrait pour l'emploi des forces réunies au camp de Châlons. L'empereur, en particulier, qui la veille avait fait le trajet de Gravelotte à Verdun sans rencontrer le moindre obstacle, et qui, dans la matinée du 17, ignorait la bataille de Rezonville et ses résultats, ne doutait pas que Bazaine n'eût été en mesure de poursuivre sa marche vers la Meuse, et il était justement fondé à croire que déjà le maréchal était parvenu à proximité de Verdun (2). La veille, en passant dans cette place, il avait déclaré au maire : « Bazaine me suit; il sera ce soir à Conflans et arrivera demain à Verdun (3). »

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits. — Le maréchal n'en eut connaissance qu'après la guerre.

(2) A. G., *L'armée de Châlons, son mouvement vers Metz*, 10.

(3) Note du général de Vaulgrenant, qui appartenait en 1870 à l'état-major du maréchal de Mac-Mahon; *Procès Bazaine*,

Dans la soirée du 17, au contraire, le ministre de la Guerre et l'empereur savaient que les délibérations de la conférence avaient reposé sur des données inexactes. Vers midi, en effet, le souverain inquiet avait prescrit qu'on adressât au général Coffinières, commandant supérieur de la place de Metz, le télégramme suivant : « Par ordre de l'empereur, avez-vous des nouvelles du maréchal Bazaine? Envoyez-en d'urgence au camp de Châlons. » La réponse était arrivée à 3 h. 45 de l'après-midi. Assez pessimiste, elle portait en substance qu'une « affaire très sérieuse » avait eu lieu le 16 vers Gravelotte et que l'avantage était resté à l'armée française, qui avait subi des pertes très élevées; puis, contredisant cette première impression d'un succès, la dépêche mandait que le maréchal Bazaine s'était replié sur Metz et campait sur les hauteurs de Plappeville; elle déclarait enfin très inexactement que Metz était « à peu près bloquée (1) ».

Un peu plus tard, Napoléon III avait reçu un télégramme du maréchal Bazaine lui-même et l'avait aussitôt transmis à Paris (2) sans le communiquer immédiatement au maréchal de Mac-

Déposition de M. Benoit, maire de Verdun (audience du 25 octobre 1873).

(1) Cf. *1870, la Guerre en Lorraine*, II, 160.

(2) Expédié de Metz le 17 août à 4 h. 28 soir, transmis à Paris à 4 h. 55.

Mahon (1). Le commandant de l'armée de Lorraine annonçait que l'ennemi avait été repoussé le 16, que les troupes françaises avaient « passé la nuit sur les positions conquises », mais que la grande consommation de munitions et le manque de vivres avaient obligé l'armée à se rapprocher de Metz pour ravitailler ses parcs et ses convois. Le maréchal Bazaine ajoutait que l'armée était établie à l'ouest de la place, entre Saint-Privat et Rozérieulles, et qu'elle se remettrait en marche vraisemblablement le 19 en se dirigeant plus au nord, de façon à éviter des combats qui retarderaient son mouvement

L'empereur, auquel ce message parut insuffisamment clair, télégraphia à Bazaine le 17, à 5 h. 10 du soir : « Dites-moi la vérité sur votre situation, afin de régler ma conduite ici... » Deux heures après, le maréchal répondit qu'il envoyait au camp de Châlons le commandant Magnan, son aide de camp, chargé de donner au souverain toutes les explications nécessaires (2).

Mac-Mahon pouvait espérer que cet officier lui apporterait les instructions qu'il avait vainement sollicitées dès qu'il avait reçu la lettre de service lui conférant le commandement de l'armée de Châlons. L'empereur auquel il s'était adressé

(1) Le maréchal n'en eut connaissance que le lendemain 18 (Souvenirs inédits).

(2) Cf. *1870, la Guerre en Lorraine*, II, 163.

d'abord lui avait renouvelé une déclaration déjà faite dans la matinée : sa résolution bien arrêtée était de ne s'occuper nullement de la direction des opérations ; le duc de Magenta n'aurait plus à correspondre désormais qu'avec le maréchal Bazaine et avec le ministre de la Guerre (1). Le souverain ne se départit pas de cette réserve, si l'on en croit le témoignage du maréchal de Mac-Mahon : « Pendant toute cette campagne, dit-il dans ses Souvenirs inédits, l'empereur n'a pas fait connaître même son opinion sur les mouvements à exécuter. »

Mac-Mahon se tourna alors vers son chef, le maréchal Bazaine : il lui envoya un télégramme d'abord ; puis le 17, dans l'après-midi, il fit partir pour Metz son aide de camp, le lieutenant-colonel Broye (2). Cet officier emportait une lettre de l'empereur invitant les généraux Frossard et Jarras, qui avaient eu quelques difficultés de service avec le maréchal Bazaine, à se rendre à l'armée de Châlons. Il ne put d'ailleurs remplir sa mission. En arrivant à Verdun à 9 heures du soir, il reçut du chef de gare un télégramme du maréchal de Mac-Mahon l'informant de la rupture des communications avec Metz et lui prescrivant de rétrograder (3).

(1) *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 29.
(2) *Ibid.*, I, 30.
(3) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

*
* *

Cependant, le général Trochu s'acheminait de Châlons vers Paris. Accrue par des encombrements de la voie ferrée, la durée du trajet se prolongea jusqu'au delà de minuit : les rails étaient obstrués, près d'Épernay, par des wagons chargés d'outils et de fascinages destinés aux « besoins du siège de Mayence (1) ». Dès son arrivée, et en dépit de l'heure, le général se rendit auprès de M. Chevreau, ministre de l'Intérieur, qui, refusant de contresigner le décret de sa nomination au poste de gouverneur de Paris et désespérant de l'éconduire, lui proposa d'en référer à l'impératrice. On gagna les Tuileries, où le général exposa à la régente l'objet de sa mission et lui soumit une lettre autographe de l'empereur prescrivant de prendre « sans délai toutes les dispositions nécessaires (2) ». L'amiral Jurien de la Gravière, convoqué en hâte, assistait à l'entrevue.

Prévenue contre Trochu qu'elle considérait comme un adversaire du régime impérial et comme un orléaniste libéral, opposée au retour de l'empereur et de l'armée de Châlons, mécontente enfin des décisions prises à la conférence, qui lui apparaissaient comme un empiétement sur

(1) Général Trochu, *OEuvres posthumes,* I, 135, 138, 139.
(2) *Ibid.*, I, 138.

les pouvoirs de la régence, l'impératrice affirma avec énergie que l'empereur ne reviendrait pas à Paris; elle qualifia même « d'ennemis » ceux qui le lui avaient conseillé (1). De plus en plus surexcitée, elle termina, par ces mots pleins d'amertume et de raillerie : « Général, je vous demande un conseil. Ne pensez-vous pas qu'en l'extrême péril où nous sommes, il conviendrait d'appeler en France les princes d'Orléans (2)? » L'amiral Jurien de la Gravière crut devoir intervenir. Il représenta que le général Trochu méritait toute la confiance de l'impératrice; il supplia la souveraine de la lui accorder. L'entretien se poursuivit dès lors sur un ton plus modéré. Mais quand Trochu, protestant de son dévouement, exposa les raisons qui l'avaient déterminé à conseiller à l'empereur de revenir à Paris, en même temps que l'armée de Châlons, l'impératrice se récria vivement et affirma avec une nouvelle énergie que les choses ne se passeraient point ainsi (3).

(1) *Enquête*..., Déposition de M. Henri Chevreau, I, 263; *L'Empire et la défense de Paris*, Déposition de l'amiral Jurien de la Gravière, 130; Général Trochu, Discours du 13 juin 1871 à l'Assemblée nationale. — Darimon a exposé les raisons qu'avait l'impératrice pour s'opposer au retour de l'empereur à Paris; elles se résument dans le désir d'exercer la régence (*Notes sur la guerre de 1870*, 235, 258, 259).

(2) *L'Empire et la défense de Paris*, Déposition de l'amiral Jurien de la Gravière, 130, sqq. — L'amiral n'a pas nié le propos, mais a essayé de l'atténuer.

(3) Général Trochu, Discours du 13 juin 1871. — L'impératrice savait-elle à ce moment que l'empereur avait changé d'avis ou

Le général Trochu déclara alors que sa mission était désormais sans objet puisque la convention du 17 « n'avait plus cours (1) ». L'impératrice répliqua que cette mission d'organisation et de direction de la défense de la capitale restait entière et qu'il la remplirait « sans l'empereur ». Le général s'inclina et, avant de se retirer, il soumit à la régente la proclamation qu'il avait rédigée en chemin de fer, en vue de notifier sa nomination à la population parisienne. L'impératrice en approuva les termes, sauf une phrase qui fut supprimée, celle qui annonçait le retour de l'empereur, et, d'après un témoin, ses préventions à l'égard de Trochu semblaient avoir disparu à la fin de l'entrevue (2).

Après cet orageux entretien, Trochu n'en avait

affirmait-elle qu'elle ne voulait pas qu'il revînt à Paris? Il est difficile de se prononcer. Dans sa déposition à l'*Enquête*, M. Rouher a dit : « Il est certain, que, pendant que M. le général Trochu voyageait, des dépêches télégraphiques ont été échangées du camp de Châlons à Paris et des Tuileries au camp de Châlons » (I, 216). Puis, dans une nouvelle déposition, M. Rouher a été moins catégorique : « Il est possible que la détermination de l'empereur ne fût pas encore prise... L'impératrice a pu dire : « Il faut renoncer au retour de l'empereur, alors que rien n'était encore décidé. . » (I, 247.) On observera à ce sujet que quand Trochu arriva chez M. Chevreau, celui-ci lui dit aussitôt : « Vous vous trompez, l'empereur ne vient pas à Paris. » (*Enquête*..., Déposition de M. Henri Chevreau, I, 263.) Déjà, vers le 8 août, M. Ollivier avait posé, devant le conseil des ministres, la question du retour de l'empereur à Paris. L'impératrice s'y était opposée très énergiquement (Darimon, *loc. cit.*, 38).

(1) Général Trochu, Discours du 13 juin 1871.

(2) *Enquête*..., Déposition de M. Henri Chevreau, I, 265.

point fini avec les déboires qu'entraînait son nouveau mandat. Il lui restait en effet à se faire agréer par le ministre de la Guerre. Le général de Palikao le reçut mal : il lui exposa qu'indépendamment de ses pouvoirs ministériels, il avait au Corps législatif une situation qui lui permettait de conduire utilement les affaires difficiles de l'heure présente, et qu'elle ne pouvait qu'être troublée par cette nouvelle nomination (1).

Trochu répondit qu'en acceptant cette mission, il avait cru faire acte de dévouement; qu'il se proposait de la remplir loyalement, sans être un embarras pour personne; que, dans son esprit, elle consistait à défendre Paris avec l'appui extérieur des forces réunies à Châlons. Le ministre l'interrompit, en proclamant funeste la retraite de l'armée sur la capitale; il prétendait au contraire renforcer cette armée le plus possible pour la mettre en état d'opérer en rase campagne. Le débat devint fort animé et même très vif. Trochu insista sur la nécessité de rassembler toutes les forces disponibles sous Paris. Le ministre persista dans sa détermination, et la discussion prit fin sans que les deux interlocuteurs fussent parvenus à s'entendre (2).

(1) Général Trochu, Discours du 13 juin 1871.

(2) *Ibid.*, Général Trochu, *OEuvres posthumes*, I, 150. — Le général de Palikao a déclaré plus tard n'avoir conservé aucun souvenir d'une discussion entamée avec Trochu « sur la destina-

Sur l'intervention de M. Henri Chevreau, le général de Palikao consentit enfin, tout en protestant, à contresigner le décret (1). Le général Schmitz lui prête même ce propos : « Je suis dans une situation telle que, si je ne craignais pas de faire une révolution ce soir dans Paris, je donnerais ma démission (2). » Le ministre et le général Trochu se séparèrent « dans un état de dissentiment profond qui ne fit qu'augmenter tous les jours (3) ». Rares, pourtant, furent ceux qui soupçonnèrent leur désaccord, du moins au début. Le 18 août, au Corps législatif, le général de Palikao faisait une déclaration de tous points inexacte et qui permettait de croire au contraire à une entière cordialité dans ses rapports avec le gouverneur de Paris : « Cherchant un homme intelligent, actif, énergique, capable de réunir dans ses mains tous les pouvoirs nécessaires pour effectuer l'armement de Paris, j'ai songé à M. le général Trochu et je l'ai rappelé moi-même du camp de Châlons où il pouvait être remplacé par un autre général. Voilà, Messieurs, le motif qui m'a fait appeler à Paris le général Trochu. Il n'y en a pas d'au-

tion à donner à l'armée de Châlons » (*Un Ministère de la Guerre de vingt-quatre jours,* av.-propos, 17).

(1) *L'Empire et la défense de Paris,* Déposition de M. Henri Chevreau, 79.

(2) *Ibid.*, Déposition du général Schmitz, 145.

(3) Général Trochu, Discours du 13 juin 1871.

tre (1). » Et il ajouta ces mots aussi peu justifiés que la déclaration précédente était peu exacte . « Nous n'avons pas la moindre inquiétude, au contraire (2) ! »

Ainsi, dès le premier jour, se manifestait à Paris une violente opposition aux projets dictés par la sagesse du commandement suprême, qui, seul responsable, devait être aussi pleinement indépendant. Cette immixtion inadmissible du gouvernement dans la direction des opérations militaires de l'armée de Châlons se poursuivra malheureusement jusqu'à la fin de la campagne, jusqu'à la veille même du désastre.

(1) *Journal officiel* du 19 août 1870.

(2) *Ibid*. — Le général de Palikao a reconnu plus tard l'inexactitude de cette déclaration et s'en est justifié ainsi : « J'étais l'homme du gouvernement; je devais le couvrir et le protéger contre toute attaque. Je savais que M. de Kératry devait nous interpeller et, qu'ayant jeté ses vues sur le général Trochu, il avait le projet de demander pour lui un commandement en chef. C'est alors que je répondis : « Je sais parfaitement le général que « vous voulez désigner, mais il n'acceptera pas, car il a déjà ré- « pondu à mon appel » (*Enquête*..., Déposition du général de Palikao, I, 180).

CHAPITRE II

LE PLAN PALIKAO

Projet de jonction entre l'armée de Châlons et Bazaine. — Moyen douteux employé pour tromper le prince royal de Prusse. — Les deux hypothèses envisagées par Palikao. — Le ministre de la Guerre néglige une troisième éventualité. — Discussions au Comité de défense des fortifications de Paris. — Objections et dangers que présentait le plan Palikao. — Absence totale de précautions vis-à-vis de la IIIe armée. — Indiscrétions commises par le ministre de la Guerre. — Projet d'expédition par Belfort dans le grand-duché de Bade. — Comment il eût fallu employer l'armée de Châlons.

L'impératrice et le général de Palikao s'étaient prononcés contre le retour de l'empereur et de l'armée de Châlons à Paris : la première guidée par des considérations d'ordre politique, le ministre par des motifs d'ordre militaire. Palikao jugeait non sans raison que « depuis le commencement de la campagne tous nos désastres étaient venus de l'éparpillement de nos troupes, tandis que les Prussiens n'agissaient que par masses (1) ». De toutes les combinaisons stratégiques, la seule qui lui parût admissible était une prompte jonc-

(1) *Enquête...*, Déposition du général de Palikao, I, 171.

tion des corps nouvellement formés et de ceux qui avaient constitué l'armée d'Alsace avec les forces du maréchal Bazaine. Il était persuadé que cette opération « devait changer la situation des affaires (1) » ; il y voyait le salut de la France (2). Ainsi on n'abandonnerait point Bazaine, que l'on croyait ne pas être en état de tenir longtemps, et l'on donnerait de meilleurs cadres aux armées de Châlons et du Rhin réunies (3).

Le plan que le général de Palikao soumit au conseil des ministres pour exécuter cette jonction prévoyait un mouvement de l'armée du camp de Châlons vers Metz en trois colonnes, qui partiraient simultanément le 21 août de Mourmelon, atteindraient le 22 la ligne Sainte-Menehould, Vouziers et, gagnant le 23 Clermont-en-Argonne par leur droite et Grand-Pré par leur gauche, viendraient converger le 25 aux environs de Verdun où elles devaient franchir la Meuse (4). D'après les renseignements reçus, les Ire et IIe armées allemandes, celles de Steinmetz et de Frédéric-Charles, étaient retenues aux environs de Metz par le maréchal Bazaine ; la IIIe, sous les ordres du prince royal de Prusse, marchait de Nancy vers Paris par Bar-le-Duc; enfin l'on di-

(1) Général de Palikao, *loc. cit.*, 96.
(2) *Procès Bazaine,* Déposition du général de Palikao, 404.
(3) *Enquête...*, Déposition du général de Palikao, 171.
(4) Général de Palikao, *loc. cit.*, 104.

sait qu'une quatrième armée, commandée par le prince de Saxe, était sur la Chiers, au nord-est de Verdun (1).

Il s'agissait d'abord de tromper le prince royal et de le déterminer à continuer sa marche sur Paris. Le général de Palikao pensait qu'il suffirait de faire tomber entre ses mains une dépêche prescrivant à Mac-Mahon de gagner Paris avec 150 000 hommes en passant « par Reims ou Rethel ». Le ministre espérait ainsi empêcher la IIIe armée d'intervenir dans la bataille qui aurait lieu, le 26 août au plus tard, « entre l'armée de 120 000 hommes du maréchal de Mac-Mahon, en supposant qu'elle eût perdu 15 000 hommes pendant sa marche, et l'armée du prince de Saxe, dont l'effectif était de 70 000 hommes; l'action devait se passer entre Verdun et Étain, dans la direction de Briey (2) ».

Le général de Palikao envisageait deux hypothèses. Si les deux armées allemandes de Metz venaient soutenir celle du prince de Saxe, elles entraîneraient derrière elles l'armée du maréchal Bazaine, qui seule avait pu lutter contre toutes les forces ennemies à Borny et à Rezonville. Dans ces conditions, il considérait que la situation de

(1) *Enquête...*, Déposition du général de Palikao, I, 171. — C'était l'armée dite de la Meuse, composée de trois corps d'armée et de quatre divisions de cavalerie, et constituée le 19 août, au lendemain de la retraite de Bazaine sous les forts de Metz.

(2) Général DE PALIKAO, *loc. cit.*, p. 108.

l'ennemi, placé entre deux armées françaises, et ne disposant, en cas d'échec, d'aucune ligne de retraite assurée, deviendrait très critique. Si, au contraire, les Ire et IIe armées continuaient à surveiller Metz, l'armée du prince de Saxe, isolée, essuierait inévitablement une défaite et se rejetterait sur les deux autres, forcées elles-mêmes de se retirer. Alors, « la jonction était faite entre les maréchaux de Mac-Mahon et Bazaine, qui se retourneraient ensuite contre la IIIe armée ». Ainsi raisonnait le général de Palikao ; mais, comme il arrive presque toujours à la guerre, il n'avait pas tenu compte d'une troisième hypothèse, celle qui, précisément, se réalisera : Frédéric-Charles maintenant le blocus de Metz avec la majeure partie de ses forces et détachant, au soutien du prince de Saxe, deux corps d'armée qui permettraient à celui-ci de tenir tête dans de bonnes conditions à l'armée de Châlons.

Le mouvement de Mac-Mahon vers Metz ne devait souffrir d'ailleurs aucun retard, car, d'après des renseignements d'ailleurs inexacts parvenus au quartier impérial et à Paris, l'armée de Metz n'était plus pourvue de vivres et de munitions que pour un temps très court, et la rupture des communications avec l'intérieur empêchait de lui en faire parvenir (1).

(1) *Enquête*..., Dépositions du général de Palikao, I, 171 ; de M. Clément Duvernois, ministre du Commerce, I, 227 ; de

Le plan Palikao avait été approuvé à la presque unanimité par le conseil des ministres (1), mais il avait été combattu au comité de défense des fortifications de Paris (2), en particulier par les généraux de Chabaud-Latour et Guiod (3). La discussion s'y était renouvelée deux fois et avait duré plusieurs heures. D'après son témoignage, postérieur, il est vrai, aux événements, M. Thiers, nommé officiellement membre du comité le 26 août, aurait répété tous les soirs « que les Prussiens avaient eu le temps d'envelopper l'armée de Metz; qu'entre cette armée et Paris, il y avait un mur d'airain formé de 300 000 hommes et impossible à percer; que le seul résultat qu'on pût obtenir, c'était de perdre inutilement nos dernières forces organisées; que la défense de Paris se concevait avec une armée de secours campant et manœuvrant sous ses murs; que, sans une armée de ce genre, le siège de Paris serait une affreuse famine destinée à finir par une reddition sans merci et miséricorde; qu'on se priverait donc, inévitablement et fatalement, du seul moyen de rendre efficace la résistance de

M. Rouher, I, 239; *Procès Bazaine*, Dépositions du général de Palikao, 405, et du lieutenant-colonel Magnan, 324-326.

(1) *Enquête...*, Déposition de M. Jérôme David, I, 150.

(2) Ce comité avait été créé par décret du 17 août 1870.

(3) *Enquête...*, Déposition de M. Thiers, I, 13; *L'Empire et la défense de Paris*, Déposition du général de Chabaud-Latour, 168.

Paris, et que, si l'armée de Sedan ne périssait pas, le moins qu'il pût lui arriver serait d'être bloquée comme celle de Metz ». « Vous avez un maréchal bloqué, aurait ajouté M. Thiers, vous en aurez deux (1) ».

Dans cette incertitude, et si l'on en croit le général de Palikao, deux membres du comité, le maréchal Vaillant et M. Jérôme David, posèrent nettement la question. Quelqu'un, demandèrent-ils, voudrait-il laisser le maréchal Bazaine dans la position critique où il se trouvait? Personne ne prit la parole « pour soutenir qu'il fallait l'abandonner (2) ». Sans en vouloir venir à cette extrémité, les opposants discernaient tous les dangers

(1) *Enquête*..., Déposition de M. Thiers, I, 13. — Le général Ségrétain, alors lieutenant-colonel et secrétaire du Comité, assure au contraire, dans ses Souvenirs inédits, que M. Thiers était partisan du mouvement de l'armée de Châlons sur Metz. Peut-être les deux opinions de M. Thiers correspondent-elles à deux moments différents. Favorable au plan Palikao vers le 21 août, M. Thiers a pu changer d'avis le 26 ou le 27 quand la conversion vers le nord de la IIIe armée lui fut connue. Quoi qu'il en soit, il n'est pas possible d'approuver ses idées sur le rôle de l'armée de Châlons. Celle-ci, « campant et manœuvrant » sous les murs de Paris, eût retardé sans doute l'investissement, mais eût été rejetée finalement dans la place. Il lui appartenait de manœuvrer en rase campagne dans la région de la Loire moyenne et non de rester liée à la défense de Paris.

(2) *Enquête*..., Déposition du général de Palikao, I, 172. — M. Jérôme David était-il réellement partisan du mouvement vers Metz? Il semble qu'il y fut opposé, du moins d'après le témoignage de Darimon : « Nous étions désespérés, m'a dit bien souvent M. Jérôme David, de la marche sur Sedan, et nous avons tout fait pour l'empêcher » (DARIMON, *loc. cit.*, 255).

du plan du ministre de la Guerre et eussent préféré sans doute une autre combinaison. L'empereur, lui aussi, à en juger par une lettre écrite en captivité, comprenait ou devinait tous les périls auxquels allait être exposé le maréchal de Mac-Mahon : « Revenu à Châlons, écrivait-il après la campagne, j'ai voulu conduire à Paris la dernière armée qui nous restait, mais là encore des considérations politiques nous ont forcés à faire la marche la plus imprudente et la moins stratégique qui a fini par le désastre de Sedan (1). »



De nombreuses et graves objections pouvaient être faites au plan Palikao.

Son succès dépendait presque exclusivement du fait que le prince royal, ignorant le mouvement de l'armée de Châlons vers Metz, continuerait sa marche vers Paris. Or le moyen employé pour le tromper, la fausse dépêche ordonnant au maréchal de Mac-Mahon de se replier sur la capitale, était d'une efficacité très douteuse. Il fallait,

(1) Napoléon III à Sir John Burgoyne, qui avait été le chef d'état-major général de l'armée anglaise en Crimée, 29 octobre 1870 [(*Enquête*..., Rapport de M. Saint-Marc Girardin, *Rapports*, II, 140, note 1)]. — On peut rapprocher cette lettre de celle-ci, adressée le 2 septembre par l'empereur à l'impératrice : « Nous avons fait une marche contraire à tous les principes et au sens commun. Cela devait amener une catastrophe. »

pour que la manœuvre réussît, que l'adversaire fût aussi peu informé et peu perspicace qu'il s'était montré jusque-là bien renseigné et vigilant. Comment une masse de 130 000 hommes pourrait-elle, sans être éventée par la cavalerie prussienne, se mouvoir pendant cinq jours, du 21 au 26 août, parallèlement à la III[e] armée et en sens inverse? La colonne de droite devait suivre d'ailleurs, selon les projets de Palikao, la route de Châlons à Sainte-Menehould, à une trentaine de kilomètres seulement de l'ennemi. Afin de dissimuler le mouvement et d'attirer le prince royal sur Paris tout en observant sa marche, il eût été au moins nécessaire de lui opposer un corps mixte comprenant les trois armes, une très forte proportion de cavalerie surtout. Cette précaution ne fut pas prise. Il fallait, en outre, garder le secret le plus absolu. Or, dès le 21, le ministre de la Guerre s'ouvrit de ses intentions à trois députés; le lendemain, le *Figaro* les relatait, et le 23, le *Temps* donnait des renseignements encore plus explicites dont l'ennemi ne devait pas tarder à avoir connaissance (1).

A supposer, du reste, que l'on eût la chance inespérée de passer inaperçu à si faible distance de l'aile droite des colonnes du prince royal de Prusse, le général de Palikao ne tenait pas compte des éléments d'information que fournirait l'armée

(1) Jules FAVRE, *Gouvernement de la Défense nationale*, I, 51; *Figaro* du 22 août; *Temps* du 23 août.

du prince de Saxe. Que celle-ci fût en marche des environs d'Étain sur Verdun et Sainte-Menehould, ou qu'elle n'eût au contraire qu'une mission d'observation sur la rive droite de la Meuse, comme le ministre semblait le croire, sa cavalerie l'éclairait vraisemblablement à une journée de marche au moins en avant de son front, et ses reconnaissances d'officiers, lancées au delà de l'Argonne, exploreraient la vallée de l'Aisne dès le 23.

A cette même date, d'après le projet Palikao, les trois colonnes de l'armée de Châlons devaient atteindre Clermont-en-Argonne, Sainte-Menehould, Grand-Pré, et il y avait tout lieu d'admettre que leur présence serait connue du prince de Saxe. Le télégraphe transmettrait aussitôt la nouvelle au prince royal qui, dès le 24 au soir, suspendrait sa marche vers l'ouest et se dirigerait le 25 au matin vers le nord. Or le ministre avait admis dans ses calculs que le prince royal atteindrait Vitry-le-François le 26. Il devait donc supposer qu'il serait à Bar-le-Duc le 24. Comme il y a trois marches de Bar-le-Duc à Étain, le prince royal pourrait, le 27 au soir, faire sa jonction avec le prince de Saxe près d'Étain. Les 130 000 hommes du maréchal de Mac-Mahon se fussent trouvés le 28 en présence de 150 000 Allemands au bas mot (1), d'une valeur militaire au moins

(1) Effectifs le 22 août : IIIe armée, 137 000 combattants environ ; armée de la Meuse, 86 000. — Cf. *infrà*, p. 123.

égale à la leur, et de plus enivrés par les premiers succès de la campagne.

A la vérité, le ministre comptait que l'armée de Châlons franchirait la Meuse à Verdun et environs les 24 et 25 août, et que la bataille aurait lieu le 26 contre l'armée du prince de Saxe encore isolée. C'était faire abstraction de la résistance que le maréchal de Mac-Mahon rencontrerait au passage de la rivière et qui le retarderait d'un jour au moins. C'était supposer aussi que le prince de Saxe engagerait follement une lutte inégale et décisive la veille même du jour où son collègue serait en mesure de le secourir.

Ainsi il n'était guère possible d'admettre que l'on prolongerait l'ignorance du prince royal au delà du 24 août et qu'on le retiendrait sur la route de Paris assez longtemps pour permettre au maréchal de Mac-Mahon de battre l'armée du prince de Saxe. Logiquement on devait compter au contraire sur l'intervention des colonnes de la IIIe armée dans la région d'Étain, dès le 28 août au matin. Et cette attaque serait d'autant plus dangereuse qu'elle se produirait sur le flanc droit et peut-être même sur les derrières de l'armée de Châlons. En cas d'insuccès, le péril était redoutable par la perte des communications avec l'intérieur du pays et, en raison de la proximité de la frontière belge, une défaite deviendrait un désastre entraînant la capitulation en rase

campagne ou la neutralisation. Alors disparaîtrait la dernière armée régulière de la France, celle qui, par ses cadres, pouvait servir à organiser une masse nouvelle de 250 000 à 300 000 hommes. Cette considération, jointe au grand nombre de chances défavorables, était faite pour inspirer la prudence.

Le général de Palikao, essayant après la guerre de justifier son plan, ne paraît pas avoir eu conscience de ces dangers. Après avoir examiné l'éventualité et les conséquences de la jonction des deux armées françaises, il ajoutait : « Nous avions encore cet avantage d'avoir un point de retraite, si, par le plus grand des hasards, nous avions été battus ; dans ces conditions, nous avions pour retraite l'Argonne, ce qui nous permettait de gagner Reims, Rethel et Paris (1). » C'était toujours faire abstraction de l'armée du prince royal qui, par une conversion vers le nord, pouvait couper nos lignes de retraite.

L'armée de Châlons avait déjà commencé ses premières marches vers le nord-est, quand le général de Palikao conçut un autre projet. Il s'agissait de réunir une armée de 60 000 hommes sous le commandement du général de Wimpffen, et de la transporter à Belfort d'où elle opérerait « une puissante diversion dans le grand-duché de Bade,

(1) *Enquête...*, Déposition du général de Palikao, I, 172.

en traversant le Rhin (1) » ; après avoir jeté l'épouvante dans cette région, cette armée devait se replier sur Belfort (2). Exposant à l'empereur cette nouvelle combinaison, le général de Palikao déclarait avoir l'assurance que son exécution ne rencontrerait « aucun obstacle sérieux (3) ». Le souverain désapprouva le projet qui, suivant Palikao, fut considéré « comme une *aventure,* comme si la guerre elle-même, ajoute le ministre, n'était pas une succession d'aventures plus ou moins combinées (4) ». Il n'y fut donc pas donné suite.

Une expédition de ce genre eût certainement produit une grande impression dans le duché de Bade, mais il est douteux qu'elle eût exercé une grande influence sur la marche et les opérations des armées allemandes. Or, tel était le but final que l'on devait se proposer. A supposer que l'on eût voulu exécuter une diversion, il eût été préférable, semble-t-il, de renoncer à la satisfaction surtout morale de prendre pied sur le territoire allemand. Le seul moyen efficace, au point où en étaient les choses, eût consisté à agir sur les communications de l'envahisseur. A cet effet, l'armée de Châlons, ramenée sous les murs de Paris, en

(1) Le général de Palikao à l'empereur, D. T., Paris, 25 août.
(2) Général DE PALIKAO, *loc. cit.*, 124.
(3) Le ministre de la Guerre à l'empereur, D. T., Paris, 25 août.
(4) Général DE PALIKAO, *loc. cit.*, 123.

eût d'abord retardé l'investissement en disputant le passage de la Seine, sans rester liée à la place. Une fois le fleuve franchi par les Allemands, elle se serait repliée sur Orléans où elle aurait solidement encadré toutes les nouvelles levées qui constituèrent plus tard la première armée de la Loire. Les forces réunies du prince royal et du prince de Saxe auraient-elles pu, dans ces conditions, entreprendre et maintenir le blocus de Paris? La question est au moins douteuse.

Plus tard, on aurait pu mettre à exécution le plan du gouvernement de la Défense nationale : transporter par voies ferrées une partie de l'armée de Mac-Mahon dans la région de l'Est; opérer sur les communications des armées allemandes, par les hautes vallées de la Moselle et de la Meuse, et chercher à dégager le maréchal Bazaine s'il tenait encore à Metz. Sans doute, en adoptant cette solution, on abandonnait l'armée de Lorraine qui, croyait-on, succomberait à bref délai. Toutefois cette éventualité, si fâcheuse fût-elle, ne devait pas faire oublier toute prudence ni conduire à adopter un plan téméraire dont l'échec pouvait entraîner la perte de deux armées au lieu d'une et ouvrir par surcroît à l'ennemi le chemin de la capitale.

CHAPITRE III

L'ARMÉE DE CHÂLONS

État moral et matériel. — La retraite des corps d'Alsace après Frœschwiller. — Le 12e corps. — Les chefs de l'armée de Châlons. — Causes de faiblesse générales de notre armée de 1870. — Défectuosités particulières à l'armée de Châlons.

Les chances de réussite du plan Palikao étaient encore diminuées par l'état moral et matériel de l'armée. Forte de 136 000 hommes environ à la date du 21 août (1), elle se composait de quatre corps d'armée, les 1er, 5e, 7e, 12e, et de deux divisions de cavalerie, dites de réserve.

Le 1er corps, si magnifique et si solide au début de la campagne, avait été très éprouvé par les journées de Wissembourg et de Frœschwiller, ainsi que par la retraite consécutive, rendue encore plus pénible et désordonnée par le mauvais temps et la perte des effets d'équipement.

Après avoir employé la journée du 7 à rallier et à reconstituer de son mieux ses troupes à Saverne, le maréchal de Mac-Mahon, d'accord

(1) 130 566 officiers et hommes de troupe et 26 763 chevaux, d'après la situation d'effectif du 21 août.

avec l'empereur, décide d'abandonner la défense des Vosges et de se replier sur le camp de Châlons (1). Bien que l'ennemi ait cessé toute poursuite, une fausse alerte détermine le maréchal à continuer le soir même sa retraite sur Sarrebourg ; il néglige d'ailleurs de mettre la voie ferrée de Strasbourg à Paris hors de service par la destruction des tunnels qu'elle traverse (2). Après une marche de nuit des plus pénibles, le gros du 1[er] corps est rejoint le 8 à Sarrebourg par le général Ducrot, arrivé de la Petite-Pierre avec 3 000 hommes environ de divers régiments, et par une partie du 5[e] corps venue également de la Petite-Pierre par Ottwiller. Contrairement à toute logique et au règlement, les divisions de cavalerie Bonnemains et Duhesme, moins la brigade Septeuil, ont précédé les colonnes de Mac-Mahon à Sarrebourg et repartent dans l'après-midi pour Blâmont (3). Le maréchal de

(1) Le major général au ministre de la Guerre, Metz, 7 août, 3 heures soir; Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.

(2) Sur la proposition de la Compagnie des chemins de fer de l'Est (18 juillet 1870), des fourneaux de mine avaient été préparés dans ces tunnels et dans de grandes tranchées (JACQMIN, *Les chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871*, 316). — Le général Le Brettevillois aurait proposé au maréchal de faire sauter ces tunnels, mais Mac-Mahon s'y serait refusé « en vue de retours offensifs ». Quelques jours après, le ministre ordonna de faire sauter ces tunnels, mais les Allemands les occupaient déjà (DE CHALUS, *Wissembourg, Frœschwiller, Retraite sur Châlons*, 165).

(3) Journal de marche de la division Bonnemains; *Observations sur le service de la cavalerie en campagne*, 1868, article 2.

Mac-Mahon et le général de Failly conviennent des dispositions à prendre pour les jours suivants : toutes les troupes marcheront sur Lunéville en trois colonnes : le 1er corps et la division Conseil Dumesnil, du 7e, au centre, par Blâmont, encadrés par le 5e corps, combinaison singulière dont on ne s'explique pas le but (1). Dans la soirée du 9, le général de Failly reçoit à Réchicourt un message du major général lui prescrivant de se « diriger en toute hâte sur Nancy » ; tous ses efforts « doivent tendre vers ce but », et l'empereur se propose de l'appeler ensuite à Metz (2). Bien que le mouvement n'offre aucune difficulté, le général de Failly invoque de mauvais prétextes pour ne pas l'exécuter : en réalité, il désobéit, comme le 5 août, cette fois par répugnance à traverser Nancy où il a commandé peu de temps avant la guerre, et à se mettre sous les ordres immédiats du major général à Metz (3). Le maréchal de Mac-Mahon refuse d'ailleurs de donner des instructions au général de Failly, auquel sans doute il garde une rancune justifiée pour sa coupable inertie la veille et le jour de Frœschwiller (4).

(1) Journal de marche du 1er corps, rédigé par le colonel Clémeur; Général de Failly, *Opérations et marches du 5e corps*, 18.

(2) Journal de marche du 5e corps, rédigé par le capitaine de Piépape.

(3) Note du général de Piépape, 28 décembre 1901; Rapport du capitaine de France, 10 août 1870.

(4) Rapport du commandant Fœrster, du grand quartier général, 10 août; Général de Failly, *loc. cit.*, 19.

Après avoir bivouaqué à Lunéville le 10, Mac-Mahon et de Failly reprennent leur marche le 11 : l'un porte son quartier général à Bayon; l'autre, en dépit d'un nouveau télégramme du major général l'appelant encore une fois à Metz, va s'établir à Charmes (1). Le maréchal a l'intention d'accorder à ses troupes un jour de repos, mais il se ravise et juge préférable de les faire passer toutes sur la rive gauche de la Moselle, de façon à leur donner « des cantonnements plus sûrs (2) ». Les gîtes d'étape du 12 sont : pour le 1er corps, Haroué; pour le 5e, Mirecourt. Au cours de cette marche, le général de Failly reçoit du major général un télégramme lui prescrivant de ne pas se diriger vers l'Argonne, mais de gagner Toul « aussi vite que possible ». De là, sa destination sera Metz ou Châlons « suivant les circonstances (3) ». Mais, dans l'après-midi, survient un contre-ordre qui donne au général de Failly Paris comme nouvel objectif et lui laisse le choix de l'itinéraire (4). Désireux d'éviter de nouveaux contacts avec le 1er corps, le général de Failly appuie au sud-ouest et fait un long détour par

(1) Le major général au général de Failly. D. T., Metz, 10 août, 2 h. 15 soir; Journal de marche du 5e corps (Clémeur).

(2) Notes sur les opérations du 1er corps... dictées par le maréchal de Mac-Mahon à Wiesbaden.

(3) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).

(4) Le général Jarras au général de Failly, D. T., Metz, 12 août, 6 heures soir.

Vittel, Lamarche, Montigny, Chaumont, tandis que le maréchal de Mac-Mahon se dirige sur Neufchâteau, d'où il espère faire transporter ses troupes au camp de Châlons par voie ferrée (1). Grâce aux louables efforts de la Compagnie de l'Est, cette longue retraite, où les effectifs se dissolvaient et où le moral se déprimait de plus en plus, prend fin à Neufchâteau le 14 août : l'embarquement commence dans la soirée même pour se terminer dans la nuit du 15 au 16, l'artillerie et la cavalerie se rendant à destination par voie de terre (2). De son côté, le général de Failly, arrivé à Chaumont dans la matinée du 16, est tiraillé par des ordres contradictoires. Finalement, la division Lespart est transportée le 17 de Chaumont à Vitry-le-François ; la division L'Abadie d'Aydrein suit le lendemain, tandis que la division Goze et la brigade Septeuil protègent la voie ferrée et gagnent ensuite Vitry. La réserve d'artillerie, embarquée à Bar-sur-Aube, est dirigée par Troyes, Paris et Soissons sur Reims où elle rejoindra le 22 le gros du corps d'armée.

(1) Journal de marche du 5e corps; Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits. — Avant de quitter Mirecourt, de Failly prescrit de faire sauter les ponts de Charmes et de Bayon sur la Moselle, et ceux du Madon. Le pont du chemin de fer à Charmes fut détruit, mais non le pont de la route, faute de temps et d'explosifs (Historique du 2e régiment du génie).

(2) Journal de marche du 1er corps.

*
* *

Le 1er corps arrivait de la sorte au camp de Châlons dans un état de délabrement matériel et de dépression morale très inquiétant. Selon l'attestation d'un témoin digne de foi, on eût dit des gens qui avaient combattu pendant six mois (1). La défaite avait amoindri la confiance; l'absence de distributions régulières avait fait naître la maraude et l'indiscipline; les marches sous la pluie incessante et les bivouacs dans la boue avaient émietté les effectifs (2). Un séjour de quelque durée eût été nécessaire à ces troupes pour leur faire reprendre la campagne dans de bonnes conditions. Le repos fut insuffisant, et l'on ne put même pas les pourvoir de tous les effets d'habillement, d'équipement et de campement qui leur faisaient défaut. A peine reçurent-elles un sac pour deux hommes (3). Les vides furent com-

(1) *Enquête...*, Déposition du général Schmitz, II, 276. — « C'est la retraite de Russie, moins la neige » (général Bonnal, *Frœschwiller*, 462).

(2) *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan*, 15; Colonel Robert, *Campagne de 1870*, 79; L. de Narcy, *Journal d'un officier de turcos*, 332; Carnet du commandant David, du 45e de ligne; Journal de marche de la 4e division du 1er corps; Général de Palikao, *loc. cit.*, 55; *De Frœschwiller à Sedan*, 35, 37, 39.

(3) Journal de marche du 1er corps; Général Ducrot, *la Journée de Sedan*, 84 (Journal du commandant Corbin).

blés d'une façon très incomplète par des réservistes et des détachements des 4e bataillons, auxquels manquaient parfois jusqu'aux premières notions de l'instruction militaire (1).

Le 5e corps était matériellement à peu près intact; mais la longue retraite qu'il avait exécutée depuis Bitche, le contact des débris du 1er corps, la succession des ordres contradictoires, le système des réquisitions employé sans méthode pour se procurer des vivres avaient été funestes à sa cohésion et à sa discipline et avaient profondément affecté son moral (2). Chaque jour avait apporté à ces troupes « de nouveaux éléments de dissolution (3) ». Elles offraient « un aspect de lassitude et de désorganisation de nature à inspirer de vives inquiétudes (4) ». Elles manquaient en outre de confiance en leur chef, le général de Failly, auquel elles ne pouvaient pardonner d'être resté inerte le 6 août, entre deux batailles, et que l'opinion publique jugeait avec une sévérité méritée (5).

(1) Historique du 50e de ligne; Mémoire inédit du commandant Magnan.

(2) Journal de marche du 5e corps (Clémeur); Général DE FAILLY, *loc. cit.*, 22. — « Nous avons plus souffert de notre fuite que nous n'aurions souffert de la mitraille », écrivait un officier du 5e corps.

(3) *Ibid.* — Cf. Général LEBRUN, *Bazeilles, Sedan,* 13.

(4) *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan,* 16.

(5) *La campagne de 1870 par un officier d'état-major de l'armée du Rhin*, 79; *De Frœschwiller à Sedan*, 54; L'impéra-

Ébranlé en partie par une marche désordonnée de Mulhouse sur Belfort le 7 août (1), disloqué par un long transport en chemin de fer à travers la Franche-Comté, la Bourgogne, la Champagne, le 7e corps avait la plus grande peine à reprendre l'unité et l'homogénéité dont il avait joui pendant quelques jours (2). Sa 1re division, Conseil Dumesnil, très éprouvée à Frœschwiller, était gravement atteinte dans sa solidité et sa cohésion ; elle était arrivée au camp de Châlons « dans un état de profond dénuement (3) ». La réorganisation de ces troupes fut très incomplète ; elles ne reçurent même pas leur approvisionnement complet de cartouches. Le parc d'artillerie ne fut pas prêt en temps utile et ne rejoignit qu'à la veille de Sedan. Les seuls moyens de transport consistaient en des équipages de réquisition mal encadrés, difficiles à mener et dont la conduite pesa lourdement sur toutes les opéra-

trice à l'empereur, D. T., sans date *(Papiers et Correspondance* I, 15).

(1) Prince Bibesco, *Belfort, Reims, Sedan,* 28; *Histoire de l'armée de Châlons* par un volontaire de l'armée du Rhin, 37. — La division Dumont (3e du 7e corps) fut transportée de Lyon à Belfort les 10, 11 et 12 août. La brigade de cavalerie Jolif-Ducoulombier resta à Lyon pour le maintien de l'ordre.

(2) Prince Bibesco, *loc. cit.,* 48. — L'embarquement du 7e corps avait commencé à Belfort le 17 août. La 3e division débarquait à Reims dans la nuit du 20 au 21 août, dans la journée du 21 et la nuit suivante.

(3) Notes sur les opérations de la 1re division d'infanterie du 7e corps, par le capitaine d'état-major Mulotte.

tions (1). Divers détachements étaient venus des dépôts renforcer les régiments; mais la plupart n'étaient « ni aguerris, ni instruits; beaucoup d'entre eux ne connaissaient même pas le maniement du chassepot (2) ».

Le 12e corps, nouvellement formé, comprenait deux excellentes divisions : la division Grandchamp, primitivement envoyée en observation sur la frontière des Pyrénées (3); la division Vassoigne, forte de douze bataillons empruntés aux quatre régiments d'infanterie de marine, troupes excellentes, éprouvées, mais peu habituées aux longues marches (4).

La troisième division offrait beaucoup moins de solidité que les deux autres : elle était formée de bataillons de marche commandés par des capitaines trop âgés ou impotents, encadrés par des sous-officiers inaptes pour la plupart à faire campagne, et composés en majorité de jeunes recrues du contingent de 1869 qu'on venait d'appeler sous les drapeaux ou d'anciens soldats qui n'avaient jamais été exercés au maniement du nouveau fusil (5). Leur équipement était, pour

(1) *La campagne de 1870* par un officier d'état-major de l'armée du Rhin, 79.

(2) Notes du capitaine Mulotte; Historiques des 3e, 21e, 47e, 83e de ligne.

(3) Général Lebrun, *loc. cit.*, 9.

(4) *Ibid.*, 31; *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 33.

(5) Journal de la marche de la brigade Marquisan; Général

nombre d'entre eux, en mauvais état ou insuffisant (1). Les officiers « se montraient consternés d'avoir à commander de pareils soldats (2) », et le général Blanchard, placé d'abord à la tête de cette division, exprima le même sentiment. Dans la soirée du 18 août, il adressa au général Lebrun une lettre où il manifestait le désir d'être appelé à un autre commandement, « ne demandant pas mieux, disait-il, de se faire tuer pour la défense du pays, pourvu que ce fût honorablement, et non point en conduisant à l'ennemi une troupe entièrement composée de recrues et n'ayant du soldat rien autre chose que le nom (3) ». Il fut remplacé par le général Lacretelle.

Les chefs de l'armée de Châlons étaient doués, pour la plupart, de brillantes qualités. Mais une fausse éducation militaire, un système centralisateur à l'excès, l'absence d'une solide doctrine de guerre, une totale inexpérience dans la conduite de masses importantes constituaient autant de causes de faiblesse. Il serait impossible et injuste de juger ces hommes sans tenir compte du milieu dont ils étaient nécessairement l'émanation. Les critiques dont leurs opérations pourront

LEBRUN, *loc. cit.*, 9; Commandant VIDAL, *Campagne de Sedan*, 21-23, 28; Prince DE LA MOSKOWA, *Quelques notes intimes sur la guerre de 1870 (Correspondant* du 10 décembre 1898).

(1) Historiques des 2e et 3e régiments de marche.

(2) Général LEBRUN, *loc. cit.*, 8, 11.

(3) *Ibid.*, 11.

être l'objet ne s'adresseront donc jamais à leur personne, mais uniquement aux méthodes de guerre surannées en usage dans l'armée française de 1870.

Le maréchal de Mac-Mahon était-il le commandant en chef que réclamaient les circonstances? Doué d'un tempérament impétueux, d'un « corps de fer », d'une inlassable activité, remarquable divisionnaire à Malakoff, il s'était illustré à Magenta et avait donné à Frœschwiller l'exemple d'une rare énergie; mais sa foi dans le succès final y avait été fortement atteinte et elle disparaîtra entièrement du jour où il aura la faiblesse de céder aux injonctions inadmissibles du ministre. Il n'avait jamais dirigé une armée de plus de 100 000 hommes, et son chef d'état-major général improvisé, le général Faure, n'avait ni l'autorité, ni l'expérience, ni les facultés nécessaires pour le bien seconder dans sa tâche (1). Le maréchal regretta plus tard de n'avoir pas fait choix du général Lebrun pour remplir ces fonctions délicates (2).

Le général Ducrot, qui avait succédé au maréchal à la tête du 1er corps, était brave, instruit,

(1) Émile OLLIVIER, *l'Empire libéral*, XV, 167; A. G., *loc. cit.*, 19. — « Le maréchal de Mac-Mahon, très beau sur un champ de bataille, ne me semblait pas une tête assez forte pour un pareil commandement » (Prince DE LA MOSKOWA, *Correspondant* du 10 décembre 1908).

(2) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.

énergique, clairvoyant, très expérimenté dans la conduite des troupes, toujours prêt à engager sa responsabilité et capable de montrer dans les circonstances critiques autant de compétence que de résolution. D'un caractère fortement trempé, d'un esprit prompt et fertile en ressources, fougueux jusqu'à la violence, « d'une personnalité absorbante (1) », il était de ceux, trop rares à l'armée, qui ne désespéraient jamais.

Le général de Failly, commandant le 5e corps, devait surtout cette haute situation à ses anciennes fonctions d'aide de camp de l'empereur et à son succès de Mentana. On lui attribuait généralement la responsabilité de la défaite de Frœschwiller; il était incontestable qu'il avait témoigné d'une coupable inertie en présence des ordres formels du maréchal de Mac-Mahon. Ses troupes ne se méprenant pas sur sa valeur militaire, souffraient d'obéir à un tel chef. Son remplacement par le général de Wimpffen était d'ailleurs décidé (2).

Le général Douay, commandant le 7e corps, qui s'était distingué au Mexique, était consciencieux, expérimenté, d'une bravoure à toute épreuve et « très capable d'exécuter convenablement des ordres bien donnés ».

Le général Lebrun, qui avait succédé à Trochu

(1) Émile Ollivier, *loc. cit.*, 136-137.
(2) A. G., *loc. cit.*, 18; Général de Wimpffen, *Sedan*, 117.

à la tête du 12e corps, était fort en crédit auprès du souverain. D'esprit distingué, mais assez superficiel, il était « peu connu des troupes et ayant peu l'habitude de les conduire » ; il eût été plus apte aux fonctions de chef d'état-major général qu'au commandement d'un corps d'armée aussi important et aussi hétérogène (1).

Sans doute, les événements de la première période de la campagne avaient apporté quelques enseignements tactiques (2) ; mais l'ensemble de l'armée n'avait pu en profiter, parce qu'à la guerre rien ne s'improvise : il est à peu près impossible en effet de modifier au cours des opérations l'instruction du temps de paix.

On ne sera donc pas surpris de retrouver à l'armée de Châlons les mêmes causes qui avaient déterminé nos revers en Alsace, sur la Sarre et à Metz : infériorité du haut commandement ; absence de sûreté stratégique et tactique ; manque d'initiative de la part des sous-ordres ; importance exagéré attribuée au terrain auquel on accordait des vertus intrinsèques ; croyance néfaste en la supériorité de la défensive sur l'offensive ; erreurs dans l'organisation, la marche et le stationnement des colonnes ; habitude fâcheuse de stationnement en camps non défilés aux vues ; formations de combat vicieuses de l'infanterie ;

(1) A. G., *loc. cit.*, 18, 19.

(2) Voir notamment : ordre général du 12e corps, 21 août.

méconnaissance du rôle de la cavalerie inapte d'ailleurs au service d'exploration et ne connaissant que la charge; infériorité marquée du canon jointe à l'absence de toute tactique d'artillerie; ignorance de l'emploi combiné des trois armes et de l'utilisation du terrain; mauvaise constitution des convois; désordre et irrégularité dans les distributions des vivres (1).

Il n'y avait aucune entente, aucune vue d'ensemble parmi les échelons du haut commandement. Les états-majors, composés en grande partie d'officiers du plus rare mérite, étaient très mal préparés à leur service de guerre : les travaux de chancellerie les absorbaient à peu près complètement en temps de paix. On les utilisa d'ailleurs, en général, non comme des auxiliaires du commandement, mais comme « scribes et courriers (2) ».

Presque partout régnaient l'incurie et le laisser-aller : « Il était écrit que les préceptes les plus élémentaires du service et de la marche des troupes en campagne seraient toujours négligés et remplacés toujours par un principe facile qui démet le commandement de toute responsabilité

(1) Il serait trop long de citer les nombreux documents qui permettent d'émettre ces appréciations. Les événements eux-mêmes en montreront le bien-fondé.

(2) *Journal officiel* du 12 février 1873. — Cf. Papiers du général L'Hériller; Capitaine Derrécagaix, *Guerre de 1870 (Spectateur militaire 1871)*, 70-71.

directe et se résume en deux mots qui tiennent lieu de tout : *Débrouillez-vous!* C'est aujourd'hui, du haut en bas, le grand mot inventé dans l'armée française pour excuser les ordres incomplets, les études superficielles et les services à moitié assurés (1). »

D'une manière générale, abstraction faite des défectuosités communes à l'armée du Rhin et à l'armée de Châlons, celle-ci manquait en outre de confiance, de cohésion, d'homogénéité, d'organisation et même, pour certains de ses éléments, de l'instruction militaire la plus rudimentaire (2). Les cadres étaient incomplets, le matériel et les équipages insuffisants. Le moral et la discipline des corps d'armée d'Alsace avaient reçu de graves atteintes; les conséquences s'en firent sentir dès les premières marches par des actes de maraude et de pillage (3). Le 24 août, Ducrot fut obligé de prendre les mesures les plus rigoureuses pour mettre fin à ces fâcheux écarts. L'espoir de

(1) *Histoire de l'armée de Châlons*, par un volontaire de l'armée du Rhin, 94, 95.

(2) Capitaine Derrécagaix, *loc. cit.*, 246 et 325; Général Pajol, aide de camp de l'empereur, lettre citée par Wimpffen, *loc cit.*, 301; *Les causes de nos désastres*, 31, note 1; Général Lebrun, *loc. cit.*, 5.

(3) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, 21 août; Ordre général de l'armée de Châlons, Juniville, 24 août; Journal de marche du 5e corps; Journal de marche de la 2e brigade de la 3e division du 5e corps. — Cf. de Narcy, *Journal d'un officier de turcos*, 177.

vaincre était perdu, et les Allemands constatèrent au premier combat la moindre solidité de nos troupes (1).

La présence de l'empereur à l'armée était un embarras et une nouvelle cause de faiblesse. Bien que le souverain eût renoncé à exercer le commandement, un sentiment de déférence, joint peut-être au désir de diminuer sa responsabilité, n'en portait pas moins le maréchal de Mac-Mahon à tenir compte de ce qu'il croyait être la pensée de l'empereur. De là des incertitudes, des hésitations se traduisant inévitablement par la lenteur des mouvements dans des circonstances où la première condition du succès eût été la rapidité de la marche. Enfin, l'ingérence de l'impératrice et du ministre de la Guerre dans la direction des opérations et l'influence de certaines considérations politiques ne pouvaient amener que de fâcheux résultats.

(1) *Abbrechen von Gefechten* (ouvrage publié en 1905 par le grand État-major prussien). — « Ce n'étaient plus les Français de Saint-Privat », écrit un officier de la garde prussienne (Von Pfeil, *Vor vierzieg Jahren,* 87).

CHAPITRE IV

LES PERPLEXITÉS DE MAC-MAHON

Le maréchal de Mac-Mahon se décide à prendre position à Reims. — Napoléon III demeure à l'armée. — Mission du commandant Magnan. — Son rapport pessimiste. — Bazaine s'abstient de donner des instructions à Mac-Mahon. — Ses télégrammes relatifs à la bataille de Saint-Privat. — Indécision de Mac-Mahon. — Interruption des communications télégraphiques avec Metz. — La marche sur Reims, le 21 août. — Palikao presse Mac-Mahon de se porter sur Metz. — Conférence de Courcelles. — Opposition de Mac-Mahon au projet de Palikao. — La retraite sur Paris décidée.

Au lendemain de son arrivée au camp de Châlons, le maréchal de Mac-Mahon attendait avec anxiété des instructions de Bazaine. La situation était assez critique. A supposer que l'armée de Metz fût en marche, elle ne pouvait atteindre Mourmelon « avant quelques jours », et il était à craindre que le prince royal ne la devançât. Le duc de Magenta ne se dissimulait pas que, même après l'arrivée des 5e et 7e corps, il ne serait point « en état de combattre dans les plaines du camp... (1) ». Aussi résolut-il, dans la matinée

(1) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

du 18 août, si l'ennemi se présentait « en forces », de prendre en temps utile « la position la plus rapprochée de Mourmelon », la droite vers Épernay, la gauche « dans la direction de Reims, à peu près parallèlement au canal de la Marne ». Il chercherait à se relier à Bazaine (1). Celui-ci fut prévenu dès 8 h. 30 du matin : « Si l'armée du prince royal arrive en forces sur moi, mandait Mac-Mahon, je prendrai position entre Épernay et Reims, de manière à me rallier à vous ou à marcher sur Paris, si les circonstances me forcent à le faire (2). »

Mais, au cours d'une reconnaissance qu'il entreprit dans la journée, le maréchal de Mac-Mahon ne trouva « aucune position favorable à proximité du camp ». Celle de Reims lui parut « la seule convenable ». Elle répondait dans son esprit à toutes les conditions : elle permettait de livrer combat avec l'avantage du terrain, de soutenir éventuellement le maréchal Bazaine, enfin d'opérer la retraite sur Paris décidée à la conférence de la veille. Dans la soirée, il rendit compte au ministre de la Guerre de sa nouvelle détermination, en le prévenant qu'il quitterait le camp de Châlons le 21 août (3).

(1) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T., 18 août, 7 h. 30 matin.

(2) Le maréchal de Mac-Mahon au maréchal Bazaine, D. T., 18 août, 8 h. 30 matin.

(3) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre,

L'empereur n'avait pas adhéré immédiatement au projet du ministre de la Guerre, consistant à employer l'armée de Châlons à « une puissante diversion contre les corps prussiens... ». « Je crains, lui télégraphiait-il le 18 au matin, qu'on ne se fasse des illusions (1). » Il semblait à ce moment décidé à regagner Paris. Il annonça même son départ à Mac-Mahon (2) ; puis il changea subitement d'avis. Vers 9 heures, il prévint le ministre qu'il se rendait à son opinion et à celle de l'impératrice, en d'autres termes qu'il restait à l'armée (3).

A ce moment, arriva au quartier impérial le commandant Magnan, aide de camp du maréchal Bazaine, parti de Metz dans la nuit du 17 au 18, par la seule voie ferrée qui fût libre, celle de Thionville. Le rapport qu'il remit à l'empereur rendait compte d'une « bataille acharnée » qui avait eu lieu le 16 août et à la suite de laquelle l'armée était restée sur « ses positions conquises ». Le maréchal Bazaine mandait qu'il ferait tous ses efforts pour reprendre dans deux jours, si possible, sa marche sur Verdun, en appuyant vers le nord

D. T., 18 août, 7 heures soir; Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits. — Dans sa déposition à l'*Enquête*, Mac-Mahon attribue par erreur à ce projet la date du 19 août (I, 30).

(1) L'empereur au ministre de la Guerre, D. T., 18 août, 7 h. 55 matin.

(2) *Enquête...*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 29

(3) *Papiers et correspondance de la famille impériale*, I, 412.

à partir de Briey. Il ne perdrait point de temps, affirmait-il, à moins que de nouveaux combats ne vinssent déjouer ses combinaisons. La difficulté était « dans le manque de munitions et de vivres (1) ». Les renseignements verbaux du commandant Magnan étaient peu rassurants : la bataille du 16, quoique très honorable, n'avait pas permis de reconquérir le plateau ; certains régiments étaient désagrégés ; il fallait avant tout reconstituer les unités, se ravitailler en munitions, réunir trois ou quatre jours de vivres, évacuer les nombreux blessés (2). Le commandant Magnan remit en outre au souverain une note du général Soleille indiquant le peu de ressources qu'offrait la place de Metz en munitions d'artillerie et d'infanterie. L'empereur, approuvant le détour par le nord, indiqua au commandant Magnan, comme direction générale pour l'armée de Bazaine, la ligne de Thionville à Mézières plutôt que la région de Verdun « trop fortement occupée par les armées prussiennes (3) ».

Le commandant Magnan eut ensuite un entretien avec le maréchal de Mac-Mahon : « M. le maréchal voulut bien me dire qu'il se considérait comme le premier lieutenant du maréchal Ba-

(1) *Procès Bazaine,* audience du 14 octobre 1873. — Voir *1870, la Guerre en Lorraine*, II, 162.

(2) *Procès Bazaine*, Déposition Magnan, audience du 29 octobre 1873.

(3) Mémoire inédit du commandant Magnan sur sa mission.

zaine; qu'il était décidé qu'il n'y eût qu'un commandant en chef le jour où les deux armées se rejoindraient; mais que les troupes qu'il avait au camp de Châlons étaient loin d'être en de bonnes conditions pour une semblable entreprise; que d'ailleurs il quittait le camp de Châlons, qui n'était pas une bonne position militaire, et que, si nous sortions de Metz, nous le retrouverions sur la hauteur entre Reims et Soissons. Pour appuyer son impression sur l'état de son armée, il me montra en effet un bataillon qui allait à la cible pour la première fois (1). »

Pour les opérations de l'armée de Châlons, Bazaine entendait laisser une entière liberté d'action à Mac-Mahon. A la demande d'instructions que celui-ci lui avait adressée la veille, il répondait le 18 à midi : « Je présume que le ministre vous aura donné des ordres, vos opérations étant tout à fait en dehors de ma zone d'action pour le moment, et je craindrais de vous indiquer une fausse direction (2). »

D'autres communications du maréchal Bazaine parvinrent au quartier impérial dans cette journée du 18 août, la journée de Saint-Privat. D'après un télégramme expédié dans l'après-midi,

(1) Mémoire inédit du commandant Magnan sur sa mission.

(2) Ce télégramme était adressé au maréchal de Mac-Mahon à Bar-sur-Aube. Au procès, le président du conseil de guerre interrogea Bazaine sur cette anomalie, sans obtenir une explication satisfaisante (*Procès Bazaine*, 173).

l'ennemi montrait de fortes masses qui paraissaient se diriger sur Briey pour attaquer vraisemblablement le 6e corps à Saint-Privat-la-Montagne : « Nous sommes donc de nouveau sur la défensive, ajoutait le maréchal Bazaine, jusqu'à ce que je sache la véritable direction des troupes qui sont devant nous et surtout celle de l'armée de réserve que l'on dit être à Pange, sur la rive droite de la Moselle, sous les ordres du roi [de Prusse], dont le quartier [général] serait au château d'Aubigny (1). »

A 4 heures de l'après-midi, le maréchal mandait à l'empereur qu'une attaque conduite par le roi de Prusse en personne avec des forces considérables se produisait sur tout son front, que les troupes ne cédaient pas, mais que plusieurs batteries avaient été obligées de cesser le feu (2).

Un dernier télégramme, expédié à 8 h. 20 du soir, disait : « L'attaque a été vive. En ce moment, 7 heures, le feu a cessé ; nos troupes sont cons-

(1) Le télégramme porte 4 h. 5 du soir, mais il semble que la situation à laquelle il fait allusion soit antérieure. Le général de Rivières, rapporteur du procès Bazaine, indique 2 heures. (Rapport, 21). D'autre part, un télégramme de Bazaine à l'empereur, expédié à 4 heures du soir, mentionne une « attaque conduite par le roi de Prusse en personne, avec des forces considérables... », et le télégramme de 4 h. 5 ne parle pas d'attaque. Cette dernière heure semble donc inexacte. A l'instruction relative au procès Bazaine, le maréchal de Mac-Mahon a d'abord déclaré qu'il ne croyait pas que cette dépêche lui eût été communiquée, puis il a été moins affirmatif (nos 2 et 81).

(2) Voir *1870, la Guerre en Lorraine*, II, 281.

tamment restées sur leurs positions... » Un peu plus tard, le seul fil télégraphique qui reliât encore Metz à Châlons et à Paris par Thionville fut rompu.

Le quartier impérial et le maréchal de Mac-Mahon restaient donc sous l'impression de la dernière dépêche de Bazaine qui permettait de croire que toutes les attaques de l'ennemi avaient été repoussées. Le duc de Magenta pensait, le 19 au matin, que l'armée de Metz avait dû, « cette nuit, s'ouvrir un passage », vers le nord-ouest probablement. Il faisait part au ministre de cette manière de voir, ajoutant que son intention était toujours de se porter sur Reims le 21, et d'y prendre une position d'attente (1). L'empereur était favorable à ce projet : Reims lui paraissait en effet « une bien meilleure position que Châlons (2) ».

Le général de Palikao approuvait ce mouvement et recommandait de rallier, autant que possible, le corps de Failly, de couper les routes et les chemins de fer, de faire sauter les ponts, de détruire les télégraphes au fur et à mesure qu'on rétrograderait, de mettre en œuvre, en un mot, tout ce qui serait de nature à retarder la marche

(1) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T., 19 août, 6 heures matin.

(2) L'empereur au ministre de la Guerre, D. T., 18 août, 7 h. 55 matin.

de l'ennemi (1). Mais il ne perdait pas de vue son plan d'opérations ultérieures : « Lorsque vous serez à Reims, mandait-il à Mac-Mahon, tâchez de vous relier avec Canrobert et, s'il se peut, avec Bazaine, de manière à frapper d'abord un grand coup sur l'aile droite de l'armée prussienne et à vous retourner contre le prince royal de Prusse qui arrive de Nancy (2). » Puis, dans cette même journée du 18, sans doute à l'issue d'un Conseil des ministres, le général de Palikao précisa sa pensée par télégramme et spécifia que l'objectif de l'armée de Châlons était de « rejoindre le maréchal Bazaine (3) ».



Le duc de Magenta ne put se résoudre immédiatement à entreprendre cette opération : « J'étais, je l'avoue, assez indécis, disait-il après la guerre. Abandonner le maréchal Bazaine, que je croyais voir arriver d'un moment à l'autre sur la Meuse, me causait un véritable déchirement; mais, d'un autre côté, il me semblait urgent de couvrir Paris et de conserver à la France la seule

(1) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 19 août, minuit 15; Le ministre de la Guerre à l'empereur, 18 août, 9 h. 30 soir.

(2) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 19 août, minuit 15.

(3) *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 30.

armée qu'elle eût encore disponible (1). »

Comment concilier ces deux obligations et, en cas d'impossibilité, quel parti prendre? Le maréchal de Mac-Mahon se rendait nettement compte de la témérité des desseins du ministre, et ne se méprenait pas sur la valeur de l'armée de Châlons. Mais si, par une prudence très justifiée, il se retirait sous Paris et si Bazaine éprouvait un désastre, l'opinion publique et la postérité ne l'en rendraient-elles pas responsable? Tout contribuait à rendre son anxiété, ses angoisses mêmes plus vives, aussi bien l'impression douloureuse qu'il gardait de la défaite de Frœschwiller, que le sentiment inné de la solidarité envers un collègue, et l'influence de son entourage, favorable à la marche sur Metz (2), influence dont Ducrot se fit l'interprète : « Je ne comprends pas notre inaction, écrivait-il; comme je le disais hier au maréchal de Mac-Mahon, notre premier devoir serait de nous porter en avant pour attirer sur nous une partie des forces ennemies et soulager d'autant ces braves camarades (3). »

Sans doute, le mouvement projeté sur Reims était une solution moyenne qui permettait ultérieurement de prendre l'un ou l'autre parti, mais

(1) *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 30.
(2) Colonel Stoffel, *la Dépêche du 20 août*, 15.
(3) Le général Ducrot à Mme Ducrot 21 août 1870 *(Vie militaire du général Ducrot*, II, 387).

le maréchal ne pouvait se dissimuler qu'il n'était possible d'en différer l'adoption que de quelques jours à peine. Ses perplexités n'en étaient donc pas diminuées : « Il faut s'être trouvé dans l'entourage du maréchal et de l'empereur, dit un témoin, pour comprendre l'anxiété qui y régna pendant ces longues journées (1) »

L'état d'âme du maréchal se manifesta dans ce message qu'il expédia à Bazaine le 19 août, à 3 h. 45 de l'après-midi : « Si, comme je le crois, vous êtes forcé de battre en retraite très prochainement, je ne sais, à la distance où je me trouve, comment vous venir en aide sans découvrir Paris. Si vous en jugez autrement, faites-le-moi savoir. » Le maréchal n'ignorait pas que les termes de cette dépêche étaient un peu obscurs : « Je l'avais rédigée ainsi, a-t-il expliqué plus tard, afin que si elle venait à tomber entre les mains de l'ennemi, il ne pût en déterminer le sens, restant toutefois assez claire pour le maréchal Bazaine pour lui faire comprendre que j'avais l'intention de marcher sur Paris si je ne recevais aucun contre-ordre de sa part (2). »

Soudain, dans la soirée du 19 août, les hésitations du maréchal de Mac-Mahon cessent sous l'empire de causes difficiles à déterminer : il se

(1) Colonel Stoffel, *loc. cit.*, 16. — Cf. H. Welschinger, *loc. cit.*, I, 269.

(2) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

résout à marcher au-devant de l'armée de Metz et télégraphie au général de Palikao : « Veuillez dire au Conseil des ministres qu'il peut compter sur moi, et que je ferai tout pour rejoindre Bazaine (1). »

Mais déjà le temps était passé où l'on pouvait communiquer librement avec Metz. Le commandant supérieur de Verdun n'avait pas de nouvelles de Bazaine dans la matinée du 19. Quatre gardes forestiers déguisés, qu'il lui avait dépêchés le 16 par différentes voies, n'étaient pas revenus (2). Le commandant supérieur de Thionville mandait d'abord dans l'après-midi que, « d'après tous les renseignements », l'armée de Metz était au nord-ouest de la place, vers Briey, et qu'elle « livrait tous les jours des combats heureux » ; puis, dans la soirée, il annonçait qu'il était « impossible d'avoir des nouvelles du maréchal Bazaine que l'on disait ce matin à Metz (3) ». Des informations également contradictoires étaient envoyées par les autorités civiles de la région.

Dans la matinée du 20 août, les renseignements parvenus au camp de Châlons semblaient

(1) *Les papiers secrets de l'Empire*, 73.

(2) Le général commandant supérieur à Verdun au maréchal de Mac-Mahon, D. T., Verdun, 19 août, 8 heures matin.

(3) Le commandant de place de Thionville au maréchal de Mac-Mahon, D. T., Thionville, 19 août, 2 h. 12 soir et 6 h. 15 soir.

indiquer que les trois armées ennemies étaient placées « de manière à intercepter à Bazaine les routes de Briey, de Verdun et de Saint-Mihiel (1) ». Toujours incertain des mouvements de l'armée de Metz, le maréchal de Mac-Mahon décida qu'il resterait provisoirement au camp « jusqu'à connaissance de la direction prise par Bazaine soit au nord, soit au sud ». Il en rendit compte au ministre qui répondit : « Le seul renseignement que je puisse vous donner est le suivant : le 18 au soir, Bazaine occupait comme position la ligne Amanvillers à Jussy (2). »

Le maréchal de Mac-Mahon redoubla d'efforts pour avoir des nouvelles. Il s'adressa aux commandants supérieurs de Thionville et de Montmédy, et même au préfet des Vosges, dans l'hypothèse où Bazaine se serait replié « vers le midi à travers le pays situé sur la rive droite de la Moselle (3) ». Le colonel Stoffel, qui était chargé à l'armée de Châlons d'une sorte de service des renseignements, envoya en mission deux inspecteurs de la sûreté générale, Miès et Rabasse (4). De son côté, le ministre de la Guerre

(1) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T., 20 août, 8 h. 45 matin.

(2) *Papiers et correspondance de la famille impériale*, I, 38.

(3) Le maréchal de Mac-Mahon aux commandants supérieurs de Thionville et de Montmédy, et au préfet des Vosges, 20 août.

(4) Colonel Stoffel, *la Dépêche du 20 août*, 18.

télégraphia aux commandants supérieurs de Longwy, de Mézières, de Verdun et de Thionville.

Un incident allait déterminer l'évacuation du camp. Le 20 août, dans l'après-midi, le colonel Stoffel rendit compte au maréchal de Mac-Mahon de l'arrivée, à une quarantaine de kilomètres de Mourmelon, de coureurs ennemis qui avaient réquisitionné des vivres et des fourrages pour une colonne importante qui les suivait de près, affirmaient-ils. Il conclut hâtivement que l'irruption de quelques régiments de cavalerie prussienne dans le camp y produirait « infailliblement une panique générale (1) ».

Si pessimiste que fût cette appréciation, le maréchal prit le parti de quitter le camp de Châlons dès le lendemain et de se porter sur Reims (2). Il en avisa le ministre, vers 5 heures du soir, et ajouta : « Si Bazaine perce par le nord, je serai plus à même de lui venir en aide; s'il perce par le sud, ce sera à une telle distance que je ne pourrai, dans aucun cas, lui être utile (3). »

Le général de Palikao ne fit aucune objection à ce projet qu'il avait déjà accepté en principe le 18 août; il demanda seulement au maréchal

(1) Instruction relative au procès Bazaine, Déposition du colonel Stoffel; Colonel STOFFEL, *loc. cit.*, 20.

(2) *Procès Bazaine*, Déposition du colonel Stoffel, 391.

(3) *Les papiers secrets de l'Empire*, 75.

quelques explications « sur le mouvement et sur les conditions dans lesquelles il s'effectuerait (1) ».

En réalité, l'armée du prince royal était encore très éloignée : ses trois corps de première ligne atteignaient, le 20 août, le cours de l'Ornain, sur le front Ligny-en-Barrois, Gondrecourt. Sa cavalerie avait poussé une avant-garde à Saint-Dizier. Quant à l'armée de la Meuse, elle était encore, en majeure partie, dans le voisinage immédiat des champs de bataille des 16 et 18 août.

*
* *

Le 21 août, à 4 h. 30 du matin, l'armée de Mac-Mahon se mit en mouvement en deux colonnes. La division de cavalerie Bonnemains, soutenue par un bataillon d'infanterie, restait au camp jusqu'au lendemain, afin d'assurer dans la mesure du possible, l'évacuation des approvisionnements, du matériel et du campement (2).

Des ordres défectueux, une chaleur très forte, une poussière crayeuse, le manque d'entraînement d'une partie des troupes, la longue durée de l'étape rendirent cette première marche « des

(1) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 20 août, 11 heures soir.

(2) Une partie des approvisionnements fut livrée au pillage avant d'être incendiée (Souvenirs du général Faulte de Vanteaux).

plus pénibles (1) ». Un grand nombre de soldats des régiments d'infanterie de marine et des régiments de marche restèrent en arrière (2). L'armée vint, non pas se concentrer, mais s'entasser autour de Reims, comme à la veille d'une bataille, et cette situation était bien faite pour rendre le ravitaillement difficile et créer des encombrements.

Le maréchal de Mac-Mahon, après avoir visité les camps, arriva à son quartier général de Courcelles vers 7 heures du soir. Il apprit que l'empereur l'avait fait demander, et que le président du Sénat, M. Rouher, s'était rendu auprès du souverain, de sa propre initiative, sans mission officielle, s'il faut l'en croire (3), mais avec l'intention de persuader au commandant en chef que l'armée devait se porter « non sur Paris, mais vers l'est, à la rencontre du maréchal Bazaine (4) ».

Le général de Palikao s'était montré moins absolu dans un télégramme de la matinée, tout en n'admettant pas le retour de l'armée sous les murs de Paris. A son avis, on pouvait choisir entre deux partis : ou dégager promptement le maréchal Bazaine dont la position paraissait

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits; Ordre général du 12e corps; Journal de marche de la 3e division du 1er corps.

(2) MAC-MAHON, Souvenirs inédits; Général LEBRUN, *loc. cit.*, 32.

(3) *Enquête*..., I, 238, Déposition de M. Rouher. — Il semble difficile d'admettre que l'impératrice et Palikao n'aient pas encouragé, sinon conseillé cette démarche.

(4) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.

« des plus critiques » et, à cet effet, se diriger en toute hâte sur Montmédy » ; ou marcher contre le prince royal de Prusse dont la mission consistait à « entrer dans Paris où il serait proclamé empereur d'Allemagne (1) ».

A supposer que le maréchal de Mac-Mahon eût été obligé de se déterminer pour l'une ou l'autre de ces opérations, la seconde était certainement préférable à la première, car elle laissait à l'armée, en cas d'insuccès, une ligne de retraite assurée soit sur la capitale, soit sur Troyes et Sens ; elle était aussi plus rationnelle, car, autant le mouvement sur Montmédy devenait facile, une fois le prince royal mis hors de cause, autant il était d'une extrême témérité si l'on négligeait la IIIe armée allemande.

Dans le cas où le maréchal de Mac-Mahon adopterait la seconde solution, le ministre proposait à l'empereur d'envoyer le 13e corps, qui s'organisait à Paris, vers la Ferté-sous-Jouarre, « où il serait le pivot d'un mouvement tournant de l'armée de Mac-Mahon, qui marcherait vigoureusement sur le flanc de l'armée prussienne, soit qu'elle prenne la route de Vitry, Champaubert et Montmirail, soit qu'elle se dirige par Vassy, Montiérender et Brienne (2) ».

(1) Le ministre de la Guerre à l'empereur, 21 août, D. T. Ch., 10 heures matin.
(2) *Ibid.*

Le ministre envisageait ces deux lignes d'opérations parce que, si l'on en croit son témoignage postérieur, le bruit courait « que le prince royal devait abandonner la direction de la Marne sur Paris, et descendre de Bar-le-Duc, par Vassy, sur la ligne de l'Aube que les armées alliées avaient suivie en 1814 (1) ». Le général de Palikao croyait ces rumeurs fondées, sans se demander quel intérêt stratégique pouvaient avoir les Allemands à renoncer ainsi à la marche directe sur Paris par la vallée de la Marne. C'était, de sa part, faire preuve d'une réelle insuffisance technique. Comment pouvait-il admettre en effet que, par simple respect des traditions venues des alliés, et pour suivre des sentiers battus, le prince royal de Prusse s'imposerait une perte de temps aussi considérable?

Le télégramme de la matinée laissait donc encore quelque liberté au maréchal de Mac-Mahon : à peine le ministre avait-il indiqué ses préférences pour le mouvement sur Montmédy (2). Dans l'après-midi, Palikao devint beaucoup plus impératif : « Je considère comme indispensable, mandait-il à Mac-Mahon, que votre armée aille dégager Bazaine. Songez à l'effet moral que produirait toute apparence d'abandon de cette armée, qui a héroïquement combattu et qui est

(1) Général DE PALIKAO, *loc. cit.*, 96.
(2) *Enquête...*, I, 171, Déposition du général de Palikao.

formée d'excellentes troupes. Faites-moi connaître votre intention. » Le ministre ajoutait que des convois de vivres et de munitions étaient échelonnés par ses soins sur la route de Montmédy à Thionville, et que l'armée de Metz manquait « totalement » d'approvisionnements (1).

Ainsi, dans la soirée du 21 août, le maréchal de Mac-Mahon allait être sollicité à la fois par le ministre de la Guerre et par M. Rouher de marcher vers Metz au secours de Bazaine. L'avant-veille, un sentiment de solidarité lui avait fait adopter un instant ce parti ; mais le 21, effrayé par la témérité de l'entreprise et manquant totalement de nouvelles de son collègue, il avait repris le projet de se replier sur Paris, et il était bien résolu, en se rendant chez l'empereur, à ne pas revenir sur sa décision (2).



Vers 7 heures du soir, le maréchal de Mac-Mahon, accompagné du général Faure, son chef d'état-major, fut introduit auprès de l'empereur, qui conférait depuis un certain temps avec M. Rouher. La question des mouvements ultérieurs de l'armée de Châlons, soit vers Paris, soit

(1) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T. Ch., 21 août, 5 heures soir.

(2) *Enquête...*, I, 30, Déposition du maréchal de Mac-Mahon.

vers l'est, afin de porter secours au maréchal Bazaine, se posa immédiatement. M. Rouher se déclara partisan de la seconde solution.

A son avis, rien dans la situation militaire n'exigeait que le maréchal se repliât sur la capitale; l'abandon de Metz serait des plus fâcheux et « aurait, à Paris, les plus graves inconvénients » ; le conseil des ministres et l'impératrice partageaient cette manière de voir. Sans doute, le prince royal était en marche sur Paris, mais il n'y arriverait pas avant huit jours et, pendant ce temps, Mac-Mahon ne pouvait-il faire sa jonction avec Bazaine et « revenir sur le prince royal » ? Ainsi la capitale serait protégée « dans des conditions de victoire » et « tous les intérêts sauvegardés (1) ».

Le maréchal de Mac-Mahon se montra « très opposé à ces idées » . Il ne se croyait pas en état de risquer de se trouver « au milieu des armées prussiennes » , dont les derniers renseignements précisaient la situation : Bazaine était entouré à Metz par 200 000 hommes; à l'ouest de la place, dans la direction de Verdun, était signalée l'armée du prince de Saxe évaluée à 80 000 hommes; le prince royal de Prusse allait atteindre Vitry-le-François à la tête de 150 000 hommes. En marchant vers l'est, on pouvait donc se trouver « dans la position la plus difficile » et éprouver un

(1) *Enquête...*, Déposition de M. Rouher, I, 239.

désastre. L'armée de Metz, ajouta Mac-Mahon, serait peut-être battue : en conséquence, il était « de la plus haute importance de conserver à la France l'armée de Châlons, qui, bien que composée en partie de régiments de marche, avait néanmoins assez d'anciens cadres pour servir à réorganiser une armée de 250 000 à 300 000 hommes (1) ».

Telles furent les objections que développa le maréchal de Mac-Mahon, si l'on s'en rapporte à son témoignage postérieur aux événements. M. Rouher, sans entrer dans ces détails, lui attribue seulement cette réponse : « C'est impossible d'aller secourir Bazaine. Bazaine n'a pas de munitions, n'a pas de vivres et sera obligé de capituler, et nous arriverons trop tard (2). »

Quoi qu'il en soit, l'opposition du maréchal fut formelle. Le général Faure, consulté, jugea que la marche vers Metz était « impossible » et que la seule détermination rationnelle était « de revenir sur Paris (3) ».

Dans le cours de l'entretien, l'empereur ne fit

(1) *Enquête...*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 30-31.

(2) *Enquête...*, Déposition de M. Rouher, I, 239. — L'empereur n'a reproduit que cette seule objection (*Œuvres posthumes le Livre de l'empereur*, 109). Peut-être ne l'a-t-il formulée que d'après le témoignage de M. Rouher; dans cette hypothèse, les assertions de ce dernier ne se trouveraient pas confirmées.

(3) *Enquête...*, Déposition de M. Rouher, I, 239.

qu'une seule observation. Influencé peut-être par les raisons du maréchal, et envisageant l'hypothèse d'une défaite de l'armée de Châlons, il déclara que « ce serait très grave ». « Que deviendrions-nous? » demanda-t-il. Et M. Rouher de répondre sans hésiter : « Votre Majesté n'aurait alors qu'une seule chose à faire : se jeter au milieu de l'ennemi et se faire tuer (1). »

Mac-Mahon appelé à conclure, déclara qu'il éprouvait « une douleur réelle d'abandonner le maréchal Bazaine » ; il savait, disait-il, que si son collègue venait à succomber, lui-même serait « hautement accusé de lâcheté pour ne pas lui être venu en aide » ; néanmoins, il croyait conforme à l'intérêt du pays de rétrograder sur Paris (2). Il se proposait de mettre ce projet à exécution dès le surlendemain 23 août, à moins que les instructions qu'il avait demandées à Bazaine ne lui fussent parvenues dans l'intervalle (3). Même, si l'on en croit Rouher, le maréchal n'aurait fait aucune réserve (4), ce qui paraît vraisemblable si l'on se souvient que, le 18 août, Bazaine avait télégraphié qu'il appartenait au ministre de donner des instructions à Mac-Mahon.

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.
(2) *Ibid.*
(3) *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 31.
(4) *Ibid.*, Déposition de M. Rouher, I, 239.

Voyant son interlocuteur inébranlable, M. Rouher n'insista pas. L'empereur n'émit aucune opinion ni dans un sens ni dans l'autre (1) ; il demanda seulement au président du Sénat son avis sur la situation, étant admis que l'on renonçait à aller secourir Bazaine. M. Rouher proposa de nommer le maréchal de Mac-Mahon commandant en chef de toutes les forces réunies à Reims et à Paris, avec mission de préparer la défense de la capitale. Au point de vue militaire, cette désignation, qui subordonnait Trochu à Mac-Mahon, était absolument logique, puisque l'armée de Châlons devenait « l'armée de secours de Paris ». M. Rouher, qui connaissait les sentiments de défiance du ministre et de l'impératrice à l'égard du général Trochu, était guidé par un autre mobile : le désir de restreindre l'autorité du nouveau gouverneur de Paris et de le mettre sous la surveillance du maréchal de Mac-Mahon dont le loyalisme ne faisait point de doute (2). Le président du Sénat conseilla aussi à l'empereur de revenir à Paris avec l'armée : « Votre Majesté, assurait-il, ne peut retourner isolée; il faut qu'elle revienne au milieu de ses soldats (3). »

(1) *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 31.
(2) *Ibid.*, Déposition de M. Rouher, I, 242.
(3) *Ibid.*, 239.

Séance tenante, on rédigea : le décret de nomination du maréchal de Mac-Mahon; une lettre que l'empereur lui adressait; une note où le souverain indiquait les mesures à prendre en prévision d'un siège; enfin deux projets de proclamation aux troupes afin de leur expliquer les motifs pour lesquels on ne se portait pas au secours de Bazaine (1).

« Nous ne pouvions, disait ce dernier document, nous rapprocher de Metz avant plusieurs jours; d'ici à cette époque, le maréchal Bazaine aura sans doute brisé les obstacles qui l'arrêtent; d'ailleurs, pendant notre marche directe sur Metz, Paris restait découvert et une armée prussienne nombreuse pouvait arriver sous ses murs. Le système des Prussiens consiste à concentrer leurs forces et à agir par grandes masses. Nous devons imiter leur tactique; je vais donc vous conduire sous les murs de Paris qui forment le boulevard de la France contre l'ennemi (2). »

Il fut convenu que ces pièces seraient envoyées le lendemain à Paris où le gouvernement prendrait les mesures d'exécution nécessaires. Leur insertion au *Journal officiel* n'aurait lieu que le jour où l'armée se serait mise en mouvement vers

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale,* I, 59, 63.

(2) *Ibid.*, I, 62.

la capitale. M. Rouher repartit pour Paris le soir même (1).

(1) C'est à l'issue de cette conférence du 21 août qu'il faut placer ces paroles du maréchal de Mac-Mahon, faisant allusion aux projets primitifs de M. Rouher : « Les malheureux ! ils vont nous conduire à l'abîme ! Oh ! la politique ! la politique ! » (H. Welschinger, *loc. cit.*, I, 269.)

CHAPITRE V

ADOPTION DU PLAN PALIKAO

Arrivée d'un télégramme de Bazaine. — Mac-Mahon croit son collègue sorti ou sur le point de sortir de Metz. — Il prend le parti de se porter à sa rencontre dans la direction de Montmédy. — Son intention n'est nullement d'aller jusqu'à Metz. — Conseil des ministres du 22 août. — Télégramme expédié à l'empereur en vue d'une pression à exercer sur Mac-Mahon. — Messages envoyés de Metz le 20 août. — Une dépêche importante adressée par Bazaine à Mac-Mahon ne lui parvient pas. — Explications insuffisantes fournies à ce sujet par le colonel Stoffel.

Dès le lendemain matin, 22 août, le maréchal de Mac-Mahon appela auprès de lui son chef d'état-major et lui communiqua ses instructions en vue de la marche sur Paris, qui devait commencer le 23 (1). La conférence n'était pas terminée, quand M. Piétri, secrétaire de l'empereur, remit au maréchal, vers 10 heures, une dépêche de Bazaine, datée du Ban-Saint-Martin, 19 août, transmise par le ministre de la Guerre et ainsi conçue :

« L'armée s'est battue hier toute la journée

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.

sur les positions de Saint-Privat-la-Montagne et de Rozérieulles, et les a conservées. Les 4e et 6e corps seulement ont fait, vers 9 heures du soir, un changement de front, l'aile droite en arrière, pour parer à un mouvement tournant par la droite que des masses ennemies tentaient d'opérer à l'aide de l'obscurité. Ce matin, j'ai fait descendre de leurs positions les 2e et 3e corps, et l'armée est de nouveau groupée sur la rive gauche de la Moselle, de Longeville au Sansonnet... Les troupes sont fatiguées de ces combats incessants, qui ne leur permettent pas les soins matériels, et il est indispensable de les laisser reposer deux ou trois jours. Le roi de Prusse était ce matin à Rezonville avec M. de Moltke, et tout indique que l'armée prussienne va tâter la place de Metz.

« Je compte toujours prendre la direction du nord et me rabattre ensuite par Montmédy sur la route de Sainte-Menehould à Châlons, si elle n'est pas fortement occupée; dans le cas contraire, je continuerai sur Sedan et même Mézières pour gagner Châlons (1)... »

De ce télégramme, dont, par esprit de solidarité, il ne voulut retenir que le dernier paragraphe, le maréchal de Mac-Mahon conclut que

(1) Ce télégramme avait été remis, par le maréchal Bazaine lui-même, au garde forestier Braidy, le 20 août à 3 heures de l'après-midi. Ce courageux émissaire le porta de Metz à Verdun *(Procès Bazaine,* 304).

Bazaine allait se mettre en mouvement à bref délai et que l'armée de Châlons pourrait le joindre aux environs de Montmédy (1). Peut-être même pensa-t-il que Bazaine « était, en ce moment, en marche sur Montmédy (2) ». Bien qu'il eût conscience, en préconisant la retraite sur Paris, de s'inspirer avant tout des véritables intérêts de la France, le maréchal éprouvait un réel chagrin d'être obligé d'abandonner son collègue. Ce sentiment généreux et le message qu'il venait de recevoir, quoique daté de trois jours auparavant, provoquèrent un revirement dans son esprit.

Que le départ de Metz fût un fait accompli ou sur le point de se réaliser, Mac-Mahon jugea qu'il ne pouvait laisser Bazaine, avec ses seules forces, déjà affaiblies par plusieurs batailles, se heurter aux armées allemandes très supérieures en nombre. D'ailleurs « tout ce qui ressemblait à un sacrifice pour le bien public allait à son âme élevée (3) » et la pensée de venir en aide à l'armée de Metz fut pour le duc de Magenta « un véritable soulagement (4) ». Plusieurs généraux, parmi lesquels Ducrot, exprimèrent leur satis-

(1) *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 31.
(2) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.
(3) *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan* (ouvrage attribué à Napoléon III), 14.
(4) Note de M. le général Broye, alors aide de camp du maréchal de Mac-Mahon.

faction en apprenant qu'on n'abandonnait pas Bazaine (1).

Sans plus hésiter désormais, le maréchal de Mac-Mahon annula les instructions qu'il venait de donner pour la retraite sur Paris, et prit ses dispositions pour se diriger sur Montmédy où il espérait faire sa jonction avec Bazaine.

En quittant Reims pour se porter vers le nord-est, Mac-Mahon, sur la foi du dernier télégramme qu'il avait reçu de Bazaine, croyait son collègue sur le point de sortir ou déjà sorti de Metz et en marche vers Montmédy. Son intention n'était nullement d'aller jusqu'à Metz — il n'avait pas cessé de rejeter l'entreprise comme trop téméraire — mais seulement de dégager Bazaine, de faire une diversion en sa faveur, en un mot, de faciliter sa retraite vers l'ouest (2). Le général Ducrot, qui fut à maintes reprises le confident du maréchal, écrivait le 24 août : « Nous nous avançons vers le nord-est avec l'espoir de donner la main à Bazaine dans la vallée de la Meuse (3). » Relatant dans ses Souvenirs les causes de sa nouvelle détermination, le maréchal ajoute : « Ce fut cette persuasion, et cette persuasion seule, qui me fit prendre cette résolution. » Il a voulu rappeler par là qu'aucune influence extérieure n'est

(1) *Vie militaire du général Ducrot,* II, 387.
(2) *Enquête...,* Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 30.
(3) *Vie militaire du général Ducrot,* II, 388.

intervenue pour modifier ses projets, mais surtout il a voulu affirmer aussi sa conviction du mouvement imminent ou déjà commencé du maréchal Bazaine vers Montmédy.

Sa décision prise, Mac-Mahon en informa aussitôt le ministre de la Guerre : « Le maréchal Bazaine a écrit le 19 qu'il comptait toujours opérer son mouvement de retraite par Montmédy. Par suite, je vais prendre mes dispositions pour me porter sur l'Aisne. Prévenez le Conseil des ministres et accusez-moi réception de cette dépêche (1). »

Puis il rédigea un autre télégramme à l'adresse du maréchal Bazaine : « Reçu votre dépêche du 19. Suis à Reims; me porte dans la direction de Montmédy; serai après-demain sur l'Aisne, d'où j'agirai suivant les circonstances pour vous venir en aide. Envoyez-moi de vos nouvelles (2). » Il chargea les commandants supérieurs de Verdun et de Montmédy et le maire de Longuyon de faire parvenir ce message « par des émissaires différents (3) ».

(1) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T., 22 août, 10 h. 45 matin.

(2) Le maréchal de Mac-Mahon au maréchal Bazaine, D. T., 22 août, 10 h. 45 matin.

(3) Le maréchal de Mac-Mahon au général commandant à Verdun, au commandant supérieur de Montmédy et au maire de Longuyon, D. T., Courcelles-lès-Reims, 22 août. Ce télégramme parvint à Metz le 23 août (*Procès Bazaine*, Dépositions du colonel Lewal, 354, et du colonel d'Andlau, 358). — En prenant

Ces deux télégrammes, on le voit, ne font aucune mention d'une marche de l'armée de Châlons jusqu'à Metz. Il s'agit seulement de se porter dans la direction de Montmédy jusqu'à l'Aisne; là, on aura sans doute des informations précises sur le mouvement et la situation de l'armée de Bazaine, et on lui viendra en aide par les moyens les plus appropriés aux circonstances du moment.

Les nouvelles que venait de recevoir le maréchal de Mac-Mahon étaient-elles suffisantes pour le déterminer à renoncer à son projet de retraite sur Paris? Les raisons, qu'il avait données la veille à M. Rouher pour l'expliquer et le justifier, cessaient-elles d'être admissibles le 22? Il ne se croyait pas, avait-il déclaré le 21, en état de risquer de se trouver « au milieu des armées prussiennes ». Cet argument si sérieux n'était-il plus valable le lendemain? Bazaine exprimait, il est vrai, son intention déjà connue de marcher vers Montmédy et vers le nord, mais rien ne prouvait qu'il fût déjà en mesure de le faire, ni surtout qu'il fût en route. Il semblait, au contraire, d'après l'ensemble de la dépêche, que son armée fût définitivement rejetée sous Metz (1). Il y eut

connaissance du message, le colonel se serait écrié : « Ah! monsieur le maréchal, il faut partir tout de suite! » Bazaine lui aurait répondu : « Surtout, ne parlez de cette dépêche à personne » *(Ibid.)*.

(1) Deux télégrammes du 22 août, adressés l'un à l'empereur,

donc, en réalité, de la part du maréchal de Mac-Mahon, une interprétation trop optimiste du télégramme de Bazaine.

Mais, une fois la décision prise, la direction de Montmédy était assurément celle qui répondait le mieux à la situation et au but à atteindre. C'était en effet sur Vouziers et Rethel que le maréchal de Mac-Mahon devait se porter pour tendre la main à l'armée de Metz, à qui la route de Verdun était interceptée et qui ne pouvait effectuer sa retraite vers l'intérieur du pays que par les places du nord-est De plus, on côtoyait ainsi de moins près l'armée du prince royal de Prusse; on évitait un des dangers du plan Palikao, qui prévoyait la marche d'une des colonnes sur Sainte-Menehould. L'opération, conduite avec prudence, offrait en outre relativement peu de périls, car, à supposer qu'au bout de quelques jours on apprît que Bazaine était toujours sous Metz, on pouvait rétrograder facilement vers la vallée de l'Oise. L'essentiel était de ne pas s'attarder sur l'Aisne et dans l'Argonne, mais de se replier rapidement vers le nord-ouest avant d'être atteint sur le flanc droit et sur les derrières par les colonnes de l'armée du prince royal de Prusse (1).

l'autre au ministre de la Guerre parlent même déjà d'investissement. Voir *infrà*, p. 84, 85.

(1) A. G., *loc. cit.*, 28.

*
* *

De retour à Paris, M. Rouher avait exposé au Conseil des ministres, réuni dans la matinée du 22, la démarche qu'il avait faite auprès du maréchal de Mac-Mahon et les résultats de la conférence tenue à Courcelles la veille au soir. Le général de Palikao manifesta une vive contrariété en apprenant la détermination du maréchal de ramener l'armée sous les murs de Paris. Rien n'avait pu altérer sa confiance dans le plan qu'il avait formé, et son opinion s'affirmait de plus en plus catégorique : Mac-Mahon devait marcher sur Metz; là était le salut. Il exposa au Conseil les raisons en faveur de cette entreprise; il développa les arguments qui, à son avis, en garantissaient le succès. Il n'eut pas de peine à convaincre la plupart des ministres, et le Conseil, à la presque unanimité, se rangea à son opinion. On rédigea aussitôt, à l'adresse de l'empereur, au nom du Conseil, un télégramme par lequel on le priait d'examiner encore une fois si le maréchal de Mac-Mahon ne devait pas se décider à marcher au secours de Bazaine (1).

Cette dépêche, expédiée à 1 heure de l'après-midi, se croisa avec celle que le maréchal de

(1) *Enquête*..., Déposition de M. Rouher, I, 240; Pierre de la Gorce, *loc. cit.*, VII, 187.

Mac-Mahon avait envoyée à 10 h. 45 du matin. Elle était conçue dans les termes les plus pressants et les plus propres à agir sur l'esprit du souverain : « Le sentiment unanime du Conseil, en présence des nouvelles du maréchal Bazaine, est plus énergique que jamais. Les résolutions prises hier devraient être abandonnées. Ni décret, ni lettre, ni proclamation ne devraient être publiés. Un aide de camp du ministre de la Guerre part pour Reims avec toutes les instructions nécessaires. Ne pas secourir Bazaine aurait à Paris les plus déplorables conséquences. En présence de ce désastre, il faudrait craindre que la capitale ne se défendît pas. Votre dépêche à l'impératrice nous donne la conviction que notre opinion sera partagée (1). Paris sera à même de se défendre contre l'armée du prince royal de Prusse. Les travaux sont poussés très promptement. Une armée nouvelle se forme à Paris. Nous attendons une réponse par télégraphe. »

L'empereur ne communiqua pas cette dépêche au maréchal de Mac-Mahon dont il connaissait déjà la résolution de marcher sur Montmédy; il lui en indiqua seulement le sens à titre de renseignement (2).

A 4 heures de l'après-midi, Napoléon III ré-

(1) Cette dépêche n'a pu être retrouvée. Peut-être s'agit-il de celle du 18 août. — Cf. *suprà*, p. 53.

(2) *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 32.

pondit au ministre de la Guerre que l'armée se mettrait en marche, le lendemain 23 août, vers Montmédy; il le priait, pour tromper l'ennemi, de faire annoncer par la presse que le maréchal de Mac-Mahon se dirigeait sur Saint-Dizier à la tête de 150 000 hommes (1).

*
* *

Quatre nouveaux messages, expédiés de Metz le 20 août, parvinrent dans cette journée du 22 à Paris et à Reims. Ils présentaient dans l'ensemble un caractère plus pessimiste que celui reçu dans la matinée et auquel était dû le revirement de Mac-Mahon. Du premier le maréchal n'eut qu'en partie communication, et, suivant ses déclarations, il n'eut connaissance des trois autres qu'après la guerre.

Dans le premier message, Bazaine mandait à l'empereur que ses troupes « occupaient toujours les mêmes positions » ; que l'ennemi paraissait établir des batteries qui devaient servir à appuyer son investissement et recevait constamment des renforts ; que le général Marguenat avait été tué à la bataille du 16, et qu'il y avait dans la place « plus de 16 000 blessés (2) ». Le maréchal de

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale,* I, 48.
(2) L'empereur reçut ce télégramme à 2 h. 12 de l'après-midi.

Mac-Mahon déclara plus tard qu'il ne pensait pas que l'empereur lui eût communiqué la dépêche entière ; il se rappelait seulement que le souverain lui avait parlé de la mort du général Marguenat (1).

La deuxième dépêche était adressée au ministre de la guerre. « Nous sommes sous Metz », écrivait Bazaine à cette même date du 20 août, « nous ravitaillant en vivres et en munitions. L'ennemi grossit toujours et paraît commencer à nous investir... J'ai reçu une dépêche du maréchal de Mac-Mahon auquel j'ai répondu ce que je compte faire dans quelques jours (2) ». Le maréchal de Mac-Mahon a nettement affirmé après la guerre n'avoir « aucune connaissance de cette dépêche (3) ».

Le même jour, 22, le général de Palikao reçut, à une heure qui ne peut être précisée, un télégramme envoyé le 20 août par le général Coffinières, gouverneur de Metz, au colonel Turnier commandant supérieur de Thionville : « ... Si vous êtes certain de faire passer une dépêche, vous pouvez dire que les Prussiens ont attaqué notre armée sur le plateau d'Amanvillers à douze kilomètres environ à l'ouest de Metz. Après un combat des plus vigoureux, nos troupes cédant

(1) Instruction relative au procès Bazaine.
(2) Le ministre reçut ce télégramme à 2 h. 20 de l'après-midi.
(3) Instruction relative au procès Bazaine.

vers leur droite faute de cartouches, se sont retirées sous Metz et sont entassées entre Longeville, Saint-Quentin, Plappeville, le Coupillon, et la droite au fort Moselle. C'est une assez mauvaise position, attaquable sur les deux faces de l'est et de l'ouest. Les Prussiens s'établissent fortement autour de nous et ne nous laisseront pas longtemps pour nous refaire. Nous avons 11 000 à 12 000 blessés dans la place et peu de ressources pour les soigner. »

Comme la précédente, cette dépêche n'éveilla plus tard aucun souvenir dans l'esprit du maréchal de Mac-Mahon (1).

Enfin Bazaine avait expédié, également le 20 août, au maréchal de Mac-Mahon en personne, un troisième télégramme auquel le destinataire fut en droit d'attribuer par la suite une très grande importance (2). Il était conçu en ces termes : « J'ai dû prendre position près de Metz pour donner du repos aux soldats et les ravitailler en vivres et en munitions. L'ennemi grossit toujours autour de moi, et je suivrai très probablement pour vous rejoindre la ligne des places du Nord, et je préviendrai de ma marche si je puis toutefois l'entreprendre sans compromettre l'armée (3). »

(1) Instruction relative au procès Bazaine.
(2) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.
(3) Les inspecteurs délégués de l'état-major au colonel Stoffel,

Ainsi il n'était plus question formellement, comme dans la dépêche du 19 août parvenue dans la matinée, de quitter Metz dans un délai de deux ou trois jours. Ce dernier télégramme, tout en envisageant comme très probable la reprise du mouvement vers l'ouest, faisait une réserve que ne mentionnaient pas les précédents, et qui était de nature à retenir sérieusement l'attention du maréchal de Mac-Mahon. Bazaine mettait en effet, à la marche ultérieure vers les places du Nord, la condition de ne pas « compromettre l'armée ». En tout cas, il préviendrait de son départ. Cette dépêche ne parvint jamais au maréchal de Mac-Mahon.

Comment ces quatre messages avaient-ils été expédiés de Metz sur Paris et sur Reims?

Les trois télégrammes destinés à l'empereur, au ministre de la Guerre et au maréchal de Mac-Mahon avaient été confiés le 20 août à une femme courageuse, Mme Imbert, qui, franchissant les lignes prussiennes, les remit, le 21 août, à midi, au colonel Turnier, commandant supérieur de Thionville (1). Des duplicata de ces télégrammes et la dépêche du général Coffinières lui parvinrent à peu près en même temps par l'in-

D. T., Longwy, 22 août, 4 h. 50 soir. — Ces inspecteurs étaient Miès et Rabasse, envoyés en mission à Longwy par le colonel Stoffel (voir *suprà*, p. 62).

(1) *Procès Bazäine*, 333.

termédiaire de l'agent de police Flahaut (1). Le télégraphe étant définitivement coupé à l'ouest de Thionville depuis 10 heures du matin, Turnier transmit ces quatre messages en deux expéditions qui furent confiées : l'une à M. Guyard, commissaire de police cantonal à Longwy, l'autre à M. de Bazelaire, candidat à l'École polytechnique, qui se rendait à Paris par la Belgique et Givet (2). Guyard porta les pièces au lieutenant-colonel Massaroli, commandant de la place de Longwy, qui envoya directement à l'empereur le télégramme qui lui était destiné, au ministre de la Guerre la dépêche du général Coffinières, et remit ensuite les originaux aux inspecteurs de la sûreté Miès et Rabasse. Ceux-ci expédièrent le 22, à 4 h. 50 de l'après-midi, au colonel Stoffel, les trois télégrammes émanant de Bazaine et la dépêche du général Coffinières. De son côté, M. de Bazelaire, arrivé à Givet le 22, à 1 heure de l'après-midi, envoya également les trois mêmes télégrammes à l'empereur, au ministre de la Guerre, au maréchal de Mac-Mahon.

On sait que les messages adressés à l'empereur et au général de Palikao arrivèrent à destination dans l'après-midi du 22 août. Il n'en fut pas de même du télégramme transmis en double au maréchal de Mac-Mahon, à la fois par Miès et

(1) *Procès Bazaine,* 221.
(2) *Ibid.*, 364, 365.

Rabasse et par M. de Bazelaire, télégramme qui contenait une réserve si importante quant à la reprise de la marche de Bazaine vers l'ouest. Ce message ne parvint pas au maréchal : « Je ne me rappelle point avoir reçu cette dépêche, dit-il plus tard, et il me semble impossible qu'elle m'ait échappé, puisqu'elle m'aurait permis d'arrêter le mouvement vers l'est, si les circonstances m'avaient paru l'exiger (1). » Et, de fait, le 27 août, il écrivait au ministre : « Depuis le 19, je n'ai aucune nouvelle de Bazaine (2). »

M. Amiot, directeur du service télégraphique du quartier impérial, déclara plus tard qu'il pouvait affirmer avec certitude avoir reçu les deux expéditions de ce télégramme et les avoir transmises au maréchal de Mac-Mahon (3). Il existe du reste une preuve irréfutable de l'arrivée du message : les inspecteurs de la sûreté avaient en effet terminé l'expédition du télégramme par cette demande : « Faut-il rentrer? » ; et à cette demande il leur avait été répondu le jour même, 22 août, à 9 h. 30 du soir, par l'ordre de rejoindre le quartier impérial à Bétheniville (4). C'est le 25

(1) Instruction relative au procès Bazaine. — On observera que l'expédition de la dépêche à Mac-Mahon, transmise par de Bazelaire au ministre, ne parvint pas plus au maréchal que celle qui passa par l'entremise de Stoffel.

(2) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T., le Chesne, 27 août.

(3) *Procès Bazaine*, 380.

(4) *Ibid.*

seulement que Miès et Rabasse rejoignirent l'armée à Rethel où ils remirent les originaux des pièces au colonel Stoffel. Celui-ci ne les communiqua point au maréchal de Mac-Mahon; il ne put d'ailleurs les restituer plus tard et ne fournit sur leur disparition que des explications insuffisantes et contradictoires (1).

D'après ses dires, le télégramme serait bien parvenu le 22 août au quartier général de Mac-Mahon à Courcelles, mais aurait été remis à un officier de l'état-major qui l'aurait déchiffré et communiqué au maréchal. A l'en croire, le colonel Stoffel en aurait trouvé une traduction complète sur sa table de travail et serait resté convaincu que le maréchal en avait eu connaissance. Tel aurait été également le motif pour lequel il ne lui remit pas les originaux qu'apportèrent Miès et Rabasse à Rethel (2). En réalité, il fut impossible de retrouver l'officier d'état-major qui, suivant le colonel Stoffel, aurait reçu et déchiffré le télégramme. Au procès Bazaine, le général de Rivières, rapporteur, ayant accusé le colonel Stoffel d'avoir intercepté au moins deux fois le message adressé au maréchal de Mac-Mahon (3), le colonel demanda à comparaître devant un conseil de guerre. Le 13 juillet 1874,

(1) *Procès Bazaine*, 380.
(2) *Ibid.*, 389; colonel Stoffel, *La Dépêche du 20 août*, 32.
(3) *Ibid.*, Rapport 27.

sur la proposition du gouverneur de Paris, il bénéficia d'une ordonnance de non-lieu (1).

Quelle influence la réception de ce télégramme aurait-elle exercée sur les décisions du maréchal de Mac-Mahon? Il est difficile de se prononcer, le destinataire ayant varié lui-même dans ses appréciations.

« Vous me demandez, déposait-il à l'instruction relative au procès Bazaine, si, l'ayant reçu, j'aurais continué mon mouvement vers l'est. Cette question est délicate. Je vous répondrai cependant consciencieusement qu'il est probable que, même après sa réception, j'aurais continué ma marche vers la Meuse, sauf à voir ce qu'il y avait à faire, y étant arrivé (2). »

(1) Le *Journal officiel* du 19 octobre 1874 publia, au sujet du colonel Stoffel, la note suivante : « Dans une brochure intitulée *La Dépêche du 20 août 1870*, M. le baron Stoffel, colonel en retraite, a cru devoir discuter des témoignages entendus dans le procès de M. Bazaine, en renouvelant contre le magistrat rapporteur de ce procès des attaques dont les tribunaux ont déjà fait justice.

« A l'appui de ses allégations, M. le baron Stoffel invoque l'instruction et le rapport qui ont précédé l'ordonnance de non-lieu, rendue par M. le ministre de la Guerre, le 13 juillet 1874, et prétend reproduire, quant au fond, sinon dans la forme, les dépositions des témoins entendus dans l'instruction.

« Or, il n'est aucune de ces dépositions qui n'ait été dénaturée par l'analyse qu'il en donne... Quant aux conséquences que M. le baron Stoffel entend tirer de l'ordonnance de non-lieu, il suffit, pour démontrer combien elles sont peu justifiées, de rappeler que cette ordonnance est motivée sur ce considérant que les faits relevés à la charge de M. Stoffel ne tombaient pas sous le coup d'un texte précis de la loi. »

(2) Instruction relative au procès Bazaine.

Dans ses Souvenirs inédits, au contraire, le maréchal a été plus affirmatif : « Cette dépêche avait une importance capitale. Dans les dispositions d'esprit où je me trouvais, elle m'aurait probablement décidé, soit dans ce moment, soit un peu plus tard sur la Meuse, à abandonner ma marche sur Metz pour me reporter sur Paris (1). »

Le général de Rivières paraissant penser que le souverain avait peut-être retenu cette dépêche de crainte que sa divulgation ne fît abandonner le projet de secourir Bazaine, le maréchal de Mac-Mahon rejeta cette hypothèse : « Ma conviction intime est que l'empereur n'est pour rien dans cette affaire. A Reims, comme quelques jours plus tard, au Chesne-Populeux, l'empereur désirait rentrer à Paris avec l'armée de Châlons... Je pense que le moment décisif de la campagne a été non à Reims, mais au Chesne-Populeux (2). »

En tout état de cause, il semble acquis que des influences se sont exercées au quartier impérial, le 22 août, pour dissimuler au maréchal de Mac-Mahon les nouvelles de Bazaine postérieures au télégramme du 19 août, nouvelles qui, par leur caractère pessimiste, auraient pu décider le commandant de l'armée de Châlons à prendre le parti définitif — le plus sage d'ailleurs — de rétrograder sur Paris.

(1) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.
(2) Instruction relative au procès Bazaine.

Le destin en avait décidé autrement. Le 22 août, à 5 h. 30 du soir, le maréchal de Mac-Mahon fit expédier des ordres ayant pour objet d'atteindre la ligne de la Suippe le lendemain, et de marcher ensuite dans la direction de Montmédy, à la rencontre de Bazaine.

DEUXIÈME PARTIE

LA ROUTE DE SEDAN

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ÉTAPES VERS MONTMÉDY

La marche du 23 août. — L'armée vient border la Suippe. — Le manque de vivres détermine des actes d'indiscipline. — Crochet vers le nord pour se rapprocher du chemin de fer de Mézières. — Le 25, l'armée atteint l'Aisne. — Incertitude sur la situation de Bazaine. — Mouvements du 26. — L'alerte de Grand-Pré. — Le 7e corps passe la nuit sous les armes. — Mac-Mahon prend le parti de se porter à son aide avec toute l'armée. — Nouvelles tentatives pour communiquer avec Bazaine ou pour avoir de ses nouvelles. — Renseignements sur l'ennemi. — Mac-Mahon pressent le danger de sa situation.

Le 23 août au matin, l'armée de Châlons lève ses bivouacs établis aux environs de Reims et se met en marche dans la direction générale du nord-est. L'opération débute sous de fâcheux auspices : pluie torrentielle, marche pénible par des chemins détrempés, croisements de colonnes,

encombrements de voitures. Pourtant, les soldats étaient presque joyeux : l'idée seule qu'ils cessaient enfin de reculer et qu'ils allaient de l'avant les consolait des intempéries présentes et des misères passées (1).

Dans la soirée, les camps sont installés sur les bords de la Suippe, de Jonchery à Heutrégiville. La division de cavalerie Margueritte, qui s'est portée sur Monthois, surveille les débouchés des défilés de l'Argonne entre le Chesne-Populeux et Grand-Pré (2). Mais tout le reste de la cavalerie de l'armée, au lieu d'être employé à la découverte et à la sûreté rapprochée, stationne, suivant les errements de l'époque, au milieu de l'infanterie et parfois derrière elle (3).

Dès cette première étape, des distributions tardives ou des réquisitions mal réglées déterminent des désordres et des actes d'indiscipline. A la sortie de Reims, de nombreux traînards pillent à la gare deux trains de vivres et d'effets et, pendant près de trois heures, se livrent impu-

(1) Journal de marche du 5e corps; Journal du colonel d'Andigné; Souvenirs inédits du capitaine Peloux.

(2) Journal de marche de l'État-major général.

(3) Emplacements des troupes de la droite à la gauche : division de cavalerie du 5e corps à Jonchery, division Bonnemains à Auberive, division de cavalerie du 12e corps à Vaudésincourt, 7e corps à Saint-Martin, Domtrien, Prosne, 1er corps à Saint-Hilaire-le-Petit et Bétheniville, 5e corps à Pont-Faverger, 12e corps à Heutrégiville et Saint-Masmes, grand quartier général à Bétheniville.

nément à toutes sortes d'excès. Il faut l'intervention d'une troupe en armes pour faire cesser ces scènes scandaleuses (1).

Le maréchal de Mac-Mahon vient d'arriver à son quartier général à Bétheniville, quand les généraux Lebrun et de Failly lui rendent compte d'un fait grave : leurs troupes n'ont plus de vivres pour le lendemain (2). Avant le départ de Reims, le maréchal a donné l'ordre de pourvoir l'armée d'approvisionnements pour quatre jours; aussi est-il d'abord incrédule, puis surpris et irrité de l'inexécution de ses prescriptions. Les généraux de Failly et Lebrun lui expliquent « qu'ils avaient bien transmis l'ordre de toucher les vivres au point et à l'heure indiqués par l'État-major général, mais que, n'ayant point trouvé les sous-intendants qui devaient signer les bons de vivres, les corvées avaient dû rentrer au camp peu de temps avant le départ, sans que les distributions eussent été faites. Ils rejetaient la faute sur leurs intendants qui n'étaient arrivés que le 22, sans agents, et ne connaissant pas même les lieux de distribution (3) ».

Déjà étaient envoyés les ordres qui devaient amener l'armée le lendemain sur le front Ardeuil,

(1) Souvenirs du capitaine PELOUX; Journal de marche du 5e corps; P. DE LA GORCE, *loc. cit.*, VII, 238; général LEBRUN, *loc. cit.*, 42-45.

(2) *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 37.

(3) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.

Contreuve. Les nécessités du ravitaillement déterminent le maréchal à modifier la direction de sa marche et à remonter vers le nord pour se rapprocher, vers Rethel, de la voie ferrée Reims-Mézières (1). Le détour eût été fâcheux et la perte de temps très regrettable, s'il s'était agi d'aller jusqu'à Metz. Mais comme telle n'était pas l'intention du maréchal de Mac-Mahon qui se proposait seulement de se porter au-devant de Bazaine qu'il croyait en route ou sur le point de partir, le crochet vers le nord offrait moins d'inconvénients, tout en retardant vraisemblablement la jonction projetée.

Le 24 août, les 5e et 12e corps bivouaquent au sud de Rethel, sur la rive gauche de l'Aisne; le 1er corps s'établit à Juniville, le 7e à Contreuve; la division Margueritte séjourne à Monthois, la division Bonnemains se rend à Pont-Faverger, sur les derrières de l'armée. L'irrégularité des distributions provoque de nouvelles scènes de désordre et d'indiscipline « dans des proportions vraiment inquiétantes » : des officiers sont insultés, des habitants pillés. Le général Ducrot autorise l'emploi « des derniers moyens de rigueur » pour la répression de ces excès (2). Le général de Failly prescrit de traduire en con-

(1) Ordre de mouvement du 24 août; Ordre modifiant la marche indiquée pour la journée du 24 août.

(2) Ordre du 1er corps, Juniville, 24 août.

seil de guerre et de juger, dans les vingt-quatre heures, les maraudeurs qui seraient pris en flagrant délit (1).

Dès le lendemain, Mac-Mahon reconnaîtra la nécessité de vivre sur le pays, mais les instructions qu'il donnera à cet effet seront difficilement applicables, en raison de l'inexpérience des fonctionnaires de l'intendance et des corps de troupe (2).

La journée du 25 est en partie employée aux ravitaillements. Exécutant une conversion autour du 12e corps qui séjourne à Rethel, l'armée vient border l'Aisne : le 7e corps à Vouziers, le 1er à Attigny, le 5e à Amagne (3). Les étapes étaient courtes, et il eût fallu marcher tout autrement si l'objectif avait été Metz. Mais le maréchal de Mac-Mahon ne songeait pas à une opération de ce genre : il s'avançait avec prudence, soucieux de ne pas se compromettre, et, suivant une juste opinion, il attendait, « pour demander à ses troupes tout l'effort dont elles étaient capables, d'être fixé sur les mouvements de Bazaine (4) ». C'est dans ce but sans doute que la division de cavalerie Margueritte fut envoyée de Monthois à Semuy avec mission de « s'éclairer au loin, prin-

(1) Ordre du 5e corps, 24 août.

(2) Ordre de mouvement pour le 25 août.

(3) Journal de marche de l'État-major général.

(4) A. G., *loc. cit.*, 31 ; le maréchal de Mac-Mahon au maréchal Bazaine, D. T., 22 août, 10 h. 45 matin.

cipalement dans la direction du Chesne-Populeux (1) ». Si, en effet, Bazaine était sorti de Metz et en marche vers les places du Nord, il franchirait vraisemblablement la Meuse vers Stenay et Mouzon ; dès lors les reconnaissances lancées par la division Margueritte vers l'est ne tarderaient pas à rencontrer les têtes de colonnes de l'armée de Lorraine. Toutefois, il eût été préférable d'affecter d'autres unités de cavalerie à cette exploration en avant du front (2) et de maintenir les régiments du général Margueritte sur le flanc droit où ils auraient continué à couvrir les directions dangereuses de Grand-Pré et de Sainte-Menehould.

En raison de ce mauvais emploi de sa cavalerie, les informations, d'ailleurs abondantes, que le maréchal de Mac-Mahon reçoit sur les Allemands, proviennent presque toutes des autorités civiles. Par contre, il ne possède, sur Bazaine, qui est l'objet de ses préoccupations essentielles, que des renseignements vagues et contradictoires. Un télégramme du préfet de la Haute-Marne, résumant une lettre allemande datée du 20 août et oubliée par le général von Stolberg à Coussey, disait : « Troupes françaises près Metz repoussées dans

(1) Ordre du grand quartier général, 24 août. — Le 6e régiment de chasseurs poussa jusqu'au Chesne-Populeux.

(2) L'armée de Châlons comprenait cinq autres divisions de cavalerie — une par corps d'armée — et la division de cuirassiers Bonnemains. On ne sut pas les utiliser.

les fortifications. Sommation de se rendre, résultat inconnu (1)... » A Épinal, « des renseignements assez précis venus de divers côtés et de différentes sources » accréditaient la nouvelle d'un grand succès remporté par le maréchal Bazaine sur l'armée de Steinmetz (2) ». Le préfet des Vosges spécifiait même que, d'après certains bruits, l'affaire aurait eu lieu « entre Toul et Pont-à-Mousson (3) ». Cette dernière information, si elle eût été exacte, aurait eu une importance considérable en elle-même et par l'influence qu'elle pouvait exercer sur les opérations de l'armée de Châlons. Aussi le maréchal de Mac-Mahon s'efforça-t-il d'en obtenir la confirmation : « Faites tout le possible, écrivait-il le 25 au préfet des Vosges, pour avoir des renseignements plus précis sur le combat qu'aurait livré le maréchal Bazaine à Steinmetz entre Toul et Pont-à-Mousson. Remontez à l'origine du bruit que vous signalez et faites-nous la connaître immédiatement. Informez-vous de toutes manières si ce bruit a quelque fondement. C'est de la plus haute importance. Promettez dix mille francs à celui qui vous apportera en temps utile

(1) Le préfet de la Haute-Marne au ministre de l'Intérieur, D. T., Chaumont, 24 août, 2 h. 35 soir, transmise au maréchal de Mac-Mahon le 24, 7 heures soir.

(2) Le procureur impérial au ministre de la Justice, D. T., Épinal, 25 août, 11 h. 15 matin.

(3) Le maréchal de Mac-Mahon au commandant de place à Montmédy, D. T., Rethel, 25 août, 1 h. 35 soir.

des nouvelles du maréchal Bazaine (1). » Semblable message était adressé à Montmédy au commandant de place, qui répondait dans la soirée : « Pas de nouvelles du maréchal Bazaine (2). » Comment, dans cette incertitude, déférer au désir de l'impératrice qui recommandait encore le 24 « de le secourir à tout prix (3) » ?

Pourtant, le 26 août, l'armée de Châlons fait une nouvelle étape vers le nord-est en pivotant cette fois autour du 7e corps qui, séjournant à Vouziers, doit s'éclairer au loin et pousser « des postes avancés dans la direction de Grand-Pré et de Buzancy ». Désormais, elle quittait les grandes plaines crayeuses de la Champagne où la vue s'étend au loin, pour pénétrer dans la partie septentrionale de l'Argonne, région de forêts, de collines boisées, de prairies, où abondent les défilés et où les horizons sont généralement limités à courte distance. Le grand quartier général est transféré à Tourteron d'où, sur les conseils de Mac-Mahon, l'empereur fait conduire le prince impérial à la gare de Poix-Terron, et de là à Paris. Le 1er corps stationne entre Montgon et Voncq, le 5e au Chesne, le 12e à Tourteron. Le

(1) Le maréchal de Mac-Mahon au préfet des Vosges, D. T., Rethel, 25 août, 1 h. 15 soir.

(2) Le commandant de place de Montmédy au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 25 août, 9 h. 40 soir.

(3) L'impératrice à l'empereur, D. T. Ch., Paris, 24 août, 12 h. 35 soir.

mouvement de ce dernier est ralenti par le croisement des convois du 5e corps et des équipages de l'empereur (1). La division Bonnemains, toujours reléguée en arrière, s'établit au sud d'Attigny. La division Margueritte se porte à Tannay, détachant à Saint-Pierremont le 6e chasseurs, qui pousse lui-même un escadron à Sommauthe et un autre à Stonne (2). Elle tente également de transmettre des dépêches à Bazaine dont la situation est toujours incertaine (3).

*
* *

Dans la soirée du 26, de graves nouvelles parviennent au maréchal de Mac-Mahon. De Vouziers, le général Douay, commandant le 7e corps, a détaché sur sa droite, à Grand-Pré, la brigade d'infanterie Bordas avec une batterie. Le 4e hussards, qui occupe cette localité depuis la veille, a eu dans la journée une escarmouche avec un escadron de uhlans, et cet incident, joint aux déclarations des maires de plusieurs villages voisins, fait croire au général Bordas qu'il a devant

(1) Certaines unités n'arrivent au bivouac qu'à la nuit. Ce furent les convois du 5e corps qui ralentirent surtout la marche du 12e, car les équipages de l'empereur ne comprenaient que 75 chevaux, 15 voitures, 57 serviteurs (Ph. de Massa, *Souvenirs et impressions*, 278).

(2) Journal de marche de l'État-major général.

(3) *Procès Bazaine*, 351.

lui des forces considérables. Sans même attendre l'attaque ou au moins des informations plus complètes, il transmet ce renseignement inexact au général Douay, ajoutant qu'il est forcé de battre en retraite (1). Douay, à son tour, communique ces nouvelles au maréchal de Mac-Mahon et se prépare à tenir tête à l'ennemi en attendant que le reste de l'armée vienne le soutenir. Il fait prendre les armes à toutes ses troupes et les établit avant la nuit à l'est de Vouziers, sur les hauteurs de la rive droite de l'Aisne, entre Chestre et Falaise. Voitures à bagages, convoi de vivres et parc du génie refluent sur le Chesne par Quatre-Champs. Enfin, une brigade d'infanterie est envoyée sur Grand-Pré avec mission de recueillir le général Bordas (2). Tout le 7e corps passe la nuit sur ses positions de combat, constamment en alerte, et sous une pluie battante. Vers 2 heures du matin seulement, un avis non suspect montre qu'il n'y a aucune attaque imminente à redouter. La sûreté était si mal entendue dans l'armée française qu'il avait suffi de quelques patrouilles de cavalerie ennemie pour donner l'alarme à tout un corps d'armée et lui faire supporter des fatigues inutiles (3). L'incident

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 55. — Le prince Bibesco a assisté à la campagne en qualité d'aide de camp du général Douay.

(2) Le général Douay au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 26 août, sans indication d'heure et de lieu.

(3) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 56 sqq.

avait eu d'ailleurs une plus grande répercussion.

Le maréchal de Mac-Mahon a reçu, à Tourteron, dans la soirée du 26, le rapport du général Douay qui lui représente une attaque comme très prochaine. Il prend aussitôt le parti de diriger le lendemain toute l'armée vers le sud pour appuyer Douay auquel il prescrit « de s'engager carrément », si l'ennemi se présente. Le 7e corps doit être soutenu : à droite, par Ducrot, qui remonterait l'Aisne par Terron et Vandy; à gauche, par de Failly, qui déboucherait sur Buzancy; en seconde ligne, par Lebrun et les cuirassiers Bonnemains. La division Margueritte surveillerait « toutes les routes dans la direction de Stenay et de Dun (1) ». Cette décision du maréchal est absolument justifiée : il s'agit avant tout de voir clair dans la situation et de se rendre compte du danger signalé vers le sud.

L'apparition de ce que l'on croit être « des forces considérables (2) » sur le flanc droit de l'armée de Châlons est en effet un événement d'une gravité exceptionnelle, d'autant plus que le maréchal de Mac-Mahon n'a reçu dans la soirée du 26 aucune nouvelle sur Bazaine. Aussi invite-t-il le colonel Stoffel « à faire de nouveaux

(1) Journal de marche de l'État-major général; Ordre de mouvement pour le 27 août.

(2) C'est l'expression même de l'ordre de mouvement du grand quartier général français pour la journée du 26 août.

efforts pour découvrir... l'armée de Metz (1) ». Le maréchal adresse en outre au commandant de la place de Sedan une lettre pressante dans le même but :

« Il est de la plus haute importance de savoir en ce moment où se trouve le maréchal Bazaine. Employez donc tous les moyens possibles pour avoir de ses nouvelles. Je mets à votre disposition tous les fonds nécessaires : 10 000, 15 000, 20 000 francs à quiconque me rapporterait un mot de lui me faisant connaître sa situation.

« Vous avez à Sedan le capitaine du génie Mélard que l'on dit très intelligent, très énergique. Chargez-le de trouver des agents capables de remplir cette mission. S'il voulait s'en charger lui-même, il rendrait au pays un immense service. S'il ne pouvait parvenir jusqu'au maréchal, ce serait déjà beaucoup de s'assurer qu'il n'a pas quitté Metz et, dans le cas contraire, de savoir quelle direction il a prise. Tenez-moi au courant des nouvelles que vous pourriez recueillir (2). »

A cette lettre est jointe une dépêche destinée au maréchal Bazaine et que le commandant de la place de Sedan est chargé de lui faire parvenir :

« J'occupe, aujourd'hui 26, Vouziers et le Chesne avec plus de 100 000 hommes. L'ennemi, en forces, étant déjà entre la Meuse et l'Aisne,

(1) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.
(2) *Ibid.*

et le prince royal ayant dépassé Saint-Dizier, je ne crois pas pouvoir me porter beaucoup plus loin vers l'est sans avoir de vos nouvelles et connaître vos projets, car si l'armée du prince royal marche sur Rethel, je serai obligé de me retirer (1). »

Cette dépêche dénote chez le commandant de l'armée de Châlons un sentiment très juste de la situation. Il sait en effet, par un rapport du capitaine Vosseur envoyé en mission à Montmédy, qu'une colonne allemande forte de 25 000 hommes venant de l'est, a passé le 24 au sud de Damvillers, se dirigeant sur Consenvoye. Des masses beaucoup plus importantes, 60 000 hommes, affirme-t-on, ont franchi la Meuse au sud, à Charny, dans la journée du 25 (2). D'autres colonnes ont été signalées à Saint-Mihiel et Commercy. Enfin, Verdun a été attaqué le 24 par un corps ennemi de 8 000 à 10 000 hommes (3). Toutes ces troupes appartiennent à l'armée du prince de Saxe ; elles pouvaient sans doute retarder, mais non arrêter la marche du maréchal de Mac-Mahon, s'il continuait son mouvement vers Montmédy; leur infériorité numérique les eût contraintes à rétrograder.

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits. — Ce télégramme ne semble pas être arrivé à destination.

(2) Le capitaine Vosseur au maréchal de Mac-Mahon, D. T. Ch., Montmédy, 25 août, 7 h. 15 soir.

(3) Le sous-préfet de Verdun au ministre de l'Intérieur, D. T., Verdun, 25 août, 1 h. 35 soir.

Le véritable péril était ailleurs : le maréchal l'avait compris. Il y avait tout lieu d'admettre en effet que les reconnaissances de cavalerie allemande, signalées le 26 vers Grand-Pré, allaient rendre compte de la présence sur ce point de forces françaises de toutes armes. D'autres patrouilles ennemies avaient été vues vers Monthois dans l'après-midi du même jour. Peut-être avaient-elles poussé jusqu'à Vouziers et aperçu les camps du 7e corps (1). Ces renseignements de première importance ne pouvaient manquer d'être transmis sans retard au prince royal qui, au lieu de continuer sa marche sur Paris, se dirigerait probablement vers le nord, et attaquerait en flanc et à revers l'armée de Châlons, si elle poursuivait son mouvement vers Montmédy.

Tout commandait donc la prudence. Si le maréchal Bazaine était encore à Metz, il ne paraissait pas possible, sans s'exposer aux plus graves dangers, de chercher à le débloquer. S'il avait effectué une sortie vers l'est ou vers le sud de la place, il était absolument inutile d'aller au delà de la Meuse. Si enfin il était en marche vers Montmédy, on ne pouvait tarder à avoir de ses nouvelles. A la vérité, cette dernière hypothèse était la plus improbable, car on se trouvait

(1) C'est en effet ce qui arriva (*Historique du grand État-major prussien*, VII, 937; *Erlebnisse des 1. hannoverschen Ulanen-Regiments, Nr. 13*, 29-30).

en communication télégraphique avec Sedan, Montmédy et même Longwy, et une armée de 150 000 hommes était une masse trop importante pour n'être pas aussitôt signalée, si elle opérait dans ces parages. Or, jusqu'à présent, aucune information n'était parvenue à ce sujet; personne, dans cette région, n'avait de nouvelles de Bazaine (1).

Les pressentiments du maréchal de Mac-Mahon ne l'avaient pas trompé : le même jour, 26 août, Moltke infléchissait vers le nord les lignes de marche des armées allemandes orientées jusqu'alors de l'est vers l'ouest, sur Paris.

(1) A. G., *loc. cit.*, 45.

CHAPITRE II

LA III[e] ARMÉE APRÈS FRŒSCHWILLER

La 4[e] division de cavalerie après la bataille. — Son excessive circonspection empêche toute poursuite et amène la perte du contact. — Dispositions pour le passage des Vosges. — Prise des petites places de la Petite-Pierre et de Lichtenberg. — Instructions de Moltke fixant la zone de marche de la III[e] armée. — Bombardements de Phalsbourg. — Énergique résistance du commandant Taillant. — Déploiement de la III[e] armée sur la Sarre et marche consécutive vers Nancy-Lunéville. — Capitulation de Marsal. — Attaque brusquée de Toul. — Mouvement du prince royal vers la Meuse. — Constitution de l'armée de la Meuse. — Instructions de Moltke pour la marche sur Paris.

Appelée très tardivement sur le champ de bataille de Frœschwiller (1), la 4[e] division de cavalerie a reçu, du prince royal de Prusse, l'ordre de poursuivre les Français le 7 août dès le point du jour. En conséquence, tandis que le 2[e] hussards se porte directement sur Ingwiller, elle se dirige d'abord sur Niederbronn où elle s'adjoint la brigade de cuirassiers bavarois et prend ensuite la route de Saverne. D'Ingwiller,

(1) Voir *1870, la Perte de l'Alsace*, 352.

elle mande au prince royal que la masse principale des forces françaises s'est retirée sur Niederbronn, Bitche, mais qu'une notable fraction a pris par Ingwiller. Après une suspension de plusieurs heures à Bouxwiller, la marche est reprise. Mais, à 8 heures du soir, le 2e hussards, qui forme l'avant-garde, est accueilli à Steinbourg par des coups de fusil auxquels une batterie bavaroise répond par quelques obus. Les traînards qui occupent le village s'empressent de l'évacuer; néanmoins la cavalerie allemande n'ose pousser plus avant et établit son bivouac en ce point. Peu après, craignant une attaque sérieuse, elle se replie sur Bouxwiller, non sans quelque désordre (1). Par cette excessive circonspection, la cavalerie allemande perd, le 7 août, l'occasion la plus belle qui se soit jamais offerte d'exécuter une poursuite fructueuse (2). Désormais, le contact est perdu : l'état-major du prince royal ignore le degré de désorganisation de nos troupes et la direction exacte qu'elles ont suivie; il incline pourtant à croire que Mac-Mahon a battu en

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 287 ; *Das 2. Leib-Husaren Regiment Nr. 2*, 29.

(2) « Il faut qu'un général de cavalerie suive toujours l'ennemi l'épée dans les reins, surtout dans la retraite, écrivait Napoléon à Lannes, le 18 novembre 1805, et je ne veux pas qu'on ménage les chevaux quand ils peuvent prendre des hommes » (*Correspondance de Napoléon*, n° 9 509). — Les Allemands auraient pu s'inspirer de notre poursuite après Iéna.

retraite sur Bitche, « pour rejoindre la masse principale de l'armée impériale (1) ».

Le 7 août, les troupes de la IIIe armée restent, pour la plupart, dans les cantonnements et bivouacs qu'elles ont pris le 6 au soir. Depuis les événements de Forbach, il ne peut plus être question pour le prince royal de se porter sur Sarreguemines, selon le projet primitif du grand quartier général à l'époque où il a voulu livrer sur la Sarre, entre Sarrebruck et Sarrelouis, une bataille décisive aux forces françaises de Lorraine (2). C'est au sud de Bitche que la IIIe armée doit franchir les Vosges, afin de se réunir aux deux autres. A cet effet, elle se met en mouvement le 8, traversant la zone montagneuse en cinq colonnes, pour atteindre la Sarre le 12 sur la ligne Sarre-Union, Sarrebourg. Le front de marche ne mesure pas moins de quarante kilomètres; les corps d'armée sont abandonnés à eux-mêmes pendant cinq jours alors qu'on ignore la direction de notre retraite; l'étape moyenne est de quartorze kilomètres seulement; la 4e division de cavalerie est reléguée derrière un des corps d'armée, au lieu de précéder les colonnes d'infanterie et d'arriver sur la Sarre dès le 8 août (3).

(1) *Historique du grand État-major prussien,* III, 372.

(2) Voir *1870, la Guerre en Lorraine*, 15.

(3) Von Hahnke, *Opérations de la IIIe armée,* 85; Colonel von Zanthier, *Die III. Armee im Elsass,* 287, 320-324; Général Bonnal, *loc., cit.,* 464-467.

A l'extrême droite, la *12*e division, débouchant devant Bitche, est accueillie par un feu très vif. Une batterie lance quelques obus sur la ville sans résultat appréciable, tandis que la division fait améliorer de mauvais chemins permettant, à la faveur d'une marche de nuit, de tourner la place par le nord (1). A l'aile opposée de la IIIe armée, la division badoise prend, à Brumath, une position d'observation face à Strasbourg. Le 10, Moltke lui prescrit de s'opposer à tout ravitaillement de la forteresse et de surveiller la direction du sud (2).

Le 9 août, un détachement de la division wurtembergeoise attaque le petit fort de Lichtenberg. La garnison, sous les ordres du sous-lieutenant Archer, se compose d'une section du 96e de ligne, d'un sous-officier et de cinq canonniers, et d'environ 180 isolés; l'armement consiste en sept pièces anciennes. L'artillerie du fort est bientôt réduite au silence, les bâtiments sont incendiés; les défenseurs continuent néanmoins la résistance à coups de fusil, et c'est le lendemain matin seulement qu'Archer, jugeant la résistance impossible, fait enclouer ses pièces, détruire ses munitions, briser les armes et conclut

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 378; Capitaine Mondelli, *La Vérité sur le siège de Bitche*, 11.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 129.

avec les Wurtembergeois une convention pour la reddition du fort (1).

Sur l'itinéraire du Ve corps prussien, se trouve la place de la Petite-Pierre, occupée par une garnison de même effectif que celle de Lichtenberg. Le sergent-major Bœltz à qui le commandement est échu, par suite de la maladie du capitaine Mouton, se voyant dépourvu de tout moyen sérieux de défense, prend un parti énergique. Il fait enterrer les cartouches, brûler les affûts, noyer les poudres, et, par une marche de nuit, gagne Phalsbourg avec sa faible troupe (2).

Le 10 au matin, le prince royal reçoit, à son quartier général de Mertzwiller, un télégramme de Moltke : « La Ire et la IIe armée se mettent en marche le 10 pour se porter vers la Moselle. L'aile droite de la IIIe armée prendra la direction Sarre-Union, Dieuze. Cavalerie en avant (3). » A cette dépêche succèdent, dans l'après-midi, des instructions plus détaillées, réglant le mouvement des trois armées allemandes, et assignant à la IIIe la route Sarre-Union, Dieuze et les communications au sud (4).

Dans cette même journée, le XIe corps, qui

(1) Rapport du sous-lieutenant Archer, Ulm, 16 août 1870; *Historique du grand État-major prussien*, IV, 381; Avis du Conseil d'enquête sur les capitulations. Pertes des défenseurs : 63 hommes.

(2) Boeltz, *La Petite-Pierre et le siège de Phalsbourg*, 37.

(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 128.

(4) *Ibid.*, n° 127. — Voir *1870, la Guerre en Lorraine*, I, 153.

forme l'extrême gauche, se présente devant Phalsbourg. Sommé de se rendre, le chef de bataillon Taillant, commandant la place, oppose un refus formel; menacé d'être bombardé, il se borne à répondre : « J'accepte le bombardement (1) ». A la tombée de la nuit, soixante bouches à feu ouvrent une violente canonnade et lancent en trois quarts d'heure un millier d'obus sur la ville; puis, constatant que la garnison ne se laisse pas intimider, le XIe corps reprend sa marche. Une fraction du VIe corps, qui suit, est chargée du blocus. Elle exécutera, le 14 août, un nouveau bombardement plus intense, mais aussi infructueux que le premier.

Le 11 août, le prince royal acquiert enfin, grâce aux renseignements de la population, la certitude que la retraite de Mac-Mahon et de Failly s'est effectuée de Niederbronn et de Bitche sur Sarrebourg. Le VIe corps, de la IIe armée, devant séjourner le 11 aux environs de Sarre-Union, oblige l'aile droite de la IIIe d'appuyer au sud, ce qui rétrécit le front et contraint la *12e* division et un corps bavarois à passer en seconde ligne. La *4e* division de cavalerie atteint Heming avec mission d'éclairer vers Lunéville et Nancy (2).

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 384. — Le prince royal se proposait seulement d'investir la ville; mais l'ordre portait par erreur *einschiessen* (bombarder) au lieu de *einchliessen* (bloquer).

(2) *Ibid.*, IV, 385; Von Hahnke, *loc. cit.*, 96.

Le lendemain, 12, la IIIe armée termine son déploiement sur la Sarre, occupant une étendue de 15 kilomètres à peine entre Sarrebourg et Fénestrange ; de Heming, sa cavalerie gagne Moyenvic et jette un escadron de hussards à Lunéville.

*
* *

Dans la nuit du 12 au 13, le prince royal reçoit de Moltke des ordres pour la continuation de la marche : la IIIe armée devra se diriger sans désemparer vers la ligne Nancy, Lunéville (1). Ses colonnes se portent donc le 13 sur le front Dieuze, Blâmont, tandis que l'artillerie de la 4e division de cavalerie bombarde Marsal, occupée par 271 hommes seulement du dépôt du 65e de ligne, sans un seul canonnier. Les inondations qui font la principale force de cette petite place n'ont pu être tendues, l'étang de Lindre, qui devait les alimenter, étant en culture en 1870. Néanmoins, le capitaine Leroy rejette à deux reprises les offres de capitulation. Le lendemain, quarante-deux pièces du IIe corps bavarois s'apprêtent à reprendre le feu, et le général von Hartmann menace, en cas de « résistance frivole », de prendre la ville d'assaut et de « passer toute la garnison au fil de l'épée (2) ». La capitulation

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 149.
(2) Journal du commandant de la place de Marsal.

est signée dans la journée, bien qu'aucune brèche n'ait été faite aux remparts et, au mépris des règlements, Leroy s'abstient de détruire les armes, le matériel, les vivres, les munitions (1).

Sur ces entrefaites, la *4e* division de cavalerie occupe Nancy; les corps de tête de la IIIe armée atteignent le front Moyenvic, Lunéville; la *12e* division est à Dieuze, le Ier corps bavarois à Maizières, en deuxième ligne. A Lunéville, les Allemands trouvent des approvisionnements importants et apprennent que Mac-Mahon s'est retiré sur Châlons; le général de Failly se serait dirigé vers le sud dans les Vosges méridionales (2).

Le 15, le Ve corps borde la Meurthe à Saint-Nicolas et à Rozières; le XIe jette deux ponts à Bayon et pousse une brigade mixte jusqu'au Madon; le gros de l'armée stationne sur la ligne Einville, Moncel, Sommerviller, Arracourt. Le VIe corps séjourne à Sarrebourg. La 2e division de cavalerie, qui a franchi la frontière à Wissembourg, le 11 août seulement, atteint Sarrebourg et est chargée de couvrir la gauche de l'armée (3).

Le 16, la majeure partie des troupes reste

(1) Le Conseil d'enquête sur les capitulations lui infligea un blâme (séance du 18 octobre 1871).

(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 392; Von Hahnke, *loc. cit.*, 105.

(3) *Ibid.*, IV, 393. — Le IIe corps bavarois se porte de Moncel à Nancy; le Ve corps jette deux avant-gardes sur la rive gauche de la Meurthe.

au repos; le quartier général du prince royal est transféré de Lunéville à Nancy; la 4ᵉ division de cavalerie atteint la route de Toul à Colombey. Une brigade de uhlans bavarois, accompagnée d'une batterie à cheval, s'approche de Toul par Gondreville et, apprenant qu'un combat est engagé au nord de la Moselle et du canal de la Marne au Rhin, elle se porte sur Dommartin, d'où, pour faire diversion, la batterie jette quelques obus dans la place forte.

Le combat dont il s'agit est livré par le IVᵉ corps qui tente de s'emparer de Toul par une attaque brusquée. A partir de 11 heures, deux batteries, dont l'une est établie au mont Saint-Michel, bombardent la ville; puis, à une heure, trois bataillons se portent vers les remparts du front nord. Quelques fractions arrivent jusqu'aux glacis, mais échouent au passage du fossé et, vers 3 heures et demie, les Allemands se replient sans avoir obtenu d'autre résultat que d'allumer quelques incendies promptement éteints (1).

Au quartier général du prince royal, on ne sait encore, le 17 août, rien de précis sur la situation du 5ᵉ corps français, que l'on croit s'être retiré vers le sud; mais tous les renseignements recueillis permettent de conclure à une concen-

(1) Ils ont perdu : 50 tués, dont 6 officiers; 141 blessés, dont 11 officiers; 9 disparus *(Historique du grand État-major prussien*, IV, 394).

tration importante de forces au camp de Châlons. On admet en outre que l'armée aux ordres du maréchal Bazaine se propose de gagner également ce point. N'ayant reçu aucune nouvelle directive du grand quartier général, le prince royal prend le parti de se porter sur la Meuse, afin de se rapprocher de la zone des opérations de la IIe armée. La marche aura lieu en trois colonnes principales : en première ligne, le IIe corps bavarois, le Ve corps, la division wurtembergeoise, le XIe corps; en deuxième ligne, le Ier corps bavarois et le VIe corps. La 4e division de cavalerie éclairera en avant du front, la 2e couvrira le flanc gauche. Le front ne dépassera pas 22 kilomètres (1).

Le 17, la 4e division de cavalerie atteint Vaucouleurs et fait rayonner ses reconnaissances entre la Meuse et l'Ornain; un de ses détachements entre en liaison, à Commercy, avec la brigade des uhlans de la Garde, lancée par la IIe armée vers Saint-Mihiel, et s'empare de lettres qui font connaître : la présence au camp de Châlons de la division de cavalerie du 6e corps, la vive impulsion donnée aux travaux de défense de Paris, la

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 897. — Cet historique donne un tableau de marche allant du 17 au 20 août inclus (VII, supplément 30). Il est en contradiction, sur ce point, avec l'ouvrage de von Hahnke et les *Tagebücher* de Blumenthal, qui disent nettement (p. 79) que le tableau ne fut établi que jusqu'au 19 inclus.

formation des 12e et 13e corps. Un escadron de hussards du XIe corps, envoyé au sud-ouest de Vézelise, recueille des informations précieuses sur la retraite de Mac-Mahon. Les nouvelles fournies par la 2e division de cavalerie confirment l'hypothèse de la marche du général de Failly vers le sud, mais la démentiront formellement le lendemain. Le même jour, 17 août, les Ve et XIe corps atteignent le Madon à Saint-Vincent, Frolois, Vézelise et Tantonville (1).

Arrivée le 18 sur l'Ornain, à Demange-aux-Eaux, la 4e division de cavalerie annonce l'arrivée de l'empereur la veille au camp de Châlons où s'organisent des forces nombreuses, rejointes par les troupes de Mac-Mahon transportées en chemin de fer depuis Neufchâteau (2). Un officier d'état-major, envoyé au grand quartier général, transmet de Pont-à-Mousson des renseignements sur la bataille de Rezonville et ses conséquences; il fait connaître, en même temps, que « l'intention du roi est que la IIIe armée poursuive tranquillement sa marche sur Paris, mais qu'elle s'empare de Toul (3) ». En conséquence, le prince royal expédie, de Nancy, le 18 août à midi, de nouvelles instructions.

La IIIe armée continuera son mouvement sur

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 897-898.
(2) Von Hahnke, *loc. cit.*, 123.
(3) *Ibid.*, 118.

Paris, en marchant au sud de la ligne du chemin de fer, et formera trois colonnes principales : le IIe corps bavarois sur la grande route de Saint-Dizier; le Ve corps et la division wurtembergeoise marchant de Vaucouleurs, par Demange et Morley, sur Rachecourt-sur-Marne; le XIe corps s'acheminant par Gondrecourt sur Joinville; le Ier corps bavarois suivra le IIe bavarois; le VIe corps, le XIe. La *4e* division de cavalerie passera en deuxième ligne derrière le Ve corps, la *2e* se portera de Vaudemont, par Greux, sur Dainville. Le front de l'armée sera d'environ 22 kilomètres (1).

Le 18, un parti de hussards prussiens rencontre près d'Ancerville notre 11e chasseurs à cheval; le 19, il aperçoit dans cette région un bataillon français; un autre détachement est reçu à coups de fusil à Chevillon; une escarmouche de cavalerie a lieu près d'Aulnois-en-Perthois. Mais ce contact, le premier qu'on ait obtenu depuis la traversée des Vosges, est aussitôt perdu. Après une marche de dix kilomètres seulement, la *4e* division de cavalerie, arrivée à Menaucourt, est autorisée, grâce aux protestations de son chef, le prince Albrecht, à demeurer provisoirement devant le front de l'armée, mais il lui est interdit de franchir la Marne (2).

(1) Von Hahnke, *Die Operationen der III. Armee*, 83. — La traduction française de cet ouvrage est erronée en ce qui concerne la *2e* division de cavalerie.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 899.

Sur ces entrefaites, les corps de première ligne de la IIIe armée atteignent la Meuse le 19; le IIe corps bavarois a laissé autour de Toul une brigade d'infanterie, un régiment de cavalerie et deux batteries (1). Au quartier général demeuré à Nancy, revient dans la matinée du même jour un officier d'état-major qui a assisté à la bataille de Saint-Privat. Ses impressions sont si peu rassurantes que le prince royal songe à « rétrograder d'une marche en se concentrant », et il ne renonce à ce projet qu'en apprenant dans la soirée la retraite des Français sous les forts de Metz (2).

Le 20 août, les corps de tête de la IIIe armée atteignent l'Ornain sur la ligne : Ligny-en-Barrois, Tréveray, Houdelaincourt, Gondrecourt; les avant-gardes sont poussées au delà de la rivière, la 4e division de cavalerie est à Stainville et Ancerville, la 2e vers Martigny d'où elle annonce que vraisemblablement les troupes françaises ont effectué leur retraite sur le camp de Châlons par voie ferrée (3).

Après s'être rendus dans la matinée à Pont-à-Mousson où ils ont une entrevue avec le roi de Prusse et Moltke, le prince royal et le général von Blumenthal gagnent Vaucouleurs où a été trans-

(1) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 900.
(2) *Tagebücher... Blumenthal,* 80-81.
(3) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 901.

féré le quartier général de la IIIe armée. C'est là que leur parviennent des instructions de Moltke, datées du lendemain même de la bataille de Saint-Privat, arrêtant une nouvelle répartition des forces allemandes et réglant le mouvement simultané sur Paris de la IIIe armée et d'une nouvelle armée, la IVe, dite de la Meuse, composée des IVe et XIIe corps, de la Garde, des 5e et 6e divisions de cavalerie (1), et placée sous les ordres du prince royal de Saxe. Le blocus de Metz demeure assuré par la Ire armée, les IIe, IIIe, IXe, Xe corps et la 3e division de réserve, sous le commandement du prince Frédéric-Charles (2). La IIIe armée devant séjourner sur ses emplacements du 20 août jusqu'au moment où les corps de l'armée de la Meuse parviendraient à sa hauteur, le prince royal de Prusse ordonne seulement aux 4e et 2e divisions de cavalerie de lancer, les jours suivants, des reconnaissances en avant et sur la gauche de façon à rétablir le contact (3).

Le 22, la nouvelle de la retraite du général de Failly sur le camp de Châlons se confirme grâce

(1) Ces unités sont prélevées sur la IIe armée. — Effectif de l'armée de la Meuse au 22 août : 70 028 fusils, 16 247 sabres, 288 bouches à feu (*Historique du grand État-major prussien*, VII, supplément 31).

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 182.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 902. — Effectif de la IIIe armée au 22 août : 118 095 fusils, 19 567 sabres, 525 bouches à feu.

à la saisie du registre télégraphique de la gare de Joinville (1). Dans la soirée, les IIIe et IVe armées se trouvent à peu près à la même hauteur, face à l'ouest, sur un front de plus de 75 kilomètres. A la droite stationnent : le XIIe corps à Jeandelize, la Garde à Woël précédés de quatre divisions de cavalerie (2). Au centre, le IVe corps est près de Commercy, sur les deux rives de la Meuse. L'aile gauche se compose du Ier corps bavarois à Void, du VIe corps à Pagny-la-Blanche-Côte. La masse principale de la IIIe armée constitue un échelon avancé sur l'Ornain, couvert par la *4*^e division de cavalerie dont le gros est à Stainville, à dix kilomètres seulement en avant du front, et dont les éclaireurs sillonnent la vallée de la Marne.

Dans la matinée du 22, le prince royal reçoit de Moltke des instructions pour la reprise du mouvement le lendemain. Les deux armées continueront vers l'ouest : la IIIe précédant constamment la IVe d'une étape, de façon à nous attaquer de front et sur notre flanc droit, et à nous couper de nos communications avec la capitale en nous rejetant vers le nord. Le 26, l'armée de la Meuse devra atteindre la ligne Sainte-Menehould,

(1) Von Hahnke, *loc. cit.*, 136.
(2) *5*^e, *12*^e, *6*^e divisions de cavalerie, division de cavalerie de la Garde sur le front Etain, Hennemont, Fresnes-en-Woëvre, Hannonville-sous-les-Côtes.

Dancourt, Givry-en-Argonne; à la même date, la III[e] armée aura ses avant-gardes de Saint-Mard-sur-le-Mont à Vitry-le-François (1).

C'est le 22 août également que Moltke édicte des prescriptions impitoyables contre les francs tireurs qui, selon lui, ayant pour mission de « surprendre et de tuer les isolés » et « n'étant pas des soldats », tombent « sous le coup des lois de la guerre et sont passibles de mort (2) ».

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke,* I, n° 189.
(2) *Ibid.*, I, n° 193.

CHAPITRE III

CONVERSION DES ARMÉES ALLEMANDES

La IIIe armée reprend, le 23 août, sa marche sur Paris. — Renseignements sur l'armée française. — Indices du mouvement de Mac-Mahon vers Metz. — Informations plus précises à cet égard. — Projet de concentration à Damvillers. — Examen des conditions dans lesquelles pourrait s'exécuter une conversion vers le nord. — Le changement de direction s'effectue à partir du 26 à midi. — Instructions données à Frédéric-Charles. — Activité de la cavalerie allemande.

Par une coïncidence curieuse, à cette même date du 23 août où l'armée de Châlons s'ébranle pour se porter de Reims vers Montmédy, la IIIe armée allemande, aux ordres du prince royal de Prusse, après deux jours de repos dans la région entre la Meuse et l'Ornain, se met en marche sur Paris. En première ligne s'avancent, de la droite à la gauche : le IIe corps bavarois, le Ve corps, la division wurtembergeoise, le XIe corps, dont les têtes de colonnes atteignent dans la soirée le front Ligny-en-Barrois, Stainville, Ménil-sur-Saulx, Montiers-sur-Saulx, les avant-gardes poussées jusqu'à la Marne; en deuxième ligne, derrière les ailes, se trouvent

le Ier corps bavarois et le VIe corps. La *4e* division de cavalerie explore en avant : son gros est à Saint-Dizier; deux escadrons poussent jusqu'aux environs de Châlons. La *2e* division de cavalerie, au sud de Gondrecourt, couvre le flanc gauche (1).

La nouvelle armée, dite de la Meuse, commandée par le prince royal de Saxe, stationne, le 23 au soir, sur le front Fresnes-en-Woëvre, Saint-Mihiel, Vadonville. Les *5e*, *12e* et *6e* divisions de cavalerie sont sur la Meuse, en aval et en amont de Verdun. Le 26 août, les deux armées doivent se concentrer sur la ligne Sainte-Menehould, Vitry-le-François, en face de Châlons, où l'on sait que se rassemblent des fractions de l'armée d'Alsace et des troupes de nouvelle formation (2).

Abstraction faite des corps laissés devant Metz et d'autres places fortes, la masse des envahisseurs atteint les chiffres formidables de 188 000 baïonnettes, 36 000 sabres, 813 bouches à feu. Au grand quartier général du roi, à Commercy, toutes les pensées se tournent vers la capitale. « Dans huit jours, écrivait le général von

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 915; Von Hahnke, *loc. cit.*, 137.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 189; *Historique du grand État-major prussien*, VII, 901, 903.

Roon, il se peut que nous soyons sous Paris (1). » Par suite du mauvais emploi de sa cavalerie, Moltke ignore complètement la présence sur son flanc droit, à deux jours de marche, d'une armée française de 130 000 hommes.

Le 23, le prince royal de Prusse apprend par son service de renseignements et par un rapport de la 4e division de cavalerie que l'armée française réunie au camp de Châlons s'est mise en mouvement. La direction de sa marche est mal définie ; on pense que Mac-Mahon s'est replié sur Paris (2). Moltke appelle aussitôt l'attention du général von Blumenthal, chef d'état-major de la IIIe armée, sur la nécessité d'être promptement fixé à cet égard (3) : la 4e division de cavalerie reçoit en conséquence l'ordre de franchir la Marne, de chercher l'ennemi vers Vertus, Épernay et Châlons, et de se renseigner d'une manière générale sur nos mouvements (4). Dès le 24, ses éléments de découverte constatent l'évacuation du camp de Châlons (5). Mais qu'est devenue la nouvelle armée française qui s'y était rassemblée?

(1) *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Generals Grafen von Roon*, III, 196.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 915 ; Von Hahnke, *loc. cit.*, 137.

(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 196.

(4) Von Hahnke, *loc. cit.*, 137.

(5) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 923.

Un premier indice est fourni par une lettre interceptée par les troupes d'investissement de Metz, et dans laquelle « un officier français de haut grade, appartenant à l'armée bloquée, exprime son ferme espoir d'être bientôt secouru par l'armée de Châlons (1) ». Tout d'abord, on ne tient pas grand compte de cette opinion. Le grand quartier général incline plutôt à croire que les Français couvriront Paris, peut-être par une position de flanc, vers Reims ou Laon (2). Néanmoins, on communique au prince de Saxe toutes les informations recueillies; on le charge de surveiller la direction de Reims et la voie ferrée de cette ville à Mézières et Thionville, et on lui prescrit de couper celle-ci en plusieurs points (3). Enfin, le prince royal de Prusse est invité à rapprocher le VI[e] corps qui forme son aile gauche (4).

En se rendant le 24 août de Commercy à Bar-le-Duc, le grand quartier général s'arrête à Ligny-en-Barrois pour s'entretenir avec le prince royal

(1) *Historique du grand État-major prussien*, 924. — Le prince de Hohenlohe dit à ce sujet qu'en 1870 le prince de Würtemberg, qui commandait la Garde, « avait formellement interdit aux militaires sous ses ordres, sous peine de passation au conseil de guerre, de parler dans leurs lettres à leur famille ou à leurs amis de choses concernant l'armée » (*Lettres sur la stratégie*, II, 87).

(2) *Tagebücher... Blumenthal*, 85; Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 118.

(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 199.

(4) *Ibid.*, n° 196.

de la situation. C'est à cette conférence que le quartier-maître général von Podbielski émet le premier l'avis « qu'une tentative des Français pour se porter de Reims au secours de Bazaine, si elle était difficilement admissible en raison des objections qu'elle soulevait au point de vue militaire, pouvait cependant s'expliquer par des considérations politiques (1) ». Il préconise en conséquence, dans la continuation de la marche en avant, le resserrement de la III[e] armée vers sa droite de façon à faciliter un changement de direction éventuel.

La proposition a peu de succès. On n'imagine pas que Mac-Mahon renonce à couvrir Paris soit directement, soit par une position de flanc. On a appris dans la matinée qu'il se trouve à Reims (2) ; mais cette ville, observe-t-on, est plus éloignée de Metz que ne l'est le camp de Châlons. Moltke décide donc que les armées allemandes continueront le mouvement suivant la direction générale adoptée, c'est-à-dire vers l'ouest, mais qu'elles l'accéléreront le plus possible de façon à engager dans le plus bref délai la lutte avec le maréchal de Mac-Mahon, et à le couper à la fois de Paris et de Metz (3). On ne croit pas d'ailleurs qu'il accepte

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 925.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n[os] 199, 200.

(3) Von Hahnke, *loc. cit.*, 115.

la bataille : « Une armée française qui a quitté Châlons s'est retirée sur Reims, écrit Roon ; mais elle n'y tiendra pas, et sa retraite sur Paris est très vraisemblable. Qu'arrivera-t-il alors? Une bataille sous les murs de la capitale, et après laquelle les Français vaincus pourront toujours se placer sous la protection de leurs ouvrages (1). »

Déjà Moltke a fait rédiger la minute d'un ordre aux termes duquel les armées allemandes, se reposant le 26 ou le 27, doivent atteindre le 28 la ligne Suippe, Châlons, Coole, puis obliquer sur Reims ou continuer leur marche sur Paris suivant les circonstances (2). Mais ces instructions ne sont pas expédiées. Le 24, à 11 heures du soir, Moltke a reçu une série d'informations qui modifient dans une certaine mesure les appréciations de la matinée, et donnent plus de crédit à l'hypothèse d'un mouvement de l'armée de Châlons vers Metz (3). Parmi ces nouvelles, l'une d'elles surtout est de première valeur : c'est un télégramme expédié de Paris le 23 au soir et reçu par la voie de Londres : « L'armée de Mac-Mahon se concentre à Reims. L'empereur Napoléon et le

(1) *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Generals Grafen von Roon*, III, 197.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 203.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 938; *Heeresbewegungen im Kriege 1870-1871*, herausgegeben vom grossen Generalstabe, 24.

prince sont avec elle. Mac-Mahon cherche à faire sa jonction avec Bazaine (1). »

En dépit de cette information très positive cette fois, cette marche vers Metz, dont l'effet est de découvrir Paris et de longer la frontière belge, paraît si hasardée, si aventureuse, que le quartier général hésite à y ajouter foi (2). On examine pourtant les mesures qui s'imposeraient si elle se produisait réellement. Il faudrait surseoir au mouvement des armées allemandes sur Paris, les orienter vers le nord, en partie à travers la région difficile de l'Argonne, assigner une nouvelle direction aux ravitaillements de toute nature dont le transport est déjà réglé vers l'ouest, et prévoir de ce chef des retards sérieux. Ces considérations, jointes aux inconvénients qu'entraîne toujours l'abandon d'un plan en voie d'exécution, engagent Moltke à ne pas modifier le sens de la marche avant de s'être procuré des renseignements plus précis sur les opérations de l'adversaire. N'agir qu'à bon escient, en pleine connaissance de cause, mais tout préparer pour une conversion vers le nord, tel est le programme du grand quartier général allemand. Pour le moment, on se contentera d'appuyer un peu plus au nord-ouest, c'est-à-dire vers Reims, en redoublant de vigilance sur le flanc droit. La cavalerie

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 937.
(2) MOLTKE, *La Guerre de 1870*, traduction Jæglé, 90.

de l'armée de la Meuse sera poussée au loin vers le nord et le nord-ouest, et atteindra en particulier Vouziers et Buzancy. Des instructions dans ce sens sont expédiées par Moltke, le 25, à 11 heures du matin (1).

Tandis que les troupes exécutent l'étape, on étudie plus en détail au grand quartier général, à Bar-le-Duc, l'hypothèse d'un mouvement de Mac-Mahon sur Metz. En admettant que le maréchal fût parti de Reims le 23, il pouvait être arrivé vers Vouziers le 25, et commencer à franchir la Meuse le 27, entre Dun et Stenay. Sans doute, il serait possible de réunir le 26 les trois corps de l'armée de la Meuse sur la ligne Montfaucon, Varennes, Vienne-le-Château, et d'attaquer les Français le 27, sur la rive gauche de la Meuse. Mais on juge avec raison que ces forces ne seraient pas suffisantes pour assurer le succès dans la lutte contre une armée de 120 000 à 130 000 hommes, et il est impossible de compter sur le concours de la III[e] armée trop éloignée. Aussi Moltke décide-t-il de ne s'opposer aux entreprises de l'armée de Châlons que sur la rive droite de la Meuse dans la région de Damvillers où il pourra réunir le 28 août toute l'armée de la

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 205. — On observera que, pour la première fois depuis le début de la campagne, Moltke donnait une mission bien déterminée et des objectifs précis à la cavalerie d'exploration.

Meuse, les deux corps bavarois formant l'aile droite de la III[e] armée, et deux corps prélevés sur ceux qui sont chargés du blocus de Metz (1). Ainsi, avec une masse de 150 000 hommes, une supériorité numérique décisive lui sera acquise et, avec elle, se présentent de très grandes probabilités de remporter la victoire. Moltke établit donc, dans l'après-midi du 25, et pour lui seul, un projet de conversion partielle des armées allemandes vers le nord, d'après lequel seraient concentrés à Damvillers, le 28 août : la Garde, les IV[e] et XII[e] corps constituant l'armée de la Meuse, les II[e] et IX[e] corps venus de Metz, les I[er] et II[e] corps bavarois de la III[e] armée (2).

Si les Français marchent lentement, ou si le XII[e] corps, le plus à proximité de la Meuse, parvient à les retarder au passage, on peut espérer les joindre à l'ouest de Damvillers. Dans ce cas, d'autres éléments de la III[e] armée seront en situation d'intervenir et se substitueront avantageusement aux deux corps envoyés de Metz par Frédéric-Charles. Toutefois, même dans cette hypothèse, il importe de ne pas modifier momentanément la direction de marche de ces unités de la III[e] armée. Une conversion immédiate à droite les eût placées en effet en troisième ligne derrière l'armée de la Meuse, suivie elle-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 931-934.
(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 208.

même des deux corps bavarois. Abstraction faite des difficultés du mouvement, il en serait résulté une accumulation excessive de troupes dans la zone étroite comprise entre l'Aire et la Meuse et une profondeur d'échelonnement qui eût rendu impossible le déploiement de toutes les forces pour la bataille. On n'aurait pu songer à une manœuvre quelconque pour ces corps : il eût fallu les engager de front. Si, au contraire, on leur faisait continuer encore un jour le mouvement vers l'ouest, et si on leur faisait exécuter ensuite une conversion pour les orienter vers le nord, ils se présenteraient en un dispositif échelonné à gauche, qui permettrait de les diriger facilement sur la ligne de retraite de l'adversaire. Telles furent, d'après les considérations que le grand quartier général examina et discuta, les conclusions qui furent adoptées (1).

*
* *

Dans la soirée du 25 août, la situation se précise. De nouvelles informations, émanant sans doute du service d'espionnage (2), permettent de considérer comme vraisemblable un mouvement

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 931-934; *Heeresbewegungen im Kriege 1870-1871*, 25-27.

(2) La relation officielle prussienne ne parle que rarement de cette source d'informations.

de l'armée française de Reims sur Vouziers. A l'un des bulletins de renseignements est joint un journal français contenant un article emprunté à un quotidien belge, et dont il ressort « qu'un général français ne saurait abandonner ses compagnons d'armes sans encourir la malédiction du pays (1) ». Enfin, un nouveau télégramme de Londres annonce, d'après le *Temps*, que Mac-Mahon « s'était subitement décidé à courir à l'aide de Bazaine, bien qu'en découvrant la route de Paris il compromît la sécurité de la France; que toute l'armée de Châlons avait déjà quitté les environs de Reims, mais que, cependant, les nouvelles reçues de Montmédy ne faisaient pas encore mention de l'arrivée de troupes françaises dans ces parages (2) ». Un peu plus tard,

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 934. — Parmi les renseignements reçus, cet *Historique* relate ceux « d'autres feuilles de Paris », contenant « les discours prononcés au Corps législatif pour signaler la honte qui rejaillirait sur le peuple français si l'armée du Rhin n'était pas secourue ». Les discours prononcés au Corps législatif du 16 au 22 août ne contiennent rien de semblable.

(2) *Ibid.* — L'*Historique* fait allusion sans doute aux nouvelles suivantes publiées par le *Temps :* « Correspondance datée de Reims, 23 août : Aujourd'hui Mac-Mahon a commencé son mouvement. « Je joue le salut de la France, aurait dit le maréchal, en laissant ouverte la route de Paris, mais comment abandonner le noyau de nos forces, et quelle responsabilité ceux qui me jugent capable d'envie ne feraient-ils pas peser sur moi si je n'allais pas secourir le maréchal Bazaine! » (*Temps* du 25 août). — On observera que le *Public* avait déjà annoncé cette nouvelle; on la trouve reproduite par le *Temps* du 24 août : On lit dans le

on apprend qu'elles ont déjà dépassé Rethel (1).

Si concordantes que soient ces informations, on juge, au grand quartier général allemand, qu'elles ne suffisent point à « élucider complètement la question », et l'on se tient en garde contre les renseignements d'une « presse toujours sujette à caution » et chargée de répandre de fausses nouvelles (2). A supposer que ces informations soient exactes, il y a encore à considérer l'hypothèse d'une feinte de Mac-Mahon destinée à faire abandonner aux armées allemandes leur marche sur Paris, à leur causer tout au moins une perte de temps, à les fatiguer inutilement par un crochet vers le nord. Toutefois, on considère qu'il est de plus en plus plausible, « eu égard à la situation particulière de la France », que les exigences politiques puissent l'avoir emporté sur toute considération militaire (3) ». Moltke et Podbielski se rendent donc chez le roi, le mettent au courant de la situation et lui font approuver

Public : « Mac-Mahon a pris la direction de Metz avec une rapidité qui doublera le mérite de ce mouvement. » Le *Temps* du même jour relatait l'information suivante : On lit dans la *Liberté :* « Nous savons de source certaine que les maréchaux Bazaine et Mac-Mahon sont à la veille de se joindre. »

(1) Verdy du Vernois, *loc. cit.*, 231. — Verdy du Vernois ne spécifie pas la source de ce renseignement. L'*Historique du grand État-major prussien* ne mentionne par cette information pourtant précieuse.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 934.

(3) *Ibid.*

le projet de conversion vers le nord de l'armée de la Meuse et des deux corps bavarois.

Dans la nuit même, toutes les dispositions sont prises pour infléchir ces unités sur leurs nouvelles directions de marche si les renseignements de la cavalerie, lancée sur Vouziers et Buzancy, confirment le mouvement de l'armée française vers Metz (1). De Dombasle et de Jubécourt, le XII[e] corps doit se porter sur Varennes; de Triaucourt, la Garde atteindra la route de Varennes à Verdun; de Laheycourt, le IV[e] corps gagnera cette même chaussée. Partant de Revigny et de Charmont, les deux corps bavarois suivront les colonnes de l'armée de la Meuse. Le lieutenant-colonel Verdy du Vernois est envoyé de Bar-le-Duc à Fleury-sur-Aire pour conférer avec le prince de Saxe et lui faire connaître les projets du grand quartier général (2). Le changement de direction peut être différé jusqu'au 26 à midi, si on le juge nécessaire; mais si on n'a reçu à ce moment aucun renseignement positif contradictoire, il doit être strictement exécuté (3).

Tous calculs faits, le prince de Saxe estime, non sans raison, que sa cavalerie ne pourra lui fournir des informations sur les mouvements des

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n[os] 209, 210.

(2) Verdy du Vernois, *loc. cit.*, 24.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 937.

Français avant le 26 au soir. Aussi fait-il commencer la marche vers le nord dès 5 heures du matin. L'étape est la plus pénible de la campagne; pour la Garde, par exemple, les dernières unités n'arrivent au bivouac qu'à 3 heures du matin (1).

Les rapports de la journée du 26 confirment ceux de la veille et achèvent de dissiper les derniers doutes. Dès midi, Moltke complète ses prescriptions en ordonnant aux deux corps bavarois de se mettre *immédiatement* en mouvement dans la direction générale de Vouziers (2). Après une marche très fatigante, et qui se prolonge fort avant dans la nuit, ils atteignent : le I[er], Marats et Pierrefite, le II[e], Triaucourt (3).

Dans le courant de l'après-midi, le grand quartier général allemand est transféré de Bar-le-Duc à Clermont-en-Argonne, où est déjà installé celui de l'armée de la Meuse. Les renseignements de la cavalerie qui parviennent à 7 heures du soir ne permettent pas encore, il est vrai, de se rendre compte, d'une manière complète, de la situation dans la région de Vouziers, Buzancy. Toutefois,

(1) Prince DE HOHENLOHE, *loc. cit.*, II, 144; *Geschichte des Königlich preussischen ersten Garde Regiments zu Fuss*, 180; *Das 3. Garde Regiments zu Fuss*, 305-306; *Geschichte des Königlich preussischen 4. Garde Regiments zu Fuss*, 189.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 211.

(3) *Heeresbewegungen*, 30-31.

« la présence, désormais avérée, à Grand-Pré, de troupes ennemies de toutes armes », donne un caractère de quasi-certitude à l'hypothèse déjà admise d'un projet de mouvement du maréchal de Mac-Mahon sur Metz. Un fait particulièrement important se dégage d'ailleurs de tous ces renseignements : les Français n'ont « pas encore atteint la Meuse à Dun (1) ».

En conséquence, Moltke décide, vers 11 heures du soir, que l'armée de la Meuse continuera le lendemain sa marche vers Damvillers, qu'elle occupera les ponts de la Meuse à Dun et Stenay, et poussera sa cavalerie sur le flanc droit des colonnes françaises. Les deux corps bavarois suivront l'armée de la Meuse en se portant sur Nixéville et Dombasle (2). Le prince royal est avisé de ces dispositions et invité à diriger les autres corps de la IIIe armée sur Sainte-Menehould (3). Déjà le prince Frédéric-Charles a reçu l'ordre d'envoyer, pour le 28, deux corps de l'armée d'investissement de Metz à Damvillers; mais leur départ ne devra pas avoir lieu avant le 27 août à midi. Il est d'ailleurs autorisé, si les circonstances l'exigent, à abandonner temporairement le blocus sur la rive droite de la Moselle, mais il devra

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 946.
(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, nos 216, 217.
(3) *Ibid.*, no 218.

arrêter « à tout prix » une tentative des Français pour s'ouvrir un passage vers l'ouest (1). Dans ces journées de crise, Moltke mérite d'être loué sans réserve pour son calme et sa pondération, pour avoir su éviter toute résolution prématurée, tout en prenant des dispositions opportunes afin de s'opposer à notre mouvement.

Dès les premières heures de la matinée du 27, les masses allemandes, toutes orientées désormais vers le nord, se pressent donc sur les chemins qui parcourent et côtoient l'Argonne. Leur cavalerie, enfin enhardie et bien employée, s'étend de la Meuse à la Vesle, explore à l'ouest les confins de la Champagne, observe déjà nos bivouacs, scrute nos forces et nos positions et harcèle nos colonnes.

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n°s 212, 215, 219.

CHAPITRE IV

PROJET DE RETRAITE SUR MÉZIÈRES

Contre-ordres envoyés par Mac-Mahon le 27 au matin. — Combat de Buzancy. — Influence fâcheuse qu'exerce sur le moral des troupes la marche rétrograde. — Le maréchal apprend que, le 25, Bazaine était encore sous Metz. — Renseignements inquiétants sur l'ennemi. — Mac-Mahon décide de se diriger vers Mézières le lendemain, 28 août. — Télégramme au ministre de la guerre. — Expédition des ordres aux troupes. — Réponse de Palikao adressée à l'empereur. — Perplexité de Mac-Mahon. — Avis de Ducrot. — Mac-Mahon renonce à son projet de retraite sur Mézières. — Influences qui ont pu peser sur sa détermination. — Jugement de Napoléon sur la liberté d'action que doit posséder le général en chef. — Mac-Mahon avait le droit et le devoir de ne pas céder aux injonctions du ministre.

Le 27 août au matin, toute l'armée de Châlons, quittant ses bivouacs de Semuy, Tourteron, le Chesne, s'avance dans la direction du sud-est pour soutenir vers Vouziers le 7e corps que l'on croit menacé par des forces considérables (1). « Les soldats avaient bon moral, marchaient bien ; ce fut comme un soulagement quand nous apprîmes qu'enfin nous allions engager l'ac-

(1) Voir *suprà*, p. 105.

tion (1). » Mais, vers 9 heures, le maréchal de Mac-Mahon reçoit des généraux Douay et de Failly l'avis qu'ils n'ont « aperçu devant eux aucune troupe d'infanterie (2) ». Des contre-ordres sont aussitôt expédiés : le 1er corps reprendra ses positions de la veille, le 5e retournera de Bar sur Châtillon, le 12e s'établira au Chesne.

Au moment où le 5e corps va se mettre en marche, des cavaliers ennemis apparaissent sur les hauteurs au sud-est de Buzancy : ce sont des patrouilles de la *24*e brigade de cavalerie saxonne arrivée à Bayonville. La brigade Bernis (5e lanciers, 12e chasseurs), chargée de les reconnaître, se porte à l'ouest de Buzancy et se couvre, au delà du village, par le 4e escadron du 12e chasseurs. A peine a-t-il gagné son emplacement, que trois pelotons saxons descendent au galop de la côte de Bellevue et le ramènent dans Buzancy. Le 3e escadron du 12e chasseurs intervient : pendant quelques minutes se livre un combat corps à corps qui finit par la retraite des Saxons, poursuivis par nos cavaliers. A leur tour, ceux-ci sont assaillis, à mille mètres environ au sud-est de Buzancy, par un nouvel escadron ennemi qui les charge de front et sur leur flanc gauche et, après une courte mêlée, les rejette sur le village. Quelques fractions saxonnes pénètrent dans la

(1) Souvenirs inédits du général Faulte de Vanteaux.
(2) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

grande rue, quand débouche, par une ruelle latérale, le 5e escadron du 12e chasseurs, conduit par le colonel de Tucé. Les Saxons font demi-tour et refluent vers Bayonville, mais la poursuite est arrêtée par le feu d'une batterie établie au nord de Sivry-lès-Buzancy. Jugeant le but de la reconnaissance atteint, le général Brahaut fait cesser le combat (1).

Croyant à un engagement sérieux, le général de Failly déploie tout son corps d'armée, bien qu'aucune troupe d'infanterie ennemie n'ait paru, et ne reprend sa marche vers Châtillon qu'après une assez longue attente (2). En prévision d'une attaque, la division Margueritte bivouaque entre Oches et Saint-Pierremont, la bride au bras, sans feux, dans un terrain détrempé et sous la pluie qui dure toute la nuit (3).

Le mouvement rétrograde de l'armée de Châlons, se produisant au moment où une affaire sérieuse semble devoir s'engager, exerce une influence fâcheuse sur le moral des soldats : « ils crurent qu'on reculait avant d'avoir combattu, et on entendait dans les rangs de nombreuses

(1) Journal de marche de la brigade Bernis; Historique du 12e régiment de chasseurs; Renseignements verbaux donnés sur les lieux par M. le général Pendézec; *Historique du grand État-major prussien*, VII, 949. — Pertes : 12e chasseurs : 2 tués, 34 blessés, dont 4 officiers; Saxons : 35 blessés, dont 4 officiers.

(2) Journal de marche du 5e corps.

(3) Historiques des 1er et 3e régiments de chasseurs d'Afrique.

plaintes contre l'incertitude des mouvements faits jusqu'alors (1) ».

La détermination prise par le maréchal de Mac-Mahon de se replier sur toute la ligne était en effet regrettable. Il ne pouvait plus espérer dérober sa marche à l'ennemi. Dès lors, il semblait judicieux de jeter vers le sud la plus grande partie de la cavalerie, et de lui ordonner de percer le rideau tendu par les escadrons allemands de façon à être renseigné sur la situation et la force des colonnes d'infanterie. La division de cuirassiers Bonnemains, qui était venue dans la matinée à Vouziers, aurait pu, pour une opération de ce genre, appuyer les divisions de cavalerie des 1er et 7e corps, mais on s'était empressé de la renvoyer à Attigny, sur les derrières de l'armée, dès que le combat n'avait plus paru imminent (2).

En arrivant au Chesne où a été transféré le grand quartier général, Mac-Mahon apprend « de différents côtés que, l'avant-veille, le maréchal Bazaine n'a pas encore quitté Metz (3) ». En particulier, un message très positif expédié par un des hommes les plus considérables de Sedan,

(1) Journal inédit du capitaine de Lanouvelle, de l'état-major du 5e corps.

(2) Journal de marche de la 2e division de cavalerie.

(3) Instruction relative au procès Bazaine, Deuxième déposition du maréchal de Mac-Mahon; le commandant de Montmédy au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 27 août, 2 h. 20 soir.

M. de Montagnac, lui affirme que, le 25 août, Bazaine se trouvait encore sous les murs de la place (1). Dès lors, les motifs mêmes du mouvement de l'armée de Châlons vers Montmédy n'existent plus, et il importe de songer à sa propre sécurité.

De fait, les renseignements recueillis sur l'ennemi deviennent inquiétants. Des forces, évaluées à 50 000 hommes, sont établies, dit-on, sur la rive droite de la Meuse pour s'opposer directement à la marche de l'armée française vers Metz (2). On signale une colonne qui, le 26, se dirigeait de Stenay sur Mouzon ; une autre, venant de l'est, semble vouloir gagner Dun-sur-Meuse (3). Quant à Bazaine, il est immobilisé par « les Ire et IIe armées, plus de 200 000 hommes, qui bloquent Metz, principalement sur la rive gauche [de la Moselle] (4) ». Il faut donc s'attendre à une résistance sérieuse au passage de la Meuse.

Ce que l'on sait de l'armée du prince royal de Prusse est encore plus alarmant. Dans l'après-midi du 27, l'empereur a appris qu'elle a cessé

(1) *Enquête*... Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 33 ; P. DE LA GORCE, VII, 255.

(2) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T., le Chesne, 27 août, 8 h. 30 soir.

(3) Le procureur impérial de Charleville au ministre de la Guerre, D. T., 27 août, 10 h. 25 matin ; le sous-préfet de Sedan au maire du Chesne, D. T., 10 h. 5 matin.

(4) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T., le Chesne, 27 août, 8 h. 30 soir.

de marcher sur Paris pour se diriger vers le nord (1) : les troupes allemandes qui traversaient Vitry-le-François le 26 ont reçu contre-ordre et semblent se porter actuellement sur Sainte-Menehould (2). On signale leurs coureurs au sud et à l'ouest de Monthois, à Somme-Py et aux portes mêmes de Reims (3). A la suite d'une reconnaissance faite dans la direction de Reims, le général Bonnemains envoie le rapport suivant : « L'armée du prince royal de Prusse a ses éclaireurs à quelques lieues; elle fait de nombreuses réquisitions et s'avance à marches forcées perpendiculairement à notre flanc (4). » Enfin, d'après une dépêche de source sûre expédiée de Vienne, le total des forces allemandes se dirigeant sur Paris s'élève à 250 000 hommes.

Les dangers de cette situation, qui ne pouvaient que s'aggraver de jour en jour, n'échappent point au maréchal de Mac-Mahon. Continuer le mouvement jusqu'à Metz, c'est probablement aller au-

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 60.

(2) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 27 août, 2 h. 55 soir (renseignements du préfet de l'Aube et du sous-préfet de Nogent-sur-Seine).

(3) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 27 août, 7 h. 20 soir; le procureur impérial de Reims au ministre de la Justice, D. T., 28 août, 3 h. 35 soir; le préfet des Ardennes au ministre de la Guerre, Mézières, D. T., 27 août, 5 h. 15 soir (d'après une dépêche du sous-préfet de Vouziers).

(4) Journal de marche de la division de cuirassiers Bonnemains.

devant d'un échec au passage de la Meuse, et peut-être d'un désastre, si le prince royal, marchant vers le nord, comme tout semble l'indiquer, parvient à intercepter les communications de l'armée. Si profond que soit le sentiment de la solidarité, la prudence ordonne de rétrograder. Témoin des perplexités de son chef, le général Ducrot écrit : « Notre pauvre maréchal en perd la tête (1). » Enfin, la sagesse l'emporte : Mac-Mahon prend le parti de reprendre la direction du nord, afin « de ne pas compromettre le sort de son armée et de la réserver pour la défense de Paris (2) ». A 3 h. 25 de l'après-midi, à la suite d'un long entretien avec l'empereur, il informe Bazaine de sa décision par le télégramme suivant que le commandant de la place de Sedan est chargé de lui faire parvenir « par tous les moyens possibles » :

« Le maréchal de Mac-Mahon prévient le maréchal Bazaine que l'arrivée du prince royal de Prusse à Châlons le force à opérer le 29 sa retraite sur Mézières et de là à l'ouest, s'il n'apprend pas que le mouvement de retraite du maréchal Bazaine soit commencé (3). »

L'intention du duc de Magenta est donc, à ce

(1) *Vie militaire du général Ducrot,* II, 389 (lettre à Mme Ducrot, Voncq, 27 août).

(2) Journal de marche de l'État-major général.

(3) Ce télégramme ne semble pas être arrivé à destination.

moment, de ne mettre son projet à exécution que le 29 août, si, à cette date, il n'a pas appris que Bazaine a quitté Metz. Mais, dans la soirée, les renseignements reçus au Chesne sur les mouvements de la IIIe armée deviennent plus inquiétants et font ressortir, inexactement il est vrai, sa proximité (1). Le maréchal de Mac-Mahon décide alors de se diriger sur Mézières dès le lendemain 28 août, et, dans la soirée, en prévient le ministre de la Guerre :

« Les Ire et IIe armées, plus de 200 000 hommes, bloquent Metz, principalement sur la rive gauche. Une force évaluée à 50 000 hommes serait établie sur la rive droite de la Meuse pour gêner ma marche sur Metz. Des renseignements annoncent que l'armée du prince royal de Prusse se dirige aujourd'hui sur les Ardennes avec 150 000 hommes ; elle serait déjà à Ardeuil. Je suis au Chesne avec un peu plus de 100 000 hommes.

« Depuis le 19, je n'ai aucune nouvelle de Bazaine. Si je me porte à sa rencontre, je serai attaqué de front par une partie de la Ire et de la IIe armée qui, à la faveur des bois, peuvent dérober une force supérieure à la mienne ; en même temps, par l'armée du prince royal de Prusse me coupant toute ligne de retraite. Je me rapproche demain de Mézières, d'où je conti-

(1) Journal de marche du 5e corps.

nuerai ma retraite, selon les événements, vers l'ouest (1). »

L'empereur approuve pleinement cette détermination (2).

Mac-Mahon vient de dicter ce télégramme quand, suivant le colonel Stoffel, le général Faure, chef d'état-major général, suggère : « Ne pensez-vous pas, monsieur le maréchal, que vous avez tort d'envoyer cette dépêche au ministre? On vous répondra de Paris de telle façon que vous serez peut-être empêché de mettre vos nouveaux projets à exécution. Vous pourriez ne l'expédier que demain, lorsque nous serons déjà en route sur Mézières. » Le maréchal relit la dépêche avec attention; puis, sans s'arrêter à cette observation prophétique, prescrit au colonel Stoffel de la faire partir sans retard (3).

Déjà les ordres ont été adressés aux troupes pour la retraite vers le nord : le 1er corps doit se porter de Voncq sur Mazerny; le 7e, de Vouziers vers Omont; le 12e, du Chesne à Vendresse; le 5e,

(1) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T., le Chesne-Populeux, 27 août, 8 h. 30 soir.

(2) « Ce soir-là, après dîner, Napoléon III, non moins attristé, mais plus communicatif que d'habitude, ne nous cacha pas combien il lui coûtait *d'abandonner Bazaine*, mais que Mac-Mahon et lui n'avaient pas le droit d'exposer à une défaite presque certaine les dernières troupes régulières pouvant opérer une diversion précieuse contre l'investissement de la capitale » (Ph. de Massa, *loc. cit.*, 308).

(3) Colonel Stoffel, *loc. cit.*, 81.

de Châtillon à Poix. La division de cuirassiers Bonnemains se repliera d'Attigny sur Launois; la division Margueritte, restant à Sommauthe, a pour mission d' « assurer les derrières de l'armée (1) ». Les voitures à bagages, les parcs et convois se mettent en mouvement dans la nuit même afin de débarrasser les routes de marche du lendemain.

La détermination prise par le maréchal de Mac-Mahon dans l'après-midi du 27 août pouvait sauver l'armée. Si les considérations d'ordre militaire avaient prévalu, si l'on avait admis à Paris que les commandants d'armée en campagne étaient seuls en état d'apprécier la situation et de prendre les mesures qu'elle exige, la catastrophe de Sedan ne se serait pas produite. Selon le mot du maréchal, on en était arrivé « au moment décisif de la campagne (2) ». Le 28, l'armée se serait trouvée dans une bonne situation, couverte par le canal des Ardennes et à proximité des voies ferrées qui se croisent à Mézières. En réalité, pour se soustraire à l'adversaire, il n'eût même pas été nécessaire de se porter vers le nord : il suffisait, en se couvrant au sud, de suivre la vallée de l'Aisne jusqu'à Rethel et de revenir ensuite sur Paris par celle de l'Oise (3).

(1) Ordre de mouvement pour le 28 août.

(2) Instruction relative au procès Bazaine, Déposition du maréchal de Mac-Mahon.

(3) Capitaine Derrécagaix, *loc. cit.*, 272; A. G., *loc. cit.*, 43.

*
* *

A Paris, le général de Palikao, bien qu'irrité de ce qu'il appelait les lenteurs de Mac-Mahon, gardait la même confiance inébranlable dans le plan qu'il avait conçu. « C'est notre seule chance de salut », disait-il au général Susane, un de ses collaborateurs (1). Quand ses collègues, dans leur anxiété, exprimaient leurs inquiétudes, il répondait que, malgré le temps perdu, Mac-Mahon et Bazaine effectueraient leur jonction, que l'armée de Châlons conservait une avance sur l'ennemi; il avait, affirmait-il, ses espions dont les rapports ne le trompaient point (2). Telles étaient ses dispositions d'esprit, quand lui parvint, dans la nuit du 27 au 28 août, le message de Mac-Mahon annonçant la retraite sur Mézières La réponse fut immédiate. Expédiée à 11 heures du soir, elle était adressée, non au commandant en chef, mais à l'empereur. A côté d'affirmations téméraires, elle groupait toutes les nouvelles propres à émouvoir le souverain et le maréchal :

« Si vous abandonnez Bazaine, la révolution est dans Paris, et vous serez attaqué par toutes

(1) Général Thoumas, *Paris, Tours, Bordeaux*, 29.

(2) Le ministère de l'Intérieur du 11 août au 4 septembre, Relation inédite de M. Chevreau (citée par Pierre de la Gorce, *loc cit.*, VII, 258).

les forces de l'ennemi. Contre le dehors, Paris se gardera; les fortifications sont terminées. Il me paraît urgent que vous puissiez parvenir rapidement jusqu'à Bazaine. Ce n'est pas le prince royal de Prusse qui est à Châlons, mais un des princes, frère du roi de Prusse, avec une avant-garde et des forces considérables de cavalerie. Je vous ai télégraphié ce matin deux renseignements qui indiquent que le prince royal de Prusse, sentant le danger auquel votre marche tournante expose et son armée et l'armée qui bloque Bazaine, aurait changé de direction et marcherait vers le nord. Vous avez au moins trente-six heures d'avance sur lui, peut-être quarante-huit. Vous n'avez devant vous qu'une partie des forces qui bloquaient Metz et qui, vous voyant vous retirer de Châlons à Reims, s'étaient étendues vers l'Argonne. Votre mouvement sur Reims les avait trompées, comme le prince royal. Ici tout le monde a senti la nécessité de dégager Bazaine, et l'anxiété avec laquelle on vous suit est extrême (1) ».

Ce télégramme parvient au Chesne le 28 août à une heure du matin, et jette le maréchal de Mac-Mahon « dans une grande hésitation (2) ». Deux partis se présentent : ne tenir aucun compte de

(1) Le ministre de la Guerre à l'empereur, D. T. Ch., Paris, 27 août, 11 heures soir.

(2) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

cette sorte de sommation du ministre de la Guerre et refuser de porter secours à un collègue dont la situation est si critique, ou risquer de compromettre gravement son armée. Dans cette cruelle incertitude, le maréchal fait appeler Ducrot en qui il a « grande confiance », et lui demande son avis au sujet de la continuation de la marche sur Montmédy. Ducrot répond que ce mouvement « présente, selon lui, des dangers ». Il est persuadé toutefois « qu'en jetant toute notre cavalerie sur notre droite, on pourrait arrêter la marche de l'ennemi et arriver à rejoindre le maréchal Bazaine (1) ». Un pareil optimisme surprend de la part d'un homme de la valeur militaire de Ducrot.

D'après son témoignage postérieur aux événements, Mac-Mahon fut influencé par deux autres considérations : « Croyant devoir céder aux observations si nettement exprimées par le ministre de la Guerre, et espérant que le gros de l'armée du prince royal de Prusse n'était pas encore assez rapproché de moi pour m'empêcher de rejoindre le maréchal Bazaine, qui pouvait, en définitive, être en marche pour me rejoindre, je pris la résolution de marcher sur Montmédy (2). »

Les ordres donnés la veille pour la retraite de

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.

(2) *Enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 33.

l'armée sur Mézières sont annulés dans les premières heures de la journée du 28, et remplacés par d'autres ayant pour objet la reprise du mouvement sur Montmédy. Ces nouvelles instructions vont parvenir aux troupes quand déjà elles marchent joyeusement vers le nord, avec l'espoir de clore enfin cette période d'indécisions et de quitter cette région où régnaient l'inquiétude et les alertes : « Une seule et même pensée nous animait tous, dit un témoin; sortir à tout prix de ce *statu quo* plein de périls; prendre sans plus tarder un parti... Aussi, avec quelle promptitude les ordres furent-ils exécutés!... Chacun marchait d'un pas plus ferme; on semblait avoir oublié le froid, la pluie, l'anxiété des jours précédents. On sentait dans l'air comme des bouffées d'espoir, car la pensée de reprendre bientôt une revanche sous Paris venait tout à coup d'éclairer notre horizon (1) ».

Les contre-ordres anéantissent brusquement ces espérances; les soldats, qui n'en peuvent discerner les motifs, sont profondément atteints dans leur moral. Peu à peu, ils perdent ce qui leur reste de confiance en leurs chefs (2). Dans tous les corps d'armée se produisent des temps d'arrêt, des croisements de colonnes, des fatigues de

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 71.
(2) Journal des opérations du 1er corps (papiers Ducrot); Journal inédit du capitaine de Lanouvelle.

tout genre; partout c'est « une confusion inexprimable (1) ». En particulier, sur la route de Vouziers au Chesne et du Chesne à Stonne, surviennent « des encombrements et des entassements inextricables d'hommes, de voitures, et de chevaux; le défilé dure, non seulement toute la journée, mais encore toute la nuit du 28 au 29 (2) ».

Sa décision prise, Mac-Mahon envoie un aide de camp à l'empereur pour l'en informer. Le souverain charge aussitôt le général Pajol de dire au maréchal qu'il regrette cette résolution : à son avis, « le mouvement sur Montmédy est bien dangereux; il vaudrait peut-être mieux reprendre le projet de la veille (3) ».

(1) Le général Broye au général de Vaulgrenant (tous deux anciens aides de camp de Mac-Mahon), 6 novembre 1903.

(2) Journal de marche du 1er corps. — « On ne fait pas, dit un témoin, mouvoir une armée de 100 000 hommes, dans les conditions où se trouvait la nôtre, comme des soldats de plomb sur un échiquier d'enfant. Qu'on se figure un corps d'armée, c'est-à-dire 25 à 30 000 hommes d'infanterie, 2 à 3 000 chevaux de cavalerie, 90 bouches à feu, ce qui représente environ 300 voitures et 1 800 chevaux d'attelage; enfin un convoi de vivres, des ambulances, des *impedimenta* de toute sorte, formant un ensemble de plusieurs centaines de voitures et de chevaux; qu'on se figure ce flot humain ondoyant à travers des routes difficiles, des défilés étroits, sur une étendue de 15 à 20 kilomètres, se pressant pour échapper à un désastre, et l'on pourra se faire une idée de la perturbation profonde que doit jeter dans une masse mouvante de plus de 100 000 hommes l'ordre de changer tout à coup de direction et de se reporter en arrière » (Prince Bibesco, *loc. cit.*, 74-75).

(3) *Enquête...*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 33.

Mac-Mahon fait répondre qu'il a « mûrement réfléchi » et qu'il lui est impossible désormais de contremander les ordres qu'il vient de donner (1). Il envoie trois nouveaux émissaires à Bazaine pour le prévenir qu'il marche à sa rencontre; puis, à midi trente, il expédie de Stonne, où a été transféré le grand quartier général, le télégramme suivant au ministre de la Guerre :

« Je marche sur Montmédy; tenterai demain de forcer le passage de la Meuse à Stenay, dont je crains que l'ennemi ait déjà fait sauter les ponts. »

Ce message se croise avec une nouvelle dépêche de Palikao, dont le but est manifestement de peser plus encore sur les décisions de Mac-Mahon, en faisant intervenir deux nouvelles autorités :

« Au nom du Conseil des ministres et du Conseil privé, je vous demande de porter secours à Bazaine en profitant des trente-six heures d'avance que vous avez sur le prince royal de Prusse. Je fais porter le corps Vinoy sur Reims (2). »

Ce second télégramme était inutile : le premier avait suffi pour modifier les intentions pourtant très sages du commandant en chef. Mac-Mahon s'est-il laissé surtout persuader par les arguments

— Cf. Ph. de Massa, *loc. cit*, 308; *Œuvres posthumes de Napoléon III,* loc. cit., 114.

(1) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

(2) D. T., 28 août, 1 h. 30 soir *(Papiers et correspondance de la famille impériale,* I, 416).

d'ordre stratégique du ministre, ou a-t-il repris le mouvement vers Metz contre son gré, pour des motifs d'ordre politique et dynastique? Dans la première hypothèse, on observera qu'en déférant à la sommation du ministre, le maréchal de Mac-Mahon a sensiblement accru la responsabilité qui lui incombe dans la catastrophe. Son erreur « est même moins excusable » que celle de Palikao, qui se trouvait loin du théâtre des opérations; comme commandant de l'armée il était évidemment mieux informé des dangers qu'il allait affronter (1). Dans le second cas, on peut dire avec Napoléon : « Un général en chef n'est pas à couvert par un ordre d'un ministre ou d'un prince éloigné d'un champ d'opérations et connaissant mal ou ne connaissant pas le dernier état des choses. 1° Tout général en chef qui, en conséquence d'ordres supérieurs, se charge d'exécuter un plan qu'il trouve mauvais ou désastreux est criminel ; il doit représenter, insister pour qu'il soit changé, enfin donner sa démission plutôt que d'être l'instrument de la ruine des siens... 2° Un général en chef est le premier officier de la hiérarchie militaire. Le ministre, le prince donnent des instructions auxquelles il doit se conformer en âme et conscience; mais ces instructions ne sont jamais des ordres militaires, et n'exigent pas

(1) A. G., *loc. cit.*, 49.

une obéissance passive. 4° Un ordre militaire même n'exige une obéissance passive que lorsqu'il est donné par un supérieur qui, se trouvant présent au moment où il le donne, a connaissance de l'état des choses, peut écouter les objections et donner les explications à celui qui doit exécuter l'ordre (1). »

Convaincu de l'impossibilité absolue du succès et entrevoyant même le désastre auquel il s'exposait en persistant dans le projet primitif, le maréchal aurait dû rester sourd aux conseils, aux invitations, aux sommations même qu'il recevait, et persister d'une manière inébranlable dans sa décision de battre en retraite sur Mézières. « Si quelques hommes, plus dévoués à la dynastie qu'à la France, voulaient risquer de perdre l'armée sous prétexte de sauver l'empire », il appartenait au général en chef de se retirer et de « leur laisser supporter tout le poids de leur coupable entreprise (2) ». D'ailleurs, devant une

(1) *Corresp.* (*OEuvres de Sainte-Hélène* — Observations sur les campagnes de 1796-1797), XXIX, 328-330. — Dans une lettre adressée au ministre de la guerre le 29 pluviôse an VII, Jourdan concluait justement : « Vous, citoyen ministre, qui avez commandé en chef, vous penserez sans doute comme moi qu'il serait à désirer que le Gouvernement, après avoir indiqué les bases générales de la campagne et le but qu'il veut atteindre, laissât agir librement le général à qui il a accordé sa confiance. » — Cf. Bonaparte au Directoire, 25 floréal an IV (*Correspondance de Napoléon*, n° 420).

(2) A. G., *loc. cit.*, 50.

opposition formelle du maréchal, le Conseil de régence se serait sans doute incliné. Enfin, même en se plaçant au point de vue dynastique, si Mac-Mahon avait conscience d'aller à une catastrophe, il devait pressentir en même temps que la révolution n'en éclaterait alors que plus terrible. Mieux valait donc, à tous égards, n'obéir qu'aux considérations militaires et se retirer sur Paris, où l'émeute, si elle s'était produite, serait promptement réprimée (1). Malheureusement, le maréchal crut devoir céder. « Il sacrifiait ainsi l'armée à l'empereur, les intérêts du pays à ceux de la dynastie. Voilà jusqu'à quel point le régime de l'empire avait éteint, chez ceux qui le servaient, même dans les âmes les plus pures, les consciences les plus honnêtes, les notions les plus élémentaires du droit et du devoir (2). »

Quelque périlleuse que fût l'opération dont on le chargeait, Mac-Mahon consentit à l'exécuter, partageant ainsi, avec Palikao, la responsabilité du désastre (3). Si les arguments stratégiques du ministre lui en imposèrent peut-être, il ne se méprit point sur les dangers que présentait la continuation de la marche vers Metz; d'après le témoignage du général Broye, alors son aide de

(1) Colonel Derrécagaix, Cours de l'École supérieure de Guerre.

(2) *La campagne de 1870 jusqu'au 1er septembre,* par un officier d'état-major de l'armée du Rhin, 89.

(3) A. G., *loc. cit.*, 50.

camp, il se serait écrié : « Eh bien ! allons nous faire casser les reins (1) ! »

Si l'on admet l'exactitude de ce propos — et tout permet de penser qu'il a été tenu — le maréchal ne se serait donc fait aucune illusion sur l'issue de l'opération que, par une injustifiable soumission aux injonctions du ministre, il avait accepté d'entreprendre. Ainsi a-t-il lui-même enlevé aux historiens qui voudraient rendre moins lourde la part de responsabilité qui lui incombe dans la catastrophe de Sedan, le droit d'invoquer en sa faveur l'atténuation qu'aurait comportée la lueur d'espoir même la plus faible dans le succès final.

(1) Le général Broye au général de Vaulgrenant, 28 février 1904 (papiers du général Broye). — Le même propos est relaté par Ph. DE MASSA, *loc. cit.*, 308.

CHAPITRE V

REPRISE DE LA MARCHE VERS MONTMÉDY

Difficultés créées par le contre-ordre du maréchal de Mac-Mahon. — L'armée marche en deux grosses colonnes seulement. — Incidents survenus à la colonne de droite. — Déploiement intempestif du 5e corps. — Instructions de Mac-Mahon à de Failly. — Marche du 7e corps. — Renseignements sur l'ennemi. — Mac-Mahon renonce à se diriger sur Stenay. — Il se propose de franchir la Meuse à Mouzon et à Remilly. — Inconvénients de ce détour.

Déjà, dans la matinée du 28 août, les divers corps de l'armée de Châlons ont entamé leur mouvement vers le nord-ouest, quand leur parviennent les funestes contre-ordres du maréchal de Mac-Mahon. Les difficultés du changement de direction, l'amoncellement des troupes en deux grosses colonnes seulement, enfin le mauvais état des routes détrempées par une pluie torrentielle ne leur permettent que de gagner ce jour-là peu de terrain vers Montmédy (1). Les

(1) « Il semble presque, dit avec raison un écrivain allemand, que les généraux français aient été terrifiés par les défaites des 4 et 6 août, qu'ils attribuaient avec raison à l'éparpillement des corps le long de la frontière, et, qu'à la suite de cela, ils aient voulu conserver leurs troupes toujours massées. Mais ils tom-

nouveaux objectifs sont : Nouart, pour les 5e et 7e corps; la Besace, pour le 12e; le Chesne, pour le 1er; Grandes-Armoises, pour la division Bonnemains (1). La division Margueritte doit s'établir « sur le point le plus convenable », de manière à éclairer vers la Meuse, spécialement dans la direction de Stenay (2). Aucune précaution de sûreté n'est prise pour se couvrir contre les entreprises des Allemands dont on connaît la présence sur le flanc gauche et à Stenay.

La colonne de gauche, constamment observée par des patrouilles de cavalerie ennemie (3), atteint sans incident notable les points de stationnement qui lui ont été fixés : le 12e corps à Beaumont, la Besace et Stonne, le 1er au Chesne, la division Margueritte à la Berlière, la division Bonnemains entre Tannay et Grandes-Armoises (4). Mais il n'en est pas de même des 5e et 7e corps. Le général de Failly a formé deux colonnes : à droite, la brigade Maussion, la division Lespart

bèrent d'un excès dans un autre. Car une armée aussi concentrée que l'était la leur ne peut fournir de grandes marches » (Hohenlohe, *loc. cit.*, II, 169).

(1) Journal de marche du 5e corps, rédigé par le colonel Clémeur.

(2) Le maréchal de Mac-Mahon au général Margueritte, le Chesne, 28 août, 4 h. 15 matin. — Cet ordre ne parvint pas à destination. — Le déplacement de la division Margueritte est très faible; en fin de marche elle se trouve, comme la division Bonnemains, placée derrière les 12e et 5e corps.

(3) De Narcy, *loc. cit.*, 183-184.

(4) Journal de marche de l'état-major général.

et la réserve d'artillerie, parties de Belleville et de Châtillon-sur-Bar, marchent sur Buzancy par Boult-aux-Bois et Germont; à gauche, la division Goze et la division de cavalerie Brahaut, venant de Brieulles et d'Authe, se portent également sur Buzancy par Autruche. En arrivant à Boult-aux-Bois, vers 9 heures, de Failly apprend que des forces ennemies considérables défilent, « par une marche rapide, avec artillerie et cavalerie, à quelques kilomètres de Buzancy (1) ». Cette nouvelle, nullement vérifiée, suffit à provoquer l'arrêt et le déploiement du 5e corps : brigade Maussion vers Briquenay; division Goze, au nord de Harricourt; division Lespart derrière celle-ci.

Après une escarmouche de cavalerie à Buzancy, le général de Failly croit devoir admettre que les forces ennemies, en position sur les hauteurs à l'est de ce village, peuvent « être évaluées à une division (2) ». C'est peut-être cette appréciation inexacte qui détermine Mac-Mahon à prescrire au 7e corps de se placer « au besoin » sous les ordres du général de Failly (3). Celui-ci réclame le concours de Douay pour couvrir son flanc droit et ses derrières pendant son mouvement sur Nouart; mais Douay, alléguant la fatigue de ses troupes,

(1) Journal de marche du 5e corps, rédigé par le capitaine de Piépape.

(2) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).

(3) Le maréchal de Mac-Mahon au général de Failly, 28 août, 11 h. 30 matin.

répond qu'il lui est impossible d'appuyer le 5e corps (1). Singulière conception de la camaraderie de combat!

Vers 2 heures de l'après-midi, le général de Failly reçoit du maréchal les instructions suivantes : « Il est de la plus haute importance que nous traversions la Meuse le plus tôt possible. Poussez donc, dès ce soir, dans la direction de Stenay, aussi loin que vous le pourrez. Le général Douay, qui vous suit, a été invité à marcher derrière votre dernière colonne; il campera au delà de Bar. Si l'ennemi vous force à quitter momentanément la grand'route, faites-le connaître au général Douay, pour que sa tête de colonne prenne la même direction. Nous marchons sur Montmédy pour délivrer le maréchal Bazaine. Attendez-vous à rencontrer demain une vive résistance pour enlever Stenay. Faites interroger tous les gens qui viennent de ce côté, pour savoir si l'ennemi n'a pas fait sauter les ponts. Dans le cas où il les aurait fait sauter, faites-le-moi connaître. Je pars pour Stonne... (2) »

L'intention du maréchal est donc, à ce moment, de franchir la Meuse à Stenay; mais, malgré l'ordre formel qu'il a reçu, de Failly, au lieu

(1) Général de Failly, *Opérations et marches du 5e corps*, 40.

(2) Général de Failly, *loc. cit.*, 29. — L'expression « délivrer » est employée pour la première fois par le maréchal qui, jusqu'alors, parlait d'aller « à la rencontre » de Bazaine.

de marcher droit sur Buzancy, décide de « tourner cette position », en faisant un détour vers le nord, de regagner à Nouart la route de Stenay, et de s'établir ensuite à Beaufort et Beauclair (1). Concevoir une telle manœuvre, n'est-ce pas admettre, contre toute vraisemblance, que l'ennemi signalé vers Buzancy restera immobile? Le mouvement commencé vers 5 heures du soir, après l'arrivée de la brigade Maussion rappelée de Briquenay par Bar, ne se termine à Belval, Bois-des-Dames qu'à une heure très avancée de la nuit. Aucune distribution n'a pu être faite, la fatigue est générale, et les soldats, dont les vêtements sont trempés, se couchent dans la boue, sans pouvoir allumer de feux (2).

Le 7e corps, parti de Vouziers à une heure du matin, passe par Quatre-Champs et, constamment observé par les patrouilles de cavalerie ennemie, vient camper à Boult-aux-Bois, Belleville et Quatre-Champs (3). « En définitive, dit un témoin, c'est une mauvaise journée pour notre armée que celle du 28 août. Elle n'a point livré de combat, pas éprouvé de pertes, et cependant un grand malaise plane sur elle; chacun a le cœur serré, l'âme remplie d'appréhensions. On a comme le pressentiment que l'ennemi aura mis à profit nos

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).
(2) *Ibid.*, Rapport du général Nicolas.
(3) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 77-78.

incertitudes et tout le temps perdu (1). » Les à-coups incessants, les contre-ordres répétés, l'irrégularité dans les distributions, la marche en avant qui ressemble à une fuite enlèvent peu à peu aux soldats la confiance en des chefs dont l'irrésolution et l'insuffisance technique se manifestent de plus en plus. L'indiscipline, la désorganisation et la dépression morale s'accentuent en proportion (2). « De là aux propos injurieux contre les chefs, il n'y a qu'un pas, et ce jour est proche où quelques malheureux, qui n'ont pas brûlé une cartouche ou qui ont jeté leur fusil, crieront à la trahison! (3) »

*
* *

Si les nouvelles de Bazaine font complètement défaut, par contre les informations sur les Allemands abondent et se précisent : on signale leur marche de Châlons sur Suippe, sur Vouziers, sur Sainte-Menehould, et de Grand-Pré et Monthois sur Vouziers. On confirme le mouvement de la IIIe armée. Le quartier général du prince royal serait à Souain (4). Ces renseignements enlèvent

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 80.

(2) Journal de marche de la division L'Hériller; Journal du colonel d'Andigné; de Narcy, *loc. cit.*, 177.

(3) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 75.

(4) Le général d'Exéa au maréchal de Mac-Mahon, D. T., Reims, 28 août; le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-

à Mac-Mahon l'espoir de conserver ses communications avec Reims et même Rethel. Afin de lui ménager une issue vers les places du nord et un point d'appui sérieux, le ministre de la Guerre demande à Mac-Mahon si la présence de 20 000 à 25 000 hommes à Mézières peut assurer ses derrières. Le maréchal accepte ce secours et exprime le désir que ces troupes soient commandées par un chef énergique et entreprenant, le général de Wimpffen (1).

Dans la soirée du 28 août, le maréchal de Mac-Mahon reçoit à Stonne une autre nouvelle des plus graves : Stenay est occupé, dit-on, par une division allemande, et le pont de cette ville prêt à être détruit, s'il ne l'est déjà (2). Ainsi la route directe de Buzancy à Montmédy est interceptée par l'ennemi. Mais quelles sont exactement les forces adverses qui s'opposent à la marche de l'armée de Châlons? Est-ce un simple détachement? Est-ce, au contraire, toute l'armée de la Meuse? « Dans le premier cas, on enlèverait facilement le passage... et l'on pourrait peut-être continuer sur Metz; dans le second, on pouvait être

Mahon, D. T., 28 août (renseignements fournis par le procureur impérial de Reims et le procureur impérial de Charleville).

(1) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 28 août, 8 h. 35 matin; le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T. Ch., Stonne, 7 h. 50 soir.

(2) C'est une brigade mixte du XIIe corps, qui a été poussée le 27 de Dun sur Stenay.

amené à livrer une vraie bataille; mais quelle qu'en fût l'issue, on aurait été prévenu qu'on était en présence de forces sérieuses, et qu'il était trop tard pour marcher sur Metz (1). » Tout semble donc indiquer la nécessité de se porter droit sur Stenay.

Le maréchal n'en juge pas ainsi : dépourvu d'équipage de ponts, il renonce à passer la Meuse en ce point et prend le parti de la franchir à Mouzon et à Remilly, afin de gagner Montmédy par Carignan. Le détour est sensible, l'ennemi dispose de l'itinéraire le plus court pour nous devancer à Montmédy et nous barrer la route; enfin les dangers du mouvement vont croître de jour en jour avec la plus grande proximité de la frontière belge. La détermination prise par le maréchal dans la soirée du 28 semble donc regrettable. Suivant une juste observation, tout devait le déterminer « à pousser le 29 vers le sud et à s'emparer de Stenay, de façon à reconnaître ce qui se passait au sud et à conserver la route de Stenay... L'armée allemande avait tout intérêt à éviter une affaire le 29; l'armée française, au contraire, aurait dû en chercher une ce jour-là : c'était le seul moyen pour elle de pouvoir continuer son mouvement vers l'est (2) ».

En comparant les emplacements de l'armée de

(1) A. G., *loc. cit.*, 64.
(2) Prince DE HOHENLOHE, *loc. cit.*, II, 222.

Châlons le 28 à ceux de l'avant-veille, on observera qu'elle a en, trois jours, gagné bien peu de terrain dans la direction de Montmédy. Deux corps d'armée, les 1er et 7e, ont, pour ainsi dire, piétiné sur place; le 12e, qui a progressé à peu près régulièrement, n'a parcouru que 45 kilomètres de Rethel à la Besace. Cette lenteur est due sans doute à la circonspection, aux hésitations, aux contre-ordres du commandant en chef, mais aussi à l'excessive concentration et aux déplorables errements de l'époque en matière de préparation des marches et de stationnement.

Ainsi a disparu un des facteurs principaux, suivant Palikao, du succès de l'opération : la rapidité du mouvement. Le ministre, qui connaît la situation de l'armée le 27, n'a pas cru pourtant devoir renoncer à son plan. Bien plus, il a sommé le maréchal de Mac-Mahon de reprendre la direction de Metz, et, malheureusement pour la France, il a été obéi.

« Le moment décisif de la campagne a été au Chesne-Populeux », a dit le maréchal après la guerre (1). Faut-il entendre par là que l'armée était perdue dès le 28 août? On verra au contraire qu'elle pouvait encore, le 30 au soir et peut-être le 31, se dérober à l'étreinte de l'adversaire. Le maréchal a voulu dire sans doute qu'à

(1) Instruction du procès Bazaine, Déposition du maréchal de Mac-Mahon.

dater de ce jour il abandonnait toute idée de retraite vers l'intérieur du pays et qu'il n'était plus préoccupé que du projet d'aller jusqu'à Metz pour « délivrer » Bazaine, fût-ce au risque à peu près certain d'une catastrophe.

CHAPITRE VI

LES ALLEMANDS DU 27 AU 28 AOUT

Marche de l'armée de la Meuse le 27. — Les deux corps bavarois. — Le reste de la IIIe armée entassé sur l'unique chaussée de Vitry-le-François à Sainte-Menehould. — Moltke espère nous joindre encore sur la rive gauche de la Meuse. — Ordre général du 27 au soir. — Reconnaissances de la cavalerie allemande. — Mouvements des deux armées le 28. — Instructions pour le 29. — Réserves spécifiées par Moltke au sujet de l'offensive.

Conformément aux instructions de Moltke, l'armée de la Meuse se porte, le 27 août, dans la direction générale de Damvillers sous la protection de ses quatre divisions de cavalerie : la 5e constate la présence à Vouziers « de masses de troupes considérables (1) », et stationne à Grand-Pré, Buzancy et Champigneulle; la 6e confirme la même nouvelle, en spécifiant qu'il s'agit du corps Douay, et bivouaque à Monthois (2) ; la 12e, dont une fraction a un léger engagement avec notre 12e chasseurs à Buzancy, occupe Nouart; plus en arrière, la cavalerie de la Garde se porte à Bayon-

(1) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 950.
(2) *Ibid.*, 951.

ville et Rémonville. Le XIIe corps s'établit à Dun et Milly-devant-Dun, poussant une brigade à Stenay. La Garde vient de Dombasle à Montfaucon; le IVe corps d'Ippécourt à Germonville et Fromeréville. Le quartier général de l'armée de la Meuse est transféré de Clermont-en-Argonne à Malancourt (1).

Les deux corps bavarois ont reçu directement les ordres du grand quartier général : le Ier, parti d'Érize-la-Petite, gagne Nixéville; le IIe se dirige de Belval et de Charmontois sur Dombasle. Les autres corps de la IIIe armée exécutent également une conversion vers le nord, mais en s'accumulant tous sur l'unique chaussée de Vitry-le-François à Sainte-Menehould, depuis cette ville jusqu'à Heiltz-le-Maurupt et dans l'ordre : V^e^ corps, division wurtembergeoise, XIe et VIe corps. La profondeur est de 40 kilomètres. Les difficultés eussent été « insurmontables », de l'aveu du grand État-major prussien, si les commandants de corps d'armée n'avaient, de leur propre initiative, fait marcher une partie des troupes et des voitures sur des chemins latéraux. « Il eût été préférable pour le maintien de l'ordre, la conservation des forces physiques des soldats, l'aptitude et la préparation au combat, de constituer plusieurs colonnes parallèles, ce

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 950.

qu'eût permis largement le réseau routier (1). » Blumenthal ne dissimule pas les inquiétudes que lui inspire la situation de la III[e] armée : « Le cas le plus défavorable serait celui où Mac-Mahon se jetterait subitement sur nous avec toutes ses forces, car nous ne pourrions lui opposer que trois corps et demi, c'est-à-dire environ 80 000 hommes... (2). » Malheureusement, le maréchal n'a eu que des velléités offensives promptement abandonnées.

Les renseignements reçus au grand quartier général allemand depuis la soirée du 26 permettent de se faire une idée assez nette des positions de l'armée de Châlons. On sait par la cavalerie que des troupes françaises se sont portées, les jours précédents, de Reims vers Rethel, que des forces importantes ont marché sur Vouziers et s'y trouvaient encore le 27. De la cavalerie française s'est montrée à Buzancy et vers Beaumont. Grand-Pré a été évacué par nous dans la nuit du 26 au 27.

De l'ensemble de toutes ces indications, le grand quartier général conclut que l'armée de

(1) *Heeresbewegungen,* herausgegeben vom grossen Generalstabe, 48.

(2) *Tagebücher... Blumenthal,* 87. — « Les combats antérieurs et les marches excessivement pénibles avaient réduit à une moyenne de 6 à 700 hommes l'effectif des bataillons... mais les hommes actuellement présents sous les armes pouvaient être considérés comme une élite » (Von Hahnke, *loc. cit.*, 163).

Châlons s'avance vers l'est, partie par Buzancy, partie par Beaumont; mais que, selon toute apparence, son mouvement a subi un temps d'arrêt le 27; en tout cas, elle n'a pas encore atteint la Meuse (1).

Moltke sait d'ailleurs que les ponts de Dun et de Stenay sont déjà tenus par le XIIe corps et, d'après les emplacements occupés dans la soirée du 27 par les autres unités des deux armées allemandes, il juge possible de nous joindre encore, avec des forces supérieures, sur la rive gauche de la Meuse (2). Dès lors, il estime pouvoir abandonner le projet de concentration à Damvillers et renoncer à la coopération des deux corps prélevés sur les troupes qui investissent Metz (3).

Le 27, à 7 h. 30 du soir, Moltke expédie un ordre général d'opérations réglant les marches des 28 et 29 août sur Vouziers, Buzancy, Beaumont. Les Ve, VIe et XIe corps, de la IIIe armée, et la division wurtembergeoise doivent atteindre, si possible, le lendemain, par leurs têtes de colonnes la ligne Malmy-Laval, et se concentrer le 29, entre Séchault et Somme-Py. Le même jour, les deux corps bavarois seront à Grand-Pré,

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 953. — Il est probable que le service des renseignements avait complété les informations fournies par la cavalerie.

(2) *Ibid.*, VII, 954.

(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n°s 220, 223. — Déjà le IIIe corps est arrivé à Étain, le IIe à Briey.

la Garde gagnera Buzancy, le XII[e] corps Nouart, le IV[e] corps Bantheville, en seconde ligne (1).

*
* *

La cavalerie allemande et l'armée de Châlons ne sont séparées le 28 que par la route de Vouziers à Stenay par Buzancy et, comme le terrain est très favorable à l'observation, le contact sera facilement conservé par les reconnaissances ennemies, malgré le temps un peu brumeux. Toutefois les marches et contre-marches occasionnées par les ordres contradictoires du maréchal de Mac-Mahon (2) donnent lieu à certaines déductions erronées en ce qui concerne les projets du commandement français.

La 6[e] division de cavalerie se porte sur Vouziers à 5 h. 30 du matin : un de ses régiments suit l'arrière-garde de la division Conseil Dumesnil jusqu'à Ballay et constate le rassemblement du 7[e] corps vers Quatre-Champs ; une reconnaissance observe la présence de six bataillons du 1[er] corps à Voncq. On apprend que, depuis le 23 août, 12 000 hommes de troupes françaises ont passé

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 226. — Les 5[e] et 6[e] divisions de cavalerie, qui opèrent à l'ouest de l'Argonne, sont placées momentanément sous les ordres du prince royal de Prusse ; il leur avait été recommandé d'envoyer directement leurs rapports au grand quartier général.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 958.

par Attigny. L'empereur et le maréchal de Mac-Mahon seraient sur la Meuse avec quatre corps d'armée (1). Une partie de la 5e division se dirige sur Monthois ; une de ses brigades rétrograde de Buzancy sur Grand-Pré sans raison apparente ; le 13e uhlans, ayant reçu à Falaise quelques coups de fusil tirés par des traînards, met le feu au village (2).

La brigade des uhlans de la Garde se porte de Rémonville sur Buzancy où l'un de ses escadrons livre combat à deux escadrons du 5e hussards ; un premier rapport fait croire que nous renonçons à marcher vers Metz ; un deuxième signale au contraire le mouvement d'un corps d'armée d'Autruche vers l'est. Dans la soirée, on aperçoit de nombreux feux de bivouac sur la ligne Bar, Fossé, Bois-des-Dames et vers Stenay (3).

A l'armée de la Meuse, le XIIe corps se prépare à combattre à Dun et à Stenay ; la Garde atteint Bantheville et Romagne ; le IVe corps, Montfaucon. A la IIIe armée, les mouvements sont pénibles en raison de l'extrême accumulation des

(1) Le chiffre de 12 000 est celui du rapport envoyé au grand quartier général par la 6e division de cavalerie *(Historique du grand État-major prussien*, supplément 35). Dans le cours du récit de ce même historique, le chiffre donné est, au contraire, 120 000 *(Ibid.*, VII, 959).

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 959 ; *Erlebnisse des 1. hannoverschen Ulanen-Regiments Nr. 13*, 31-32.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 240. — Ce sont les feux de la brigade Nicolas, du 5e corps (voir *suprà*, p. 166).

troupes ; le Ier corps bavarois vient à Varennes, le IIe à Vienne-le-Château, le Ve corps à Berzieux, la division wurtembergeoise à Virginy, le XIe corps à Courtémont et Hans, le VIe à Sainte-Menehould et environs (1). Plus de huit corps d'armée allemands se trouvent donc sur le front de 40 kilomètres, qui s'étend de Stenay à Cernay-en-Dormois ; « toutefois, à l'aile gauche, où trois d'entre eux stationnent, serrés l'un derrière l'autre, la liberté de mouvements désirable n'est point encore acquise (2) ».

Moltke songe d'abord à nous attaquer sur la ligne Vouziers, le Chesne (3) ; puis, sur les renseignements envoyés par la cavalerie, il renonce à ce projet. Il ne peut encore discerner si l'intention du maréchal de Mac-Mahon est de se concentrer vers le Chesne ou vers Rethel (4). Dans ces conditions, il prescrit provisoirement pour le 29 la continuation pure et simple de la marche en avant. A l'armée de la Meuse, le XIIe corps se portera sur Nouart, la Garde sur Buzancy, le IVe corps sur Rémonville. Les deux corps bavarois, venant à Champigneulle et à Grand-Pré, se tiendront prêts à soutenir éventuellement les précédents. Le reste de la IIIe armée marchera

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 961-963.
(2) *Heeresbewegungen*, 39.
(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 228.
(4) *Ibid.*, n° 229.

sur Vouziers et à l'ouest de cette ville (1).

Déjà ces instructions ont été expédiées, quand, vers 9 heures du soir, arrivent des nouvelles plus précises : « L'apparition des troupes françaises à Harricourt et les vastes campements signalés le long de la route de Vouziers à Buzancy ne laissent plus aucun doute (2) » ; il est certain désormais que l'armée française ne s'est point repliée vers le nord, mais qu'elle poursuit sa marche vers la Meuse afin de tenter de débloquer Metz. Avant tout, estime Moltke, il ne faut pas provoquer son offensive tant que l'on n'aura pas concentré des forces suffisantes. Aussi le prince de Saxe est-il autorisé à réunir d'abord, le 29, de grand matin, les trois corps dont il dispose dans une position défensive, à peu près sur la ligne Landres, Aincreville. Les deux corps bavarois rompront de bonne heure et se dirigeront respectivement sur Sommerance et sur Saint-Juvin. Le Ve corps se portera sur Grand-Pré ; le reste de la IIIe armée sera dirigé de façon à pouvoir, en cas de besoin, participer le 30 à la lutte décisive. Prudemment Moltke spécifie : « L'offensive ultérieure contre la route Vouziers, Buzancy, Stenay demeure réservée » ; puis, de sa main, il ajoute

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke,* I, n° 220. — Le prince de Saxe est prévenu que les deux corps d'armée détachés des troupes d'investissement de Metz sont remis à la disposition de Frédéric-Charles.

(2) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 964.

sur l'ordre envoyé à l'armée de la Meuse : « Les prescriptions ci-dessus n'interdisent pas de se porter immédiatement en avant pour occuper la route de Buzancy si l'on n'y trouve que de faibles troupes adverses (1) ».

Des instructions de Moltke, il ressort que le 29 août sera le dernier jour nettement favorable à une offensive de l'armée française : passé ce délai, les Allemands seront en mesure de combattre d'abord avec certaines chances de succès, puis avec de réels avantages (2). Malheureusement, l'occasion fugitive échappera au maréchal de Mac-Mahon, qui désormais semble ne poursuivre que ce but chimérique : atteindre Metz en évitant toute rencontre.

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 231.

(2) Le prince de Hohenlohe reconnaît que Mac-Mahon aurait eu l'occasion le 29 août, « de remporter un succès partiel sur la Garde et le XII[e] corps » *(loc. cit.*, II, 351).

CHAPITRE VII

L'ARMÉE DE CHÂLONS LE 29 AOÛT

Nouvelles de Bazaine. — Mac-Mahon décide de marcher vers Thionville par la rive droite de la Chiers. — Mouvements des divisions de cavalerie de réserve et des 12e et 1er corps. — Marche du 7e corps harcelé par les patrouilles de cavalerie allemande. — Le général Douay ne dépasse pas Oches. — Le général de Failly se heurte à l'avant-garde du XIIe corps saxon. — Dispositions du prince de Saxe qui ont produit cette rencontre. — Déplacement de la division Lespart.

Pour la première fois, depuis son départ de Reims, Mac-Mahon aurait reçu à Raucourt, dans l'après-midi du 29, des nouvelles de Bazaine. Un industriel de Mouzon, M. Hulme, a déclaré lui avoir remis la dépêche suivante transmise le 27 par le colonel Turnier, commandant supérieur de Thionville : « Nos communications sont coupées, mais faiblement; nous pourrons percer quand nous voudrons, et nous vous attendons (1). »

(1) Un message avait été confié en effet par le colonel Turnier à M. Lallement, procureur impérial de Sarreguemines, de passage à Thionville. Lallement le remit au général de Beurmann, commandant supérieur de Sedan, qui chargea M. Hulme de le porter à Mac-Mahon. Au procès Bazaine, celui-ci ne se rappela pas avoir reçu la dépêche ci-dessus *(Procès Bazaine*, Dépositions

Après s'être longuement entretenu de la situation avec Ducrot, Mac-Mahon décide qu'afin de donner la main à Bazaine, l'armée marchera, à partir du 30, vers Thionville par la rive droite de la Chiers, interposant ainsi la rivière entre elle et l'ennemi (1). Par contre, de plus en plus, on se rapproche de la frontière belge, et le péril s'accroît en proportion. Le maréchal demande à Palikao de pousser sur Montmédy les approvisionnements, vivres et munitions réunis à Mézières, ainsi que les 20 000 hommes qui devaient se concentrer dans cette dernière place. Il cherche à alléger les colonnes; les voitures de réquisition seront vidées et dirigées sur Mézières, ainsi que les hommes et chevaux indisponibles; les bagages seront réduits au strict nécessaire (2).

Par une singulière coïncidence, Bazaine a reçu le même jour l'avis du mouvement de l'armée de Châlons vers Metz. Un courageux citoyen, M. Lagosse, maire de Montgon, a été chargé le 25 par Ducrot de porter d'Attigny à Thionville un message destiné à Bazaine et ainsi conçu :

de M. Hulme, 418, de M. Brun, 419, de M. Rouy, 420; Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits). Il semble bien que le maréchal ait manqué de mémoire si toutefois la dépêche ci-dessus a existé, car, au procès, le sens seul a pu être reproduit par Hulme.

(1) Papiers du général Broye.

(2) Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, D. T. Ch., 29 août, 2 h. 15 soir; au général Forgeot, Stonne, 29 août.

« Le maréchal de Mac-Mahon arrive, le général Ducrot le remplace dans le commandement de son corps d'armée. L'armée française sera, le 27 au soir, à Stenay. Tenez-vous prêt à marcher au premier coup de canon. » Le colonel Turnier a envoyé cette dépêche à Metz par trois émissaires absolument sûrs. Deux d'entre eux, Flahaut et Marchal, ont pu arriver au quartier général de Bazaine dans l'après-midi du 29 août (1). Malheureusement, le commandant en chef de l'armée du Rhin ne tentera, le 31 août, qu'une faible démonstration qui ne diminuera en rien le péril extrême auquel s'expose son collègue pour venir le dégager (2).

Sur ces entrefaites, la colonne de gauche de l'armée française exécute, sans difficulté, les mouvements qui lui ont été prescrits. Partie de la Berlière au point du jour, la division Margueritte franchit la Meuse à Mouzon et campe à Vaux. Elle est suivie du 12e corps qui s'établit à l'est et au sud-est de Mouzon, et prend ses dispositions en vue d'une défense énergique. De Tannay, la division Bonnemains se porte à Raucourt, où elle précède le 1er corps (3). Celui-ci n'a pu

(1) *Procès Bazaine*, Rapport du général de Rivières, 94; *Ibid.*, Dépositions de M. Lagosse, 334; de M. Flahaut, 331; de M. Marchal, 327; du colonel Turnier, 345.

(2) *Procès Bazaine*, Rapport, 28.

(3) Journal de marche de l'état-major général; Général Lebrun, *loc. cit.*, 53.

rompre du Chesne « qu'à une heure assez avancée de la matinée », en raison d'encombrements dans les rues du bourg; il se dirige sur Raucourt par Stonne et la Besace, couvert par la division Lartigue qui reste en position à l'ouest du Chesne jusque vers 4 heures de l'après-midi et n'arrive à destination qu'après minuit. Vers 2 heures, une panique s'est produite dans la partie du convoi demeurée au Chesne : nombre de conducteurs affolés s'enfuient à fond de train avec leurs attelages et beaucoup de voitures sont ainsi abandonnées (1).

La colonne de droite, au contraire, n'atteint pas les objectifs qui lui ont été assignés. Le 7e corps a constitué deux groupes pour se rendre à la Besace. La division Conseil Dumesnil suit l'itinéraire Belleville, Châtillon, Brieulles, Verrières, Oches, escortant un convoi de 2 000 voitures : le mauvais état des chemins et une alerte survenue à Châtillon rendent l'exécution du mouvement « lente et pénible (2) »; l'arrière-garde ne forme son bivouac à Oches qu'à 10 heures du soir. Le reste du 7e corps passe par Germont, Authe, Saint-Pierremont, Oches. A la suite d'escarmouches de cavalerie vers la Croix-aux-Bois et Briquenay, et sur des renseignements fournis

(1) Journal inédit du colonel d'Andigné; Souvenirs inédits du capitaine Peloux; Journal de marche du 1er corps.

(2) Notes sur les opérations de la division Conseil Dumesnil.

par des gardes forestiers signalant la proximité de l'ennemi à Buzancy et dans la forêt de Dieulet, on redouble de précautions et l'on organise minutieusement l'arrière-garde (1).

Toute la journée, les éclaireurs de la cavalerie allemande suivent de très près et inquiètent la colonne dans sa marche : de temps en temps, quelques coups de feu, tirés par des soldats exaspérés, les éloignent; mais ils reviennent aussitôt (2). « Pendant que nos troupes défilent, dit un témoin, les vedettes prussiennes postées sur les hauteurs observent de loin notre marche. Point d'attaques d'ailleurs; mais on ne saurait se méprendre sur la cause de cette apparente réserve : si l'ennemi ne nous aborde pas, c'est qu'il ne peut encore disposer que de cavalerie. Mais avec quelle habileté il s'en sert pour nous envelopper à distance, comme dans un réseau qui devient à chaque instant plus étroit, et lui permet de ne pas perdre de vue nos mouvements, d'agir sur le moral de notre soldat, et d'entraver notre marche par des démonstrations faites à propos (3) ! » On ne saurait mieux caractériser les conséquences de la funeste inaction de notre cavalerie, d'une

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 82.
(2) Journal de marche de la 2e brigade de la 2e division. — Le prince de Hohenlohe les compare « à ces tourbillons de mouches qui viennent vous assaillir les soirs d'été » *(loc. cit.*, II, 114). — Cf. de Narcy, *loc. cit.*, 183-184.
(3) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 82-83.

incontestable bravoure sans doute, mais inapte aux services de reconnaissance et de sûreté.

Vers 11 heures du matin, on croit apercevoir, des hauteurs au sud de Germont, « des masses ennemies » dans la direction de Buzancy : toutes les troupes prennent des positions de combat, et la marche n'est reprise qu'après deux heures de vaine attente (1). Au delà de Saint-Pierremont, le chemin devient plus accidenté et plus resserré ; il est d'ailleurs détrempé. Aussi la colonne s'allonge-t-elle, tandis que le mouvement se ralentit ; les premiers éléments n'atteignent Oches que vers 5 heures. Hommes et attelages paraissant exténués (2), le général Douay juge impossible de pousser jusqu'à la Besace et se décide à camper à Oches ; il espère qu'en partant le lendemain de très bonne heure, il pourra regagner le temps perdu. « Faute grave », a-t-on dit avec raison, et dont les conséquences ne tarderont pas à se faire sentir (3). « Voilà, dit un éminent critique, comment l'armée française était conduite, et c'est ainsi que le danger au-devant duquel nous marchions allait se trouver aggravé par une exécution aussi défectueuse que la conception était fausse... Le 7e corps... qui, mieux dirigé, aurait

(1) Journal de marche de la 2e brigade de la 2e division.

(2) Notes sur les opérations de la division Conseil Dumesnil ; Prince Bibesco, *loc. cit.*, 84.

(3) *La Campagne de 1870*, par un officier d'état-major de l'armée du Rhin, 93.

pu nous donner des renseignements précieux sur les forces allemandes, s'était au contraire laissé attarder dans sa marche, sans obtenir un résultat de quelque utilité (1). »

Pas plus que Douay, de Failly n'exécute les prescriptions du commandant en chef, mais sa responsabilité est moindre en raison de causes indépendantes de sa volonté. Dans la matinée, le maréchal de Mac-Mahon lui a fait expédier le message suivant : « Le pont de Stenay a été détruit. Le 5e corps ne devra pas se diriger sur ce point, mais sur Beaumont, de façon à passer la Meuse à Mouzon sous la protection du 12e corps qui l'occupe déjà (2). » Malheureusement ces instructions ne parviennent pas à de Failly : le capitaine de Grouchy, qui est porteur de l'ordre ainsi que d'autres dépêches, est fait prisonnier près de Germont par un parti du 3e uhlans de la Garde. Le grand quartier général allemand est ainsi informé des dispositions de Mac-Mahon pour le 29 août et de diverses données concernant les mouvements de l'armée française les jours précédents (3).

(1) A. G., *loc. cit.*, 61.

(2) « Ce sont à peu près les termes de cet ordre égaré... » (Journal de marche du 5e corps, rédigé par le capitaine de Piépape).

(3) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 968. — On ne s'explique pas qu'un ordre aussi important n'ait pas été transmis en deux expéditions au moins.

Après l'étape pénible de la veille, le manque de vivres à peu près complet et la nuit pluvieuse passée au bivouac, le général de Failly a décidé de retarder le départ : la marche sur Stenay précédemment ordonnée par le maréchal ne commencera qu'à 11 heures du matin. Les deux premières divisions et la réserve d'artillerie doivent se porter sur Beaufort par les bois de Belval; la division Lespart marchera sur Beauclair en passant par Bois-des-Dames et rejoignant, par Champy-Haut, la grand'route de Stenay. Tout en faisant aux colonnes des recommandations pour s'éclairer sur leur front et sur les flancs, le général de Failly ne croit pas que l'on puisse avoir affaire à d'autres troupes ennemies qu'à « une cavalerie assez nombreuse, avec quelques pièces d'artillerie (1) ». Pourtant, comme on a cru apercevoir des troupes d'infanterie ennemie défilant vers l'est sur les hauteurs entre Fossé et Nouart (2), de Failly charge le général Brahaut de faire une reconnaissance sur Beauclair avec le 12e chasseurs et le 5e lanciers, tandis que le 5e hussards, avec une section d'artillerie à cheval, se portera sur Beaufort. Précédé des trompettes et suivi de son état-major, puis des deux

(1) Ordre de mouvement du 5e corps pour le 29 août.

(2) Journal de marche du 5e corps (Clémeur); Historique du 68e de ligne; Renseignements donnés sur les lieux par le général Pendézec.

régiments en colonne par quatre, sur la route, Brahaut se met en marche, en se faisant couvrir sur les flancs par deux escadrons de hussards. A la nouvelle que Nouart est occupé par l'infanterie ennemie, le colonel de Tucé, du 12e chasseurs, va reconnaître les hauteurs au sud-est avec deux escadrons dispersés en tirailleurs. Bientôt les éclaireurs signalant de l'infanterie entre le bois de Nouart et Barricourt, les généraux Brahaut et de Bernis se portent en avant et aperçoivent en effet de nombreux tirailleurs qui se lèvent et ouvrent le feu. Derrière eux se trouvent des troupes nombreuses sur plusieurs lignes; en même temps une batterie se démasque et lance quelques obus sur le gros de nos escadrons. Ceux-ci s'abritent d'abord derrière le bois de Nouart puis gagnent les uns Champy-Haut, les autres, Beaufort, tandis que la division Lespart, débouchant de Champy-Haut, se déploie aussitôt tout entière (1).

*
* *

Les forces adverses auxquelles vient de se heurter si inopinément la cavalerie du général de Failly appartiennent au XIIe corps saxon.

(1) Rapport sur les marches et opérations de la division de cavalerie du 5e corps; Journal de marche de la brigade Bernis; Historique du 12e chasseurs; Renseignements du général Pendézec.

A la réception, vers 4 heures du matin, des instructions du grand quartier général, le prince royal de Saxe prescrit : à la Garde, de rester en position d'attente à Bantheville, avec son avant-garde à Rémonville en soutien de la cavalerie envoyée sur Bar; au XII[e] corps, de se hâter de passer la Meuse à Dun et de s'établir entre Cléry-le-Grand et Aincreville, sa cavalerie éclairant vers Nouart; au IV[e] corps, de s'arrêter provisoirement au nord de Nantillois (1). A 8 heures du matin, le prince de Saxe réunit les commandants de corps d'armée au sud d'Aincreville et, de leurs comptes rendus, il conclut qu'il convient d'abord « de reprendre plus directement le contact, un peu affaibli en avant de l'aile gauche, et surtout de se renseigner exactement sur la véritable situation à Beaumont (2) ». Sans nul doute, il devient nécessaire, à cet effet, d'amener l'armée de la Meuse jusqu'à la route Buzancy-Stenay. Quoi qu'en dise l'historique officiel, ce mouvement peut provoquer « une bataille prématurée », absolument contraire aux intentions du grand quartier général (3) et en tout cas favorable à l'armée française en lui montrant le péril et en pouvant la décider à battre en retraite vers le nord-ouest.

(1) *Historique du grand État-major prussien*, XII, 966.
(2) *Ibid.*, 967.
(3) Voir *suprà*, p. 179.

Sans s'arrêter à cette considération, et résolu, dit-on, à « ne pas engager l'offensive avant le lendemain (1) » — ce qui, à la vérité, ne dépend pas de lui seul — le prince de Saxe fait rompre ses colonnes vers le nord. Les divisions d'infanterie et l'artillerie de corps se dirigent sur Buzancy; la division de cavalerie de la Garde se porte, par Boult-aux-Bois et Authe, vers la route du Chesne à Beaumont. La cavalerie saxonne gagne cette même route par Nouart et Oches, précédant l'avant-garde du XIIe corps, dont le gros doit s'arrêter à Nouart. Le IVe corps marche sur Rémonville et Bayonville (2). La Garde doit se contenter de tenir les positions de Bar et de Buzancy, et n'intervenir dans le combat de Nouart que s'il prend une plus grande extension (3). L'ensemble de ces dispositions constitue, de la part du prince de Saxe, une grave infraction aux instructions de Moltke.

Accueillies à plusieurs reprises à Champy-Haut et Bois-des-Dames par la fusillade de nos avant-postes, les patrouilles de cavalerie saxonne sont soutenues, vers 11 heures 30, par une compagnie d'infanterie qui occupe Nouart, tandis que l'avant-garde du XIIe corps se déploie sur la croupe entre Nouart et Tailly : en première ligne,

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 967.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, VII, 969.

le *102*ᵉ encadrant et couvrant les deux batteries; en deuxième ligne, le *103*ᵉ. Après la disparition de nos escadrons, l'artillerie prend comme objectif la division Lespart, qui suit la route de Bois-des-Dames à Champy-Haut.

Le général de Fontanges, dont la brigade marche en tête, établit le 17ᵉ à Champy-Haut, avec une compagnie détachée au mamelon boisé à l'est, et le 68ᵉ sur les hauteurs à mille mètres environ au nord de Nouart où le rejoignent deux des batteries divisionnaires. La troisième prend position au nord de Champy-Haut. La brigade Abbatucci se rassemble d'abord au sud-ouest de la ferme de la Fontaine au Croncq, non sans recevoir quelques projectiles qui, heureusement, tombent sur un terrain détrempé. Puis le 27ᵉ se forme en bataille, la droite au chemin de Nouart à Fossé, au sud-est de la cote 278, la gauche prolongée par un bataillon du 30ᵉ qui tient la corne d'un petit bois; le reste de ce dernier régiment est en réserve. Le 19ᵉ bataillon de chasseurs sert d'abord tout entier de soutien spécial à l'artillerie; trois de ses compagnies vont, un peu plus tard, appuyer la droite du 27ᵉ (1).

Tandis que la division Lespart prend ces emplacements, le général de Failly prescrit à la

(1) Rapports du général de Fontanges, 9 septembre 1870; du général Abbatucci, 4 septembre; du colonel Weissenburger, 12 octobre; Historiques des 17ᵉ, 30ᵉ et 68ᵉ de ligne.

colonne dirigée sur Beaufort de revenir rapidement sur ses pas pour « prendre position à Bois-des-Dames (1) ». La division Goze et la réserve d'artillerie, déjà engagées dans le bois de Belval, font aussitôt demi-tour. La division L'Abadie, au contraire, qui se dispose seulement à rompre de Belval, se dirige droit sur la ferme Harbeaumont (2).

Ainsi, suivant les fâcheux errements de l'époque, il a suffi de quelques coups de canon et de la fusillade d'une faible fraction d'infanterie saxonne pour provoquer l'arrêt de tout le 5e corps et le déploiement complet de l'une de ses divisions. Il n'est plus question de marcher sur Stenay, et il ne vient pas à l'esprit du général de Failly d'aller reconnaître les forces adverses, ce qui eût impliqué, il est vrai, l'offensive, ce mode de combat si conforme à nos traditions militaires et qui, malheureusement, semblait banni de notre armée et réservé à nos seuls ennemis.

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).
(2) Journal de marche de la division L'Abadie.

CHAPITRE VIII

COMBAT DE NOUART

L'avant-garde du XII[e] corps saxon prend l'offensive. — La réserve d'artillerie du 5[e] corps entre en action. — Les divisions L'Abadie et Goze. — Le prince Georges de Saxe fait rompre le combat. — Le général de Failly reçoit l'ordre de se porter sur Beaumont. — Précautions qu'il croit devoir prendre. — Marche de nuit du 5[e] corps. — Les troupes arrivent harassées et s'établissent au bivouac sans veiller à leur sûreté.

La nature couverte et accidentée de la région ne permettant pas de se rendre compte de l'importance des forces françaises, l'avant-garde du XII[e] corps reçoit, peu de temps après midi, l'ordre « de se porter offensivement sur Champy-Haut, tout en conservant les hauteurs de Nouart, afin d'amener les Français à se déployer (1) ». Vers une heure, deux bataillons du *103*[e] traversent, sous le feu des mitrailleuses de Lespart, le vallon marécageux de la Wiseppe. L'attaque est préparée par les deux batteries de l'avant-garde, bientôt renforcées par une troisième. L'un des bataillons marche sur un petit bois situé au nord de

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 974.

Nouart et l'occupe, mais est arrêté au delà par les feux du 68e de ligne qui lui causent des pertes sensibles (1). L'autre se dirige vers un bois de bouleaux placé au sud-est de Champy-Haut; il y pénètre en même temps que s'y jette une compagnie du 17e de ligne qui, après un sanglant combat, en est chassée. Quatre autres compagnies du 17e la recueillent et, par leur tir bien ajusté, mettent un terme aux progrès des Saxons (2).

Le dernier bataillon du *103*e a, sur ces entrefaites, franchi la Wiseppe au moulin situé au nord-est de Nouart et s'est porté vers le bois de bouleaux, ce qui détermine le recul des compagnies du 17e (3). De notre côté, quatre batteries de la réserve s'établissent au nord-ouest de la cote 280 et ouvrent le feu sur l'artillerie saxonne, mais la distance est trop grande pour que leur tir soit efficace; aussi deux d'entre elles s'avancent-elles, un peu plus tard, d'environ 400 mètres (4).

Le général de Failly juge désormais impossible de gagner Stenay dont il croit l'accès interdit « par des forces ennemies considérables » ; il est

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 974; Historique du 68e de ligne.

(2) Rapport du colonel Weissenburger, 12 octobre 1870.

(3) *Ibid.*

(4) Rapports du commandant Cailloux; Note du général Macé, 8 novembre 1903; Historique du 20e d'artillerie.

même prudent, selon lui, d'occuper « des positions plus sûres » vers Bois-des-Dames (1). En conséquence, la brigade Maussion, arrivée à la ferme Harbeaumont, relève la brigade de Fontanges qui doit se rallier au nord de Bois-des-Dames. La brigade Abbatucci se replie vers le nord-ouest et prend, à 4 heures, une nouvelle position à la Côte-Jean (2).

La division Goze, établie, comme réserve de corps d'armée, entre le vallon de Bois-des-Dames et celui du château de Belval, est fractionnée à ce moment. Craignant un mouvement de la cavalerie ennemie sur Sommauthe, le général de Failly porte en effet la brigade Nicolas, avec une batterie, en arrière de sa droite, sur un mamelon dominant toute la contrée (3).

Une batterie de 12, enfin, entre en action à côté des autres batteries de la réserve (4) et tire à 3 000 mètres, non sans quelque efficacité, sur des fractions d'infanterie débouchant du bois de Nouart (5).

Le mouvement de la brigade Maussion laisse

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur); Rapport du général Abbatucci, 4 septembre.

(2) Journal de marche de la division L'Abadie.

(3) Journal de marche du 5e corps (Clémeur). — La position de cette brigade n'est pas définie d'une façon plus précise dans les documents.

(4) Les documents ne permettent pas de préciser son emplacement.

(5) Rapport du capitaine Deshautchamps, 3 septembre.

supposer au prince Georges de Saxe (1) que nous allons prendre l'offensive. En même temps, il apprend que nous avons occupé Halles et Beauclair; des forces françaises assez nombreuses, en marche vers l'est, traversent cette région. La nouvelle est de tous points inexacte. Mais jugeant que le but de la reconnaissance est atteint, et ne voulant pas « donner à l'affaire un développement considérable (2) », le prince prescrit au *102*e de se tenir prêt, de concert avec l'artillerie qui vient d'être renforcée d'une nouvelle batterie, à recueillir les troupes engagées. Celles-ci reçoivent, vers 4 heures, l'ordre de regagner les hauteurs entre Nouart et Tailly. La rupture du combat s'effectue sans difficulté.

Sur ces entrefaites, le gros du XIIe corps a serré sur son avant-garde et s'est rassemblé à Barricourt, Tailly, Villers-devant-Dun. La *12*e division de cavalerie, chargée de déborder notre droite, signale des forces françaises considérables vers Belval et Saint-Pierremont, tandis que des patrouilles lancées de Stenay sur Beaumont y découvrent un camp. Afin d'être fixé sur la situation vers la Meuse, le prince Georges de Saxe dirige sur Beauclair une brigade d'infanterie,

(1) Il ne faut pas confondre le prince Georges de Saxe, commandant le XIIe corps, avec le prince royal de Saxe, commandant l'armée de la Meuse.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 976.

avec deux escadrons et quelques batteries. Mais bientôt il apprend que tout le pays est « libre depuis Montigny jusqu'à Beaufort » ; en conséquence, les troupes envoyées de ce côté rallient le XIIe corps, qui établit ses bivouacs entre Tailly et Barricourt (1).

Les pertes des Saxons s'élèvent à 13 officiers et 356 hommes ; celles du 5e corps sont de 9 officiers et 250 hommes.



Vers 5 heures du soir, le lieutenant-colonel Broye, aide de camp du maréchal de Mac-Mahon, arrive à Bois-des-Dames, portant de nouveau au 5e corps l'ordre de se rendre à Beaumont. Croyant avoir devant lui des forces considérables, le général de Failly ne veut pas quitter de suite une position très forte, et risquer d'être poursuivi dans des conditions désavantageuses. Il prend le parti de contenir l'ennemi jusqu'à la nuit et de « dérober » alors son mouvement de retraite. Il prescrit de continuer une lente canonnade et d'allumer de grands feux à la tombée de la nuit, comme si les troupes devaient camper sur leurs positions (2).

Seule, la cavalerie prend les devants, à 5 h. 30.

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 977-978.
(2) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).

L'infanterie et l'artillerie s'ébranlent à 7 heures sous la protection de la brigade Nicolas et de la division L'Abadie. Elles suivent deux itinéraires différents jusqu'à la Forge : par les fermes Harbeaumont et des Pêches, d'une part; par un chemin forestier à l'ouest du Grand-Étang, d'autre part. Les dernières unités de la division L'Abadie ne peuvent se mettre en marche qu'à minuit. A La Forge, les deux itinéraires se réunissent, ce qui détermine un encombrement d'autant plus grand qu'à partir de ce point le chemin est étroit, difficile et détrempé.

Un officier de l'état-major du 5e corps a retracé cette retraite : « Les troupes, épuisées par les marches précédentes et le combat du 29, n'ayant eu d'ailleurs, pas plus que les autres jours, de distributions régulières, tombent de fatigue et de sommeil. Les hommes, profitant de l'épaisseur des ténèbres, s'affaissent, en marchant, sur eux-mêmes et se couchent en travers du chemin sans souci d'arrêter la colonne, qui s'allonge indéfiniment, n'avance qu'avec une extrême lenteur et doit souvent stationner des demi-heures entières. C'est ainsi que se fit, à travers mille difficultés, cette marche de nuit qui dura de six à sept heures pour parcourir à peine dix à douze kilomètres (1). »

A 3 heures du matin seulement, le corps

(1) Journal de marche du 5e corps (Piépape).

d'armée arrive à Beaumont ; l'arrière-garde, commandée par le général de L'Abadie, n'établit son camp, au nord-ouest du bourg, que vers 5 heures; le 14e bataillon de chasseurs, dernier élément de la colonne, à 7 heures du matin seulement (1). La route est semée de nombreux traînards, les forces de tous sont à bout, les officiers parviennent à grand'peine à se faire obéir. « Un état d'engourdissement général s'est emparé du corps d'armée. L'homme a donné tout ce qu'il avait de forces : inutile de lui en demander davantage (2). »

Malgré tout, on établit quelques grand'gardes ou plutôt des postes de police très rapprochés des camps, suivant les habitudes de l'époque, mais toute la cavalerie est bivouaquée aux côtés de l'infanterie, sans qu'une patrouille soit restée au contact de l'ennemi que l'on sait en forces à courte distance. C'est dans cette situation tactique déplorable, et dans ces conditions de dépression physique et morale que nos troupes vont être surprises.

(1) Note adressée à la Section historique, le 10 janvier 1901, par le général Edon.
(2) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).

TROISIÈME PARTIE

BEAUMONT

CHAPITRE PREMIER

L'OFFENSIVE ALLEMANDE

La matinée du 30 août est, pour l'armée française, une période de crise. — Instructions de Moltke pour l'attaque. — Exécution dans les deux armées. — Le champ de bataille de Beaumont. — Entrevue de Mac-Mahon et de Failly. — Ordre pour le départ. — Grand rapport au 5e corps. — Inexplicable quiétude. — Nouvelles de l'approche de l'ennemi. — Indifférence du général de Failly. — Les premiers obus prussiens.

La journée du 30 août marque, pour l'armée de Châlons, une période de crise : la préoccupation du maréchal de Mac-Mahon est, en effet, de parer au danger le plus pressant en mettant la Meuse entre l'ennemi et lui ; mais, dans la matinée, ses forces seront séparées par la rivière en deux fractions, et cette situation défavorable ne doit prendre fin qu'assez tard dans l'après-midi.

Les points de passage assignés sont : Remilly, pour le 1er corps et la division Bonnemains ; Mouzon, pour les 5e et 7e ; le 12e et la division Margueritte devant rester sur leurs positions à l'est de Mouzon pendant toute la durée de l'opération (1).

C'est cette même journée que Moltke, en possession désormais de moyens suffisants, a fixée pour prendre l'offensive. Dans la soirée du 29, d'importantes nouvelles sont parvenues au grand quartier général allemand, transféré de Clermont-en-Argonne à Grand-Pré. Toutes les informations recueillies : rapports du prince royal de Saxe et de la Garde, renseignements de la 6e division de cavalerie, dépêches saisies sur le capitaine de Grouchy, reconnaissances exécutées par les lieutenants-colonels von Brandenstein et von Bronsart, du grand état-major, tout permet de conclure avec certitude que l'armée française marche vers la Meuse suivant la direction générale du nord-est et que, le lendemain 30 août, le gros de ses forces se trouvera entre le Chesne et Beaumont ou au sud de cette ligne. Moltke décide de l'attaquer avant qu'elle ait franchi la Meuse et expédie, le 29, à 11 heures du soir, des instructions dans ce sens (2).

(1) Journal de marche de l'état-major général; Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 981-982.

L'armée de la Meuse, dépassant à 10 heures du matin la ligne Fossé, Beauclair, marchera sur Beaumont en se tenant à l'est de la grande route de Buzancy à Beaumont; la Garde formera provisoirement la réserve. La IIIe armée rompra de bonne heure et dirigera sa droite sur Beaumont par Buzancy : deux corps seront chargés de soutenir l'offensive du prince royal de Saxe; le reste se portera d'abord vers le Chesne(1).

En conséquence, à l'armée de la Meuse, les XIIe et IVe corps s'ébranlent le 30 au matin en quatre colonnes : la *12e* division de cavalerie, la *23e* division d'infanterie et l'artillerie de corps saxonne doivent, de Beaufort, rejoindre à Laneuville la grande route de Stenay à Beaumont; la *24e* division, passant par Beaufort et traversant la forêt de Dieulet, aboutira à la ferme de Belle-Tour; la 7e division se dirigera de Nouart, par le Champy-Haut et le bois de Belval, sur cette même ferme; la *8e* division marchera directement de Fossé sur Beaumont par Belval et le bois du Petit Dieulet. La Garde se rassemble à l'ouest de Nouart. Le prince royal de Saxe a eu soin de recommander à chaque colonne, une fois arrivée à la lisière nord des bois, de n'engager l'action qu'avec l'artillerie et de retarder le déploiement de l'infanterie jusqu'à ce que les divisions voi-

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 236.

sines aient débouché à leur tour. A la IIIe armée, les deux corps bavarois ont été désignés pour appuyer l'attaque sur Beaumont : le Ier se porte en deux colonnes, de Sommerance et Saint-Juvin, sur Buzancy, Bar et Sommauthe, d'où il gagnera la grande route de Beaumont à Stonne; le IIe, venant des environs de Cornay, se dirige au sud de Sommauthe, où il doit rester en réserve (1). C'est un total de cinq corps d'armée qui s'acheminent vers la région où les troupes du général de Failly se reposent de leurs fatigues de la veille et de la nuit précédente.

Le champ de bataille de Beaumont est une zone de terrain relativement étroite comprise entre la Meuse au nord et à l'est, le ruisseau marécageux de la Wamme et un de ses affluents de gauche au sud, le ruisseau de Yonck à l'ouest. Large d'environ six kilomètres dans sa partie sud, cette bande se rétrécit jusqu'à en présenter moins de quatre sous le parallèle du village de Yoncq, au delà duquel elle s'agrandit légèrement à hauteur d'une colline de faible relief improprement appelée le mont de Brune. Les routes du Chesne à Stenay et de Buzancy à Mouzon coupent cette zone de l'ouest à l'est et du sud au nord. Le bourg de Beaumont, bâti à l'intersection de ces deux chaussées, est situé au fond d'une sorte de cuvette

(1) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 985-986.

bordée au sud par la forêt de Dieulet, dont la lisière forme une sorte de courtine flanquée de deux bastions : la forêt de Jaulnay à l'est, le bois du Grand Dieulet à l'ouest. Le terrain au nord, à l'ouest et au sud du bourg est légèrement mamelonné et entièrement découvert. Immédiatement à l'est, s'élèvent les hauteurs dominantes dites des Gloriettes, parsemées de bouquets de bois.

Au nord, la route de Mouzon gravit des pentes couronnées par une crête jalonnée par la ferme de la Harnoterie, le bois Failly et le promontoire de Sainte-Hélène qui surplombe une boucle tracée par la Meuse en aval de Létanne. Plus loin, cette route laisse à l'est le bois Givodeau qui projette deux avancées vers le sud et le sud-ouest, de part et d'autre de la ferme de la Sartelle, et qui, vers l'est, tombe sur la rivière par des pentes assez raides. La chaussée contourne ensuite, dans une dépression, un mamelon boisé qui la sépare de la vallée de Yonck et du moulin de Grésil, et se dirige vers le faubourg de Mouzon, dominée à droite par les hauteurs de Villemontry et du bois Luquet, à gauche par le mont de Brune dont le point culminant ne dépasse pas 222 mètres d'altitude et que franchit la voie romaine de Reims à Carignan.

Dans la nuit du 29 au 30, les camps du 5e corps ont été établis un peu au hasard aux abords

mêmes de Beaumont : ceux des divisions Goze et Lespart et de la réserve d'artillerie au sud du bourg, entre le chemin qui conduit à la ferme Beauséjour et la route de Stenay; ceux de la division L'Abadie au nord et près de Beaumont, à l'ouest de la route de Mouzon; ceux de la cavalerie entre la route de Stonne et celle de Sommauthe. Les fermes qui parsèment le terrain compris entre Beaumont et la lisière nord de la forêt de Dieulet ne sont pas occupées. Sauf sur la route de Stenay, où se trouve une grand'garde du 17e de ligne, le 5e corps n'a aucun service de sûreté. On ne s'est guère préoccupé de ce qu'est devenu l'ennemi de la veille : pas une reconnaissance de cavalerie n'est demeurée au contact, pas une patrouille ne fouille les bois si rapprochés des camps et si propices à dissimuler les mouvements des Allemands. Les bivouacs sont ceux qu'auraient pris des troupes à l'issue d'une manœuvre du temps de paix (1).

(1) « D'une hauteur située près de Sommauthe, on distinguai clairement quatre camps. Dans l'un d'eux qui se trouvait découvert, on voyait monter de la fumée, des gens affairés courir d çà et de là; des hommes en bras de chemise se rendaient à l ville, ou en revenaient. Le bivouac ressemblait plutôt à u camp de bohémiens qu'à un camp de guerre. On ne pouvai apercevoir aucune sentinelle ou d'autres groupes de soldats u peu importants, ni, en général, aucun homme revêtu d'un uniforme, de telle sorte que l'état-major du commandant de corps qui observait ce camp, conçut peu à peu des doutes, et en arriv à se demander si ce camp n'était pas abandonné par l'ennem et s'il ne se trouvait pas simplement visité par des habitants d

*
* *

Le 30 août, de bon matin, le maréchal de Mac-Mahon se rend de Raucourt à Beaumont, afin de se rendre compte de la situation des 5ᵉ et 7ᵉ corps, qui sont en présence de l'ennemi, et d'accélérer, autant que possible, leur marche et leur passage de la Meuse (1). Après s'être entretenu à ce sujet, à Oches, avec le général Douay (2), le maréchal arrive à Beaumont vers 7 heures (3). Le général de Failly est encore couché et, en dépit des événements de la veille, il n'a « aucune préoccupation ». De son aveu pourtant, il ignore s'il a eu « affaire à une division ou à plusieurs corps d'armée (4) ». Mac-Mahon lui déclare que, dans les circonstances présentes, il ne s'agit plus de combattre, mais de franchir la Meuse dans le plus bref délai; il lui prescrit en conséquence de marcher sur Mouzon où le passage s'effectuera sous la protection du 12ᵉ corps (5).

Beaumont » (*Le Iᵉʳ corps bavarois dans la guerre de 1870-1871*, 51, cité par Woyde, *loc. cit.*, II, 247.)

(1) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

(2) Voir *infrà*, p. 236. — Le prince Bibesco, *loc. cit.*, 85, indique 8 heures pour le moment de cet entretien, qui, d'après les journaux de marche du 5ᵉ corps, semble avoir eu lieu plus tôt.

(3) Journal de marche du 5ᵉ corps (Piépape).

(4) *Enquête*..., I, 36, Déposition du maréchal de Mac-Mahon; Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

(5) *Ibid.*

Le général de Failly croit devoir rendre compte au maréchal « de l'état d'épuisement dans lequel se trouve son corps d'armée ». Les dernières fractions viennent seulement d'arriver à Beaumont et, après toutes ces pénibles journées de marche et de combat pendant lesquelles les troupes surmenées n'ont pas reçu de distributions régulières, il est impossible de les remettre en mouvement sans leur avoir donné quelques heures de repos et des vivres. Le convoi, qui a été laissé au Chesne le 27, ne peut tarder à arriver : dès que les hommes se seront un peu reposés, séchés et qu'ils auront pris quelque nourriture, le 5e corps se dirigera sur Mouzon (1).

Le maréchal n'insiste pas; il quitte Beaumont et, en partant, « recommande de ne pas perdre un seul instant (2) ».

Le général de Failly donne aussitôt une série d'ordres en vue de la reprise de la marche : le 5e lanciers, chargé de garder le convoi de vivres, rompra à midi : la brigade Maussion, constituant l'avant-garde, entre 1 heure et 2 heures. Les généraux de division et les chefs de services, convoqués pour « un grand rapport », se réunissent à 9 heures chez le général de Failly. Ils ne signalent « aucun détail particulier qui puisse faire supposer que la marche du 5e corps ait été

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).
(2) *Ibid.*

suivie par l'ennemi ». Les grand'gardes n'ont pas annoncé sa présence et, « d'après les renseignements recueillis, il y a lieu de supposer que ses différentes colonnes ont continué leur mouvement sur Stenay... (1) ». Chacun ajoute foi à ces informations, d'autant plus que la cavalerie n'en fournit pas d'autres, et que « le général de Failly a confiance en elle après tous les ordres qu'il lui a donnés et renouvelés, pendant tout le courant de la campagne, au sujet des reconnaissances journalières... (2) ».

On n'a donc, pour le moment, aucun motif d'inquiétude, et l'on ne se préoccupe que de reconstituer les régiments, pourvoir à leurs besoins en vivres et en munitions, nettoyer les effets et les armes. On reconnaît que l'emplacement des camps au sud de Beaumont est défectueux, mais de Failly juge inutile de les déplacer : « ce serait fatiguer les troupes sans nécessité, puisque ces camps vont être levés dans quelques heures (3) ».

Pendant ce rapport, les généraux de division présentent tous des observations sur l'état matériel et moral du corps d'armée. « ... Les marches forcées qu'il exécute sans trêve ni repos depuis près d'un mois démoralisent les troupes et ont développé chez elles un déplorable esprit d'in-

(1) Général de Failly, *loc. cit.*, 45.
(2) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).
(3) *Ibid.*

discipline, qui a déjà produit les plus fâcheux résultats » . Des habitudes « de maraude et même de pillage déplorables » se sont répandues; à Reims, à Rethel, au milieu de populations sympathiques, « des actes inqualifiables » de ce genre se sont manifestés. Les généraux concluent en disant « qu'il est plus que temps de modifier un pareil état de choses, sans quoi, n'ayant plus leurs troupes dans la main, ils ne peuvent plus répondre de rien au jour d'une grande affaire » . De Failly répond qu'il est le premier à déplorer cette situation, mais que, « toutes ces marches, contre marches et ces fatigues inouïes, qui en sont le résultat, ne sont pas le fait de sa volonté personnelle, mais d'ordres supérieurs... (1) ». Cette déclaration contient une part seulement de vérité ; les événements ont montré que c'est à tort que le commandant du 5e corps voudrait dégager sa responsabilité (2).

Sur ces entrefaites, vers 9 heures, le convoi est arrivé, et une distribution de vivres a eu lieu aussitôt. Le parc d'artillerie a rejoint en même temps et s'est établi auprès de la réserve. Les troupes font la soupe, les hommes réparent leurs effets et nettoient leurs armes ; le temps se remet

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).

(2) Voir notamment : Historiques du 17e, du 27e et du 46e de ligne (25 août 1870); Journal de marche de la division L'Abadie (même date).

au beau, et la bonne humeur renaît peu à peu.

Soudain de graves nouvelles circulent. Des paysans accourent de Stenay, de Belval, de Bois-des-Dames, et annoncent que des colonnes ennemies s'avancent à travers les forêts de Dieulet et de Belval (1).

Dans sa conviction, peu fondée d'ailleurs, que l'adversaire de la veille marche sur Stenay, le général de Failly n'est nullement ému d'apprendre ces mouvements à travers les bois situés au sud de Beaumont. Il ne juge même pas utile d'envoyer des reconnaissances pour vérifier le fait. Pourtant, les avertissements se multiplient et se précisent : à 10 h. 45 environ, de Failly apprend, par l'adjoint à l'intendance Gamelin, que la ferme de Beaulieu « est pleine d'Allemands (2) » ; Mme Burdo, fermière de la Tuilerie, apporte à Beaumont une nouvelle analogue, en prévenant tous les camps sur son passage (3) ; M. Lagosse, maire de Montgon, signale l'arrivée de colonnes ennemies par la route de Stenay (4). Ces informations ne trouvent que la plus complète incrédulité. Une femme d'un grand cœur et d'un ardent patriotisme, Mme Bellavoine,

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur); Rapport du colonel Weissenburger, du 17e de ligne.

(2) Général Fr. Canonge, *Trois héros*, 44.

(3) *Ibid.*, 478.

(4) Note adressée à la Section historique de l'état-major de l'armée, par M. Lagosse, le 11 février 1902.

fondatrice du petit hospice de Beauséjour, accourt à Beaumont, au péril de sa vie, prévient quelques officiers réunis à la cure, puis se rend en hâte chez le maire afin d'avertir le général de Failly lui-même du danger imminent. Le général vient de se mettre à table ; elle ne peut le joindre qu'avec difficulté et obtient pour toute réponse : « Ma bonne dame, cela est impossible (1). » Une « incroyable sécurité » continue donc à régner parmi les troupes du 5e corps : les généraux et presque tous les officiers supérieurs ont couché au bourg et se disposent à y déjeuner; les hommes préparent leur repas ou mangent la soupe; un grand nombre de soldats circulent à Beaumont, à Letanne, à Pouilly même; on conduit les chevaux à l'abreuvoir; on vaque à divers travaux de propreté (2).

Peu de temps après le dernier avertissement donné au général de Failly, vers midi un quart, les premiers obus s'abattent sur les camps français.

(1) DEFOURNY, curé de Beaumont, *L'Armée de Mac-Mahon et la bataille de Beaumont*, 96-97; Général Fr. CANONGE, *loc. cit.*, 96 (récit fait au général Canonge en 1880 par Mme Bellavoine).
(2) *Ibid.*

CHAPITRE II

LA SURPRISE DE BEAUMONT

La marche de la 8e division prussienne. — L'ouverture du feu sur les camps français. — Entrée en ligne de la 7e division. — L'absence de grand'gardes françaises rend la surprise complète. — Premier désarroi du 5e corps. — Organisation de la défense. — Belle attitude du colonel Demange. — Vaillance des troupes.

Les troupes du IVe corps prussien ont levé dès l'aube leurs bivouacs d'Andevanne et de Bayonville, et, à 10 heures du matin, après une courte halte à Nouart et à Fossé, se sont remises en marche en deux colonnes sur Beaumont. A Belval, la 8e division, avec laquelle se trouvent le général von Alvensleben I et l'artillerie de corps, apprend que des troupes françaises nombreuses sont campées à Beaumont et s'y reposent en toute tranquillité, sans avant-postes. Elle continue, aussi silencieusement que possible, à travers la forêt, par la Forge de Belval, vers la ferme de Belle-Volée. Parvenu à la lisière du bois, l'escadron pointe d'avant-garde se met à l'abri des vues, tandis qu'une compagnie du 4e ba-

taillon de chasseurs se glisse jusqu'à la ferme de Petite-Forêt (1).

De la hauteur située immédiatement au nord-est, on distingue, à 500 mètres environ, un premier camp au sud de Beaumont, puis un second au nord-ouest du bourg. On évalue les troupes visibles à une brigade d'infanterie et à un régiment de cavalerie. On constate que les Français n'ont pas en effet établi d'avant-postes et que rien, jusqu'alors, n'a troublé leur quiétude (2).

D'après les recommandations du prince royal de Saxe, la 8e division doit attendre, avant de s'engager, que les colonnes latérales soient parvenues à sa hauteur (3). Mais le général von Alvensleben juge que les Français ne tarderont pas à s'apercevoir du danger et craint de laisser échapper une si belle occasion de les surprendre. Aussi prend-il la responsabilité d'une attaque immédiate (4).

Les mouvements à cet effet commencent aussitôt : déjà les deux batteries de l'avant-garde ont pris position entre la ferme de Petite-Forêt et celle de Maison-Blanche, située à 500 mètres à l'ouest, déjà le 4e bataillon de chasseurs tout entier a atteint Petite-Forêt, quand une vive

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 992-993.
(2) *Ibid.*, 993.
(3) Voir *suprà*, p. 203.
(4) *Das Abbrechen von Gefechten*, herausgegeben vom grossen Generalstabe, 74.

agitation se produit tout à coup dans les camps les plus proches occupés par les 11e et 46e de ligne (1). Ce dernier régiment vient d'être prévenu, en effet, de l'arrivée des Allemands par un soldat isolé qui est accouru en criant : « Aux armes! », et cet appel semble s'être répercuté jusqu'au bivouac du 11e (2). Constatant le fait, Alvensleben ne croit pas devoir attendre le complet déploiement de la *16e* brigade; il prescrit aux batteries d'avant-garde d'ouvrir le feu sur le camp français le plus rapproché, c'est-à-dire avec la hausse de 700 mètres. Il est midi 15 environ (3).

La canonnade détermine l'entrée en ligne de la 7e division (4). Dès 11 heures et demie, le peloton de dragons qui marchait à la pointe d'avant-garde de cette colonne a trouvé la ferme de Belle-Tour inoccupée, mais s'est heurté, sur une hauteur au nord, à la compagnie de grand-garde du 17e de ligne. Le *66e*, régiment de tête, sort peu à peu des bois et se déploie à cheval sur le chemin de Belle-Tour à Beaumont. La batterie d'avant-garde s'établit sur la hauteur abandonnée par la grand'garde française (5).

(1) Ces deux régiments constituent, avec le 4e bataillon de chasseurs, la 1re brigade de la division Goze.

(2) Historiques des 11e et 46e de ligne.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 995.

(4) De Belle-Tour, on ne pouvait apercevoir ni les camps français de Beaumont, ni les mouvements de la *8e* division.

(5) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 996.

Ainsi, une fois de plus dans cette malheureuse guerre, nous étions surpris dans nos camps, et, ce jour-là, dans des conditions particulièrement critiques et démoralisantes, sous le feu, à portée très efficace, de trois batteries (1). Les événements prouvent qu'il eût suffi de l'occupation des fermes de Beaulieu, Belle-Tour, Petite-Forêt, Belle-Volée et Beauséjour, chacune par une compagnie, pour donner à la surprise des proportions infiniment moindres. Ces grand'gardes eussent résisté en effet, donné l'alarme et permis aux troupes de s'équiper et de se former avant d'être exposées au feu de l'artillerie ennemie. Il faut sans doute attribuer à la fatigue cette absence totale des précautions les plus élémentaires. Mais on ne saurait invoquer cette cause comme une justification. Il est, à la guerre, des circonstances où le général en chef doit, sous peine de manquer à ses devoirs, s'affranchir totalement des sentiments de pitié à l'égard de quelques fractions chargées d'assurer le repos et la liberté d'action de tous (2). On l'a dit très justement : « A la guerre, on peut être battu sans déshonneur ; on n'a pas le droit d'être surpris,

(1) Le 31 août, en parcourant le champ de bataille, le roi de Prusse et Bismarck remarquent que l'artillerie a surpris les Français « en plein bivouac. On le reconnaissait aux chevaux morts qui se trouvaient encore à la longe, aux cadavres en manches de chemise et aux marmites encore remplies de pommes de terre bouillies » (Busch, *Les mémoires de Bismarck*, I, 85).

(2) Colonel Derrécagaix, *loc. cit.*

aussi bien sur le champ de bataille que dans les marches et dans les cantonnements (1). »

*
* *

Au premier coup de canon, suivi d'un court silence, puis d'une « immense clameur », chacun, dans le camp français, court aux armes. Le désarroi, la confusion et, pour certaines unités, la panique sont inexprimables. C'est « un pêle-mêle effroyable » d'hommes qui se croisent et se heurtent, s'équipent à la hâte, se précipitent aux faisceaux, sellent ou harnachent les chevaux affolés, courent en tout sens avec leurs attelages. La population de Beaumont, saisie d'épouvante, augmente encore le désordre en fuyant à travers les tentes et les parcs (2). Partout les officiers font des prodiges de sang-froid et de vigueur, et se multiplient pour conjurer les effets de cette crise, pour empêcher leurs hommes de se débander, pour les réunir et les former en bataille. Grâce à leurs efforts et à ceux des cadres et des soldats ayant subi l'épreuve de plusieurs campagnes, il ne se produit que quelques défaillances partielles.

Revenues de leur première surprise, les troupes parviennent en général à se ressaisir assez vite et à se grouper autour de leurs chefs, en dépit

(1) Général Bonnal, *loc. cit.*, 286.
(2) Defourny, *loc. cit.*, 98-99.

d'une grêle d'obus, puis de balles dont l'intensité augmente sans cesse. Les généraux se hâtent de quitter Beaumont et accourent aux camps où, donnant l'exemple du calme et du mépris de la mort, ils prennent leurs dispositions pour parer, dans la mesure du possible, à cette attaque imprévue, surgissant à si courte distance.

Parmi les troupes stationnées au sud de Beaumont, divisions Goze et Lespart, « la défense s'est bientôt organisée, prompte et vigoureuse (1) ». Non sans une certaine confusion, il est vrai, les brigades Saurin, à droite, et Fontanges, à gauche, se déploient en première ligne ; les brigades Nicolas et Abbatucci se placent derrière elles. Une chaîne épaisse de tirailleurs se constitue ; quelques fractions prennent même une offensive résolue.

Le 4e bataillon de chasseurs, de la brigade Saurin, prêt le premier, se porte rapidement en avant vers la crête à l'ouest de la cote 212 ; il est bientôt soutenu à gauche par le 11e de ligne (2). A la brigade Fontanges, le 68e, campé à l'ouest du chemin de Belle-Tour (3), jette deux compa-

(1) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 1002.

(2) Historiques du 4e bataillon de chasseurs et du 11e de ligne.

(3) Au moment de la surprise, on passait au 68e la revue des armes et des cartouches (Rapport du général de Fontanges, 9 septembre 1870).

gnies à la baïonnette sur une partie du *66e*; le 17e, dont la compagnie de grand'garde résiste énergiquement, déploie deux bataillons entre la gauche du 68e et la route de Stenay (1).

A la réserve d'artillerie, bivouaquée au sud-ouest de Beaumont, la confusion du premier moment est « inexprimable ». Toutefois, officiers et canonniers font « admirablement leur devoir », et, en moins d'un quart d'heure, le matériel est attelé (2). Les batteries se hâtent d'ouvrir le feu : les unes de la crête située un peu au sud du camp, les autres dans le voisinage immédiat de leur bivouac. L'une d'elles, aussitôt très éprouvée, se replie et gagne le moulin à vent au nord-ouest du bourg, où se trouve déjà établie une batterie de la réserve; une autre, abandonnant trois pièces dont les attelages sont tués, se porte au nord-est de la Harnoterie (3). L'artillerie de la division Goze seconde de son mieux celle de la réserve : une de ses batteries se maintient pendant une demi-heure au sud de Beaumont; elle rejoint ensuite les deux autres au nord-ouest du bourg (4).

(1) Historique du 68e de ligne; Rapport du colonel Weissenburger, du 17e. — Le Ier bataillon de ce régiment, qui n'a pas encore pu remplacer ses cartouches épuisées la veille, est renvoyé en arrière.

(2) Journal de marche de la réserve d'artillerie.

(3) Rapport du chef d'escadron Cailloux; Historiques des 2e et 20e régiments d'artillerie; Renseignements donnés sur le terrain par le colonel Majorelle.

(4) Rapport du chef d'escadron Pérot, 19 octobre 1870.

Les troupes qui ont campé au nord de Beaumont — division L'Abadie et artillerie de la division Lespart — ont été relativement soustraites au désarroi en raison de leur éloignement et des préparatifs de leur départ. Une partie du 14e bataillon de chasseurs s'embusque dans les jardins de Beaumont; le reste sert de soutien à l'artillerie; le 49e de ligne s'échelonne par bataillon, la gauche aux premières maisons du bourg (1). Au 88e, une panique est sur le point de se produire. Quelques caissons font explosion au parc d'artillerie voisin du bivouac; des voitures se jettent à toute allure parmi les tentes. Très impressionnés, les soldats se précipitent sur les faisceaux, les uns pour faire le coup de feu, les autres pour s'enfuir. Heureusement le colonel Demange se porte vivement sur le front de bandière, et, par son calme, rassure les plus proches; puis il monte à cheval sans la moindre hâte et, après un roulement de tambours, ordonne de rompre les faisceaux. Cette attitude relève le moral de tous. Le régiment se porte en échelons par bataillon vers la lisière sud du bois Failly; « cette marche, sous le feu de l'artillerie ennemie, a été admirable d'ordre et de silence. On se serait cru à l'exercice (2) ». Le 49e s'établit à

(1) Journal de marche de la division L'Abadie.

(2) Récit du capitaine Guèze, alors sous-lieutenant au 88e (général Canonge, *loc. cit.*, 159).

sa droite. Bientôt la brigade Abbatucci, de la division Lespart, vient se placer à droite de ce dernier régiment (1). L'artillerie de la division L'Abadie prend position d'abord non loin du moulin à vent, auprès de celle du général de Lespart, puis à 1 000 mètres environ plus au nord, à proximité de la route de Mouzon.

A la division de cavalerie Brahaut, le sang-froid de tous a été remarquable : au 5e hussards, par exemple, un seul homme démonté manque à l'appel (2). Le rassemblement s'effectue au nord de Beaumont, derrière les batteries de la division L'Abadie, emplacement aussi mal choisi que possible, où s'abattent les projectiles longs de l'artillerie prussienne.

Ainsi, d'une manière générale, officiers et soldats du 5e corps ont fait preuve d'un sang-froid et d'une vaillance que dépassèrent rarement des troupes surprises dans des conditions aussi critiques, et l'on a pu dire justement que « leurs nobles et généreux efforts fournissent un beau et réconfortant spectacle (3) ».

(1) Historiques du 19e bataillon de chasseurs et du 30e de ligne. — Le 19e chasseurs n'a quitté son bivouac qu'après avoir « ramassé jusqu'au dernier ustensile de campement ».

(2) Le 5e lanciers est en marche sur Mouzon (Cf. *suprà*, p. 208).

(3) Général CANONGE, *loc. cit.*, Avant-propos, VIII.

CHAPITRE III

PRISE DE BEAUMONT

Offensive de la brigade Saurin. — Progrès de la 7e division. — Charges à la baïonnette du 86e de ligne. — Combat livré par la brigade Fontanges. — Retraite de la réserve d'artillerie, puis de la division Goze. — Progrès de la 8e division prussienne. — Prise de Beaumont. — Retraite de la brigade Fontanges. — Belle conduite du 68e de ligne. — Mouvement en avant de l'artillerie allemande. — Positions occupées par le 5e corps au nord de Beaumont. — Intervention des Saxons à l'aile droite du IVe corps. — Débouché des Bavarois à son aile gauche.

Formées en bataille tant bien que mal, les troupes françaises campées en première ligne n'ont pas tardé à se porter en avant, avec un sentiment très réel et instinctif de l'offensive et une bravoure à laquelle il faut rendre hommage. Mais, sous la pression des circonstances, chaque chef de corps, de bataillon, quelquefois même de compagnie, a pris le commandement des groupes à sa portée et les a engagés selon ses vues, sans idée de manœuvre, sans autre souci que d'éloigner autant que possible l'adversaire qui vient de surgir inopinément en face de lui. De là un désordre inévitable qui, joint à la confusion pro-

venant de la surprise, a rendu toute direction d'ensemble à peu près impossible.

Une chaîne dense de tirailleurs appartenant au 4e bataillon de chasseurs, aux 11e, 46e, 68e et 17e de ligne s'est constituée à 1 000 mètres environ au sud de Beaumont, entre le chemin de Beauséjour et la route de Stenay; une grêle de balles s'abat sur l'assaillant. Les deux batteries d'avant-garde de la *8e* division ne disposent plus bientôt que de deux ou trois servants par pièce; celle de la 7e division est également très éprouvée (1). L'entrée en ligne du reste de l'artillerie de ces deux divisions ne suffit pas à arrêter notre vaillante infanterie. Vers midi 45, toute la brigade Saurin se porte vigoureusement en avant sous l'impulsion de la brigade Nicolas, dont les régiments, bivouaqués en arrière, ont pu reconstituer quelques unités. Le 11e de ligne se lance sur Petite-Forêt; le 46e, à sa gauche, se conforme à ce mouvement. Trois bataillons prussiens (2) et deux compagnies du *4e* chasseurs couronnent la crête au nord-est de la ferme et, de concert avec l'artillerie, parviennent à nous contenir. Leurs feux sont d'une efficacité considérable sur nos masses qui se meuvent en terrain absolument découvert. Au 11e de ligne, le colonel de Béhagle

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 994, 996.
(2) IIe du *96e* entre le Ier du *86e* à droite et le IIe du *86e* à gauche.

et un grand nombre d'officiers sont mortellement atteints; au 46e, les pertes sont également très fortes (1).

L'entrée en ligne de la brigade Nicolas détermine néanmoins un mouvement en avant général : le colonel Berthe, du 86e, déjà blessé, est grièvement atteint ainsi que plusieurs officiers de son régiment; le 61e est, lui aussi, cruellement éprouvé (2). En dépit de ces pertes, nos tirailleurs s'avancent, jusqu'au voisinage de la position ennemie. Il ne faut pas moins de quatre nouveaux bataillons prussiens pour enrayer cette offensive; un régiment entier, le *71e*, s'établit en réserve à la sortie des bois; enfin l'artillerie de corps commence à déboucher de la forêt (3).

D'ailleurs la 7e division, informée de la résistance qu'opposent les Français au nord de Petite-Forêt, a progressé entre le chemin de Belle-Tour et la route de Stenay, en face de notre gauche : la *13e* brigade marchant sur deux lignes, le *66e* suivi du *26e*, la *14e* brigade plaçant un régiment, le *93e*, près de l'artillerie, vers la cote 217, l'autre, en réserve, près de Belle-Tour (4).

A son tour, la *8e* division cherche à gagner du terrain au nord de Petite-Forêt, mais ce n'est pas

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur); Historique du 11e de ligne.
(2) Rapport du capitaine Crouzet; Historique du 61e de ligne.
(3) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 995.
(4) *Ibid.*, 996-997.

sans grandes difficultés. Par deux fois le 86e de ligne exécute une charge à la baïonnette, qui échoue « sous un feu écrasant d'écharpe et de face (1) ». Le 46e, contraint d'abord de reculer, se reporte en avant et, « au prix de grands efforts », reconquiert l'espace perdu (2).

Des péripéties analogues caractérisent le combat livré par les régiments de la brigade Fontanges déployés à gauche de la division Goze. Le 68e de ligne plie d'abord sous les efforts du 66e efficacement appuyé par quatre batteries, mais le lieutenant-colonel Paillier, dont le courage et le sang-froid furent au-dessus de tout éloge, parvient pourtant à refouler l'ennemi « par différentes charges à la baïonnette exécutées à propos (3) ». A leur tour, les Prussiens prennent l'avantage, et il faut le secours des dernières compagnies de réserve du 68e pour leur tenir tête. Ce résultat n'est obtenu d'ailleurs qu'au prix de pertes considérables : parmi les officiers atteints sont le commandant Lacazedieu tué et le commandant Frelaut grièvement blessé de trois coups de feu (4). Par contre, à l'extrême gauche, entre le chemin de Belle-Tour et la route de Stenay, l'ennemi, qui n'a engagé que trois compagnies

(1) Historique du 86e de ligne.
(2) Rapport du général de Fontanges, 9 septembre 1870.
(3) *Ibid.*
(4) Historique du 68e de ligne.

du 66e, est aisément contenu par les deux bataillons du 17e.

Pressentant l'issue de ce combat inégal, le général Liédot, commandant l'artillerie du 5e corps, a prescrit aux batteries de la réserve de quitter leurs emplacements à l'ouest et au sud de Beaumont, et de venir s'établir au nord-est du bourg. Les batteries de la division Goze se reportent de même plus au nord vers le carrefour situé au nord-est de la Harnoterie (1). Cette retraite, nécessaire sans doute en raison des progrès de l'adversaire, prive à peu près complètement notre infanterie de l'appui de l'artillerie et la laisse exposée aux feux réunis du fusil et du canon ennemis (2).

Débordé sur son flanc gauche, le 46e recule, non sans exécuter plusieurs retours offensifs qui tiennent les Prussiens à distance; finalement il s'éparpille depuis Létanne jusqu'aux hauteurs au nord-ouest de Beaumont (3). Le 11e de ligne, dont le flanc gauche est découvert par cette retraite, se replie un peu en désordre, mais se rallie à hauteur d'un de ses bataillons, disposé en échelon en arrière. Il laisse ensuite Beaumont à sa gauche et s'établit au nord du bourg (4). A son

(1) Journal de marche de la réserve d'artillerie; Rapport du chef d'escadron Pérot, 19 octobre.

(2) Historique du 11e de ligne.

(3) Historique du 46e de ligne.

(4) Historique du 11e de ligne.

tour, le 61e, « vivement attaqué et tourné par sa gauche », exécute sur sa droite, appuyée au 86e, un changement de front en arrière ; mais dans ce mouvement opéré « sous un feu écrasant d'écharpe et de face », le désordre se met dans ses rangs. Le lieutenant-colonel Vichery, faisant placer le drapeau auprès de lui, rassemble les fractions éparses du régiment à côté du 11e de ligne (1). Le 86e, enfin, sous l'impulsion énergique du lieutenant-colonel de Montcets, fait les plus héroïques efforts pour arrêter l'ennemi et, après avoir brûlé toutes ses cartouches, abandonne le dernier le terrain au sud de Beaumont, pour suivre les traces du 61e (2).

En somme, bien que surprises dans leurs camps, ayant dû s'équiper, s'armer et se former à la hâte sous le feu, les troupes de la division Goze ont eu une contenance admirable dans ce combat inégal, et elles ont infligé à l'ennemi de lourdes pertes qui, pour certains bataillons, s'élèvent « à plus du quart de l'effectif (3) ».

*
* *

L'aile gauche du IVe corps a désormais le champ libre : les régiments de la *8e* division et le *66e*, de

(1) Journal de marche de la brigade Nicolas, de la division Goze.
(2) *Ibid.* Historique du 86e de ligne.
(3) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 999.

la 7e, marchent concentriquement sur Beaumont; ils font irruption dans les camps où les tentes sont encore, en majeure partie, dressées, s'emparent de sept bouches à feu dont trois ont été abandonnées et, vers 2 heures, occupent le bourg, dont seuls quelques groupes défendent un instant la lisière (1).

Une accalmie se produit alors sur ce point, tandis qu'à l'aile droite du IVe corps, l'action se prolonge quelque temps avec une certaine vivacité. Débordée sur sa droite par la retraite de la division Goze, la brigade Fontanges a exécuté une sorte de changement de front en refusant son aile droite et s'est établie le long de la route de Stenay où elle a été rejointe par des fractions du 46e de ligne. Constatant bientôt que les hauteurs au nord de Beaumont se garnissent d'infanterie et d'artillerie, Fontanges donne à ses deux régiments l'ordre de se porter sur cette position. Au 17e, le IIe bataillon, vivement pressé par l'ennemi, recule avec quelque confusion, mais le IIIe tient ferme dans les petits bois des Gloriettes. Le régiment se reconstitue en entier au nord-est de Beaumont, puis se dirige droit sur Mouzon où il franchit la Meuse, sans que l'on puisse s'expliquer cet abandon prématuré du champ de bataille (2).

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 998-999.

(2) Rapports du général de Fontanges et du colonel Weissenburger.

Le 68e, au contraire, qui a épuisé toutes ses cartouches, se replie en bon ordre sur Beaumont en échelons par la gauche ; le commandant Lemaire, entraînant son bataillon, exécute même un vigoureux retour offensif à la baïonnette pour arrêter l'ennemi qui se montre un peu pressant. Le régiment, qui laisse sur le terrain 32 officiers et environ 750 sous-officiers et soldats tués ou blessés, peut encore opposer à Beaumont une courte résistance en utilisant les cartouches des hommes mis hors de combat (1). L'ennemi a subi également de fortes pertes : 20 officiers et 500 hommes pour le seul *66e* (2).

Le mouvement en avant de l'infanterie prussienne a eu pour résultat de masquer en grande partie l'artillerie de la *8e* division et l'artillerie de corps qui, sur ces entrefaites, l'a rejointe. Ces quatorze batteries se portent donc en avant par échelons et prennent de nouveaux emplacements sur les collines au sud de Beaumont, d'où elles canonnent nos troupes en retraite et l'artillerie placée au nord du bourg. Vers 2 heures, leurs ailes se relient aux batteries saxonnes et bavaroises sur les hauteurs au sud-est et à l'ouest de Beaumont, tandis qu'au centre une fraction de l'artillerie de corps se dispose à suivre l'infanterie qui se prépare à attaquer les positions occupées

(1) Rapport du général de Fontanges ; Historique du 68e de ligne.
(2) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 1000.

par le 5e corps sur la ligne la Harnoterie, bois Failly (1).

Les troupes de la division Goze et de la brigade Fontanges ont été recueillies par la division L'Abadie et la brigade Abbatucci établies au nord de Beaumont. La brigade Maussion se trouve, depuis le début de l'action, entre la route de Mouzon et Sainte-Hélène : le 49e à droite, le 88e bordant la lisière sud du bois Failly et tenant le promontoire de Sainte-Hélène, trois compagnies du 14e bataillon de chasseurs à 500 mètres en arrière de la première ligne. A la brigade Abbatucci, le 19e bataillon de chasseurs et le 27e occupent la Harnoterie avec mission « de chercher à arrêter ou du moins à retarder le mouvement tournant que l'ennemi dessine (2) » ; un bataillon du 30e sert de soutien à la réserve d'artillerie, les deux autres restent disponibles près de la route de Mouzon, mais sont malencontreusement placés derrière des batteries et exposés ainsi sans utilité aux projectiles (3). La brigade Fontanges ne peut plus guère entrer en ligne de compte : le 17e se dirige sur Mouzon; le 68e, réduit à 200 où 300 hommes valides, va se porter au Mont de Brune.

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1002.
(2) Historique du 14e bataillon de chasseurs. — Voir *infrà*, p. 233.
(3) Historique du 30e de ligne.

Les régiments de la division Goze, très diminués, se rallient difficilement : le 11e et un bataillon du 46e entre la route de Mouzon et la Harnoterie, le reste du 46e à Sainte-Hélène ; les débris des 61e et 86e, rassemblés autour des drapeaux, au nord-est de la Harnoterie, puis au Mont de Brune. Il n'y a donc plus, en état de combattre, que trois bataillons environ, ce qui, avec les brigades Maussion et Abbatucci, constitue un total de dix-sept bataillons.

L'artillerie du corps d'armée est ainsi répartie : trois batteries de part et d'autre de la Harnoterie, cinq à 1 500 mètres au nord de Beaumont, à cheval sur la route, trois au sud du bois Failly, enfin deux placées d'abord près de la Harnoterie, puis au sud du bois Givodeau.

Ces treize batteries luttent avec peine contre l'artillerie allemande devenue près de deux fois supérieure en nombre et se développant sur une longue ligne de 150 bouches à feu depuis les hauteurs des Gloriettes jusqu'au mamelon situé à 1 500 mètres au sud de la Thibaudine (1).

Saxons et Bavarois sont venus en effet renforcer le IVe corps sur ses ailes. Par suite de l'encombrement de la route de Nouart à Beauclair, la *24e* division saxonne n'a pu se mettre en marche qu'à 11 heures. Trouvant impraticable

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1001.

le chemin qui lui a été désigné pour gagner Belle-Tour, elle suit, plus à l'est, une autre voie forestière et débouche du bois, vers une heure, à Fontaine-au-Fresne. En raison de la canonnade, dont, depuis plus d'une demi-heure, on perçoit les échos, le déploiement s'effectue aussitôt. Mais cette opération et le mouvement en avant qui lui succède sont rendus difficiles par la nature marécageuse des prairies qui avoisinent la Wamme, ruisseau à fond vaseux où les hommes enfoncent jusqu'à mi-corps. Finalement, toute la *24*e division se déploie sur la rive gauche, derrière la droite du IVe corps ; la cavalerie et l'artillerie empruntent le pont de la route de Stenay, où elles s'intercalent dans la colonne formée par la *23*e division (1).

Celle-ci, venant de Beauclair et de Laneuville, est flanquée à droite par le *100*e qui se dirige sur la ferme de la Wamme, à travers la forêt de Jaulnay. Vers une heure, le *108*e occupe le bois de la Vache et la ferme de Beaulieu; deux batteries s'établissent d'abord dans le voisinage, au nord de la chaussée, et ouvrent le feu sur notre infanterie en retraite. Après un bond en avant de 800 mètres, elles sont rejointes par cinq autres batteries; toute l'artillerie de corps pousse bientôt au delà sur les hauteurs des Gloriettes où se portent éga-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1003-1004.

lement les huit batteries divisionnaires. L'ensemble constitue une masse de 90 bouches à feu couvertes par le *108*e et qui contrebattent les batteries françaises postées au nord de Beaumont, tandis que le *100*e progresse vers Létanne le long de la Meuse. Le reste de l'infanterie du XIIe corps se déploie à l'ouest du ruisseau de la Wamme (1).

Tandis que les Saxons appuient de la sorte, à l'aile droite, l'attaque des 7e et *8*e divisions prussiennes, le Ier corps bavarois débouche à leur gauche. Vers midi, les deux colonnes formées au départ de Sommerance sont arrivées à Sommauthe et à Buzancy. Au bruit du canon, le général von der Tann dirige la 2e division de Sommauthe sur Beaumont et, vers une heure, les deux batteries d'avant-garde, qui ont pris les devants au trot sous l'escorte du *4*e chevau-légers, s'établissent sur la croupe 226, au nord du bois des Murets. Sur l'indication d'un officier d'état-major du IVe corps, trois bataillons d'infanterie bavaroise cheminent le long de la lisière vers la ferme de la Thibaudine, afin d'agir sur le flanc et les derrières de nos positions au nord de Beaumont. Vers 2 heures, ils sont sur le point d'atteindre la route de Stonne; le reste de la 2e division suit leurs traces le long des bois; la *1*re division et la réserve d'artillerie parviennent à

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1005-1006; Schimpff, *Das XII. Korps im Kriege 1870-1871*, 90.

ce moment à Sommauthe, où se trouve déjà la brigade de cuirassiers (1). Mais le mouvement débordant des Bavarois va être interrompu par le débouché de la division Conseil Dumesnil sur leur aile gauche.

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1007-1008.

CHAPITRE IV

LE 7e CORPS

Ordre de marche du corps d'armée. — Apparition des uhlans de la Garde. — Instructions verbales de Mac-Mahon. — Douay dirige ses colonnes sur Mouzon et Villers-devant-Mouzon. — De Stonne, il aperçoit le terrain où combat de Failly. — Au lieu de le secourir, il obéit passivement aux ordres du maréchal. — Vue de la déroute de la division Conseil Dumesnil. — La marche de cette division de Stonne vers Yonck. — Son engagement contre la 2e division bavaroise. — La retraite désordonnée sur Raucourt. — Arrivée du convoi à Villers-devant-Mouzon.

Le 7e corps, qui a passé la nuit aux environs d'Oches, est sous les armes dès 3 heures et demie du matin. A 4 heures, un lourd convoi de 1 500 voitures prend les devants et s'engage sur la route de Stonne, sous l'escorte de la division Conseil Dumesnil. La brigade Saint-Hilaire forme l'avant-garde : le 99e marchant en tête, le 47e réparti le long de la colonne. La brigade Bretteville suit avec l'artillerie divisionnaire et deux escadrons du 4e hussards. Le reste de la division de cavalerie Ameil est également chargé de l'escorte du convoi (1).

(1) Notes sur les opérations de la division Conseil Dumesnil.

Dès le départ, de nombreux éclaireurs des uhlans de la Garde apparaissent sur les hauteurs qui dominent Oches. Craignant une attaque, Douay déploie aussitôt la brigade Bretteville sur une position défensive à l'ouest du village et ne la remet en marche qu'après avoir acquis la certitude que l'ennemi se borne à une démonstration. Les voitures d'ambulance et du train, bien attelées et placées en tête, avancent rapidement; mais, à la sortie de la Berlière, il devient nécessaire, pour gravir une côte, de doubler les attelages des voitures de réquisition. On perd là un temps précieux (1).

Vers 8 heures, au moment où Douay va tardivement partir d'Oches avec la division Liébert et la réserve d'artillerie, le maréchal de Mac-Mahon survient, se montre très préoccupé du retard et déclare que le 7e corps doit franchir la Meuse « coûte que coûte » le soir même et se débarrasser ensuite du convoi qui alourdit sa marche. Il indique à Douay trois points de passage : le pont de pierre de Mouzon, qui doit servir également au 5e corps; un pont de bateaux construit par le génie à Villers-devant-Mouzon; le pont de

— « Je ne comprends pas que l'on ait pu affaiblir les corps combattants de cette manière-là et détacher une brigade entière pour escorter des convois » (Prince de Hohenlohe, *loc. cit.*, II, 255).

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 95.

Remilly, destiné au 1er corps et aux cuirassiers Bonnemains.

Douay hésite entre Mouzon et Villers. Comme la tête du convoi est déjà engagée sur le chemin de la Besace, il juge préférable de le laisser poursuivre par Yonck sur Mouzon avec Conseil Dumesnil et de diriger le reste du corps d'armée, par Raucourt et Autrecourt, sur Villers-devant-Mouzon. Ces dispositions une fois arrêtées par Douay, le maréchal s'éloigne en disant : « Vous aurez 60 000 hommes sur les bras ce soir si vous n'êtes pas au delà de la Meuse. » Peu après, le canon se fait entendre sur les derrières du corps d'armée : deux batteries de l'avant-garde du Ve corps se sont établies en effet au nord de Saint-Pierremont et tirent sur la brigade Bittard des Portes, de la division Dumont, constituant l'arrière-garde. Déjà celle-ci riposte, quand Douay survient, fait cesser le feu et reprendre la marche, « notre intérêt étant d'avancer quand même (1) ». La cavalerie ennemie essaie de pousser sur le bois du Fay, mais elle est arrêtée par quelques salves de la batterie de mitrailleuses de la division Dumont, établie à l'ouest de Stonne (2).

En approchant de cette localité, Douay entend sur sa droite le grondement du canon qui devient de plus en plus distinct à mesure qu'il avance.

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 97.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1049.

« Au premier moment, dit un témoin, il n'y eut au 7e corps qu'une même pensée : marcher au canon ! Mais dès que nous fûmes montés sur un mamelon situé près de la route de Stonne, nous pûmes constater, au moyen d'une longue vue, que cela était impossible. Au loin, à droite, se dessinait une ligne de feux demi-circulaire avançant dans la direction de Beaumont : là était l'ennemi ; à gauche, on voyait la fumée des coups de canon tirés à intervalles par des troupes en retraite sur Mouzon : ces troupes étaient celles du 5e corps (1). »

Pour leur porter secours, il fallait, suivant Douay qui, en cela se montrait très pessimiste, faire halte, réunir les éléments du 7e corps échelonnés de Stonne à Raucourt, se frayer un passage à travers la colonne Conseil Dumesnil, qui encombrait la route de Beaumont, franchir en bon ordre les dix kilomètres qui séparaient Stonne du champ de bataille. A son avis, cette manœuvre était très périlleuse, et n'eût pas exigé moins de trois à quatre heures. Or, il était plus d'une heure, déjà de Failly semblait en retraite, et l'on risquait d'arriver trop tard et de se faire écraser en détail. Le commandant en chef n'avait il pas prescrit, d'autre part, de franchir la Meuse le soir même? C'est à ce dernier parti que s'arrêt

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 103-104.

Douay : il va donc obéir passivement aux instructions du maréchal de Mac-Mahon, continuer la marche comme si aucun incident n'était survenu et se hâter vers les ponts de la Meuse (1).

En approchant de Raucourt, Douay aperçoit, sur le chemin venant de Yonck, des voitures du train, arrivant bride abattue, des officiers et des soldats blessés, d'autres se traînant à peine, surtout une grande quantité de fuyards appartenant principalement à la 1re brigade de la division Conseil Dumesnil. A la vue de « cette débandade », Douay se demande s'il convient toujours d'aller passer la Meuse à Villers-devant-Mouzon. Le pont ne sera-t-il pas obstrué par les troupes du 5e corps, qui n'auront pas pu s'écouler par celui de Mouzon? Peut-être même sera-t-il au pouvoir de l'ennemi. Il se décide finalement à se porter sur Remilly, bien que la distance soit plus considérable et que le passage soit réservé au 1er corps et à la division de cavalerie Bonnemains (2). Ainsi, de plus en plus, il s'éloigne du 5e corps dans un esprit d'excessive soumission aux ordres du commandant en chef et sans suffisamment considérer peut-être que ces événements imprévus exigent de sa part un acte d'initiative et de solidarité.

(1) *Histoire de l'armée de Châlons,* par un volontaire de l'armée du Rhin, 122-123.

(2) Prince Bibesco, *loc. cit.,* 106, 109.

*
* *

Quelles étaient les causes de la déroute dont Douay avait eu l'affligeant spectacle?

Après une halte à Stonne, la division Conseil Dumesnil et le convoi se sont remis en marche par la route de Beaumont afin de gagner, par Warniforêt, Yonck et Autrecourt, le pont de Villers-devant-Mouzon. D'après les instructions verbales de Mac-Mahon, il faut arriver à la Meuse « coûte que coûte, avant le soir (1) ».

Le 99e est toujours en tête, le 47e est échelonné sur le flanc droit, le 21e derrière la longue colonne des voitures. Le général de Bretteville reste provisoirement à Stonne avec le 3e de ligne; Douay garde avec lui le 17e bataillon de chasseurs et, ce qui s'explique difficilement, l'artillerie divisionnaire. La division de cavalerie Ameil stationne à l'angle des routes de Beaumont et de Raucourt, afin de former l'extrême arrière-garde du corps d'armée et de couvrir, en particulier, la division Conseil Dumesnil (2).

Vers midi, le canon se fait entendre vers la direction de Beaumont, mais on n'y prête pas tout d'abord une grande attention : « on suppose que c'est la répétition et la suite des combats d'avant-

(1) Notes sur les opérations de la division Conseil Dumesnil
(2) *Ibid.*

garde que le 5e corps a, dit-on, eu à livrer le 29, et avec succès (1) ». Un peu plus loin, on annonce qu'une brigade d'infanterie prussienne est embusquée dans les bois au sud de la route ; aussi, pour éviter une surprise, porte-t-on au soutien du 47e, sur le flanc droit du convoi, le 21e qui marchera en échelons de demi-bataillons avec des flanqueurs dans les bois.

A l'est de Warniforêt, la tête de colonne s'engage sur le chemin de Yonck ; mais le jalonneur, placé à la bifurcation, ayant quitté son poste, le convoi continue à suivre la route de Beaumont. Il faut le ramener, par un demi-tour, dans la bonne direction, non sans confusion et sans perte de temps sensible. La canonnade étant devenue plus vive, le général de Saint-Hilaire, sans chercher à en connaître la cause, prend quelques mesures pour couvrir la marche du convoi : deux bataillons du 99e et, à leur gauche, une partie du 47e s'établissent sur le plateau à l'ouest de la Thibaudine. Conseil Dumesnil survient à ce moment, fait demander à Douay l'artillerie divisionnaire ; mais, pour se conformer aux instructions de Mac-Mahon, il fait reprendre aux 47e et 99e l'escorte du convoi, charge le 21e de les remplacer sur leur position et appelle de Stonne le 3e de ligne (2).

(1) Notes sur les opérations de la division Conseil Dumesnil.
(2) *Ibid.*

Le 21e est sur le point d'atteindre le plateau, où ne se trouvent plus que quelques compagnies du 47e, quand il aperçoit les Bavarois débouchant des bois au sud (1). Ceux-ci, accueillis par la fusillade de nos fractions de tête, leur font face en partie, tandis qu'ils se hâtent de jeter deux compagnies à la Thibaudine. Le combat est d'abord stationnaire, mais bientôt le *10*e bavarois tout entier intervient à gauche des unités engagées en première ligne, et une section d'artillerie, prenant position au sud de la ferme, bat le bois adjacent au ruisseau de Yonck. Enfin, la *3*e brigade d'infanterie se déploie à l'est du bois des Murets : le *1*er bataillon de chasseurs, longeant la lisière, prolonge la gauche de la *4*e brigade; le *3*e régiment marche sur Warniforêt à travers les taillis (2).

Attaqué de front par des forces supérieures et menacé sur son flanc droit, comptant d'ailleurs dans ses rangs beaucoup d'hommes peu instruits, le 21e de ligne plie. Le général Morand entraîne quelques fractions encore compactes et fait reculer une partie du *10*e, mais le *1*er bataillon de chasseurs l'oblige à rétrograder à son tour. C'est le signal de la retraite générale de nos troupes

(1) Ier bataillon du *13*e et *7*e bataillon de chasseurs, de la *4*e brigade. Voir *suprà*, p. 233.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1011-1012.

que Morand cherche vainement à arrêter jusqu'à ce qu'il tombe mortellement blessé.

A ce moment, débouche de Warniforêt le 3e de ligne en colonne par section. Dans cette formation dense et archaïque, il subit en peu de temps des pertes sensibles ; les fuyards des 21e et 47e jettent d'ailleurs le désarroi dans ses rangs. Déjà très éprouvé à Frœschwiller et comptant à l'effectif beaucoup d'hommes récemment incorporés, le régiment se dissocie et se jette en partie dans les bois du Grand Dieulet ; le général de Bretteville est blessé en cherchant à arrêter cette panique (1). « En vain, le lieutenant-colonel Gillet et les officiers... réunissent leurs efforts pour rallier nos soldats et les déployer en avant ; on ne peut les faire sortir des bois où ils se tiennent à l'abri ; les officiers seuls restent exposés aux coups de l'ennemi (2). » A ce moment critique, le sous-lieutenant Varinot déploie le drapeau et se porte résolument en avant, entraînant, par sa bravoure, quelques soldats avec lui. Presque aussitôt, il tombe grièvement blessé ; il en est de même du sous-lieutenant Sondorf qui l'a remplacé. Encore une fois, l'aigle est relevée par les sergents Perrin et Garnier ; mais, malgré ces nobles exemples, le 3e perd peu à peu du terrain, et ses débris, mêlés à ceux des 21e et 47e,

(1) Notes sur les opérations de la division Conseil Dumesnil.
(2) Historique du 3e de ligne.

finissent par constituer une ligne confuse à hauteur de Warniforêt (1). Une batterie divisionnaire, envoyée en hâte par Douay, vient s'établir au nord de la route; deux compagnies du 17e bataillon de chasseurs, qui lui servent de soutien, recueillent des fractions des 3e et 21e, et le mouvement offensif des Bavarois peut être enrayé pendant quelque temps. La batterie ne se retire qu'au moment où elle va être cernée; elle abandonne deux pièces dont les servants et les attelages ont été tués (2).

Vers 4 heures, la division Conseil Dumesnil est en pleine retraite sur Raucourt, et les Bavarois, dépassant la grand'route, atteignent déjà le chemin de la Besace à Yonck, lorsque l'ordre de s'arrêter leur parvient. La majeure partie de la 2e division se rassemble alors au nord de Warniforêt (3).

Le convoi, escorté par le 99e de ligne, est arrivé à Villers-devant-Mouzon avant l'achèvement du pont de chevalets construit par le génie, et le passage ne peut commencer que vers 4 heures et demie. Il n'est pas terminé que les obus de deux batteries ennemies tombent près

(1) Historique du 3e de ligne.

(2) Notes sur les opérations de la division Conseil Dumesnil; Historique du 17e bataillon de chasseurs; Prince Bibesco, *loc. cit.*, 108.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1012.

du pont (1) : « Un désordre épouvantable » se produit; la colonne n'est bientôt plus « qu'un assemblage confus de gens fuyant chacun pour son compte » ; les voitures demeurées sur la rive gauche sont abandonnées ou dirigées sur Remilly (2).

(1) Voir *infrà*, p. 267.

(2) Notes précitées; Rapport du commandant Bourgeois, 1er septembre.

CHAPITRE V

LE 5e CORPS AU NORD DE BEAUMONT

Mouvements enveloppants des Allemands. — Le général de Failly prend le parti de se replier. — Nouvelles positions du 5e corps. — Les Allemands ont perdu le contact. — Déploiement de la 7e division. — Nouveau recul du 5e corps. — La division L'Abadie à l'arrière-garde. — L'aile droite du IVe corps arrêtée à la lisière nord du bois Givodeau. — Progrès des Saxons limités par l'intervention de fractions du 12e corps agissant par le feu sur la rive droite de la Meuse. — Insuccès de la cavalerie saxonne.

Après la prise de Beaumont, le général de Failly a songé d'abord à résister énergiquement sur les hauteurs au nord du bourg; mais il a pu constater bientôt que les premiers assaillants reçoivent constamment des renforts sur leurs ailes et que, vers une heure et demie, les Allemands, arrêtés de front, tentent de tourner la nouvelle position du 5e corps « par leur gauche ». Un peu plus tard, l'apparition de masses ennemies entre la route de Stenay et la Meuse lui permet de conclure que les Allemands vont, « suivant leur habitude, chercher à déborder nos ailes des deux côtés (1) ».

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).

Comme ces mouvements enveloppants s'accentuent, de Failly prend le parti de renoncer à défendre les hauteurs de la Harnoterie, Sainte-Hélène et de se replier sur Mouzon, conformément aux instructions de Mac-Mahon. Au moment où l'exécution de la retraite commence, il est 2 heures et demie environ. A la Harnoterie seulement, se produit quelque résistance de la part du 19e bataillon de chasseurs et du 27e de ligne, appuyés par une batterie (1). Le 7e chasseurs bavarois, qui a coopéré à la prise de possession de la Thibaudine, est accueilli par « un feu d'une excessive violence » et immobilisé pendant une heure jusqu'à ce qu'un bataillon prussien, cheminant par le vallon au nord-ouest de Beaumont, intervienne à sa droite. La batterie française, qui essaie de l'arrêter par un tir à mitraille, est immédiatement criblée d'obus par l'artillerie bavaroise à laquelle se sont jointes deux batteries prussiennes. Un incendie se déclare à la Harnoterie, que nos troupes évacuent vers 3 heures un quart (2).

Le 5e corps occupe désormais un front qui s'étend du ruisseau de Yonck au plateau de la Sartelle : les mouvements rétrogrades ont pu d'ail-

(1) Voir *suprà*, p. 230.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1013; Historiques du 19e bataillon de chasseurs et du 27e de ligne; Rapport du chef d'escadron Pérot.

leurs s'opérer sans difficultés, parce qu'ils ont échappé aux coups et même, en partie, aux vues de l'artillerie ennemie (1). Autant que les documents permettent de l'affirmer et en tenant compte d'un certain mélange des unités, la brigade Abbatucci, ayant à sa droite deux bataillons de la division Goze (2), occupe le secteur entre le ruisseau et la route de Mouzon; la division L'Abadie est déployée entre cette chaussée et la Meuse (3). L'artillerie, couverte par un bataillon du 49e et un bataillon du 30e, a protégé cette retraite, puis s'est retirée à son tour; une seule pièce, dont l'avant-train a fait explosion en tuant les servants et les attelages, doit être abandonnée. Deux groupes se constituent : l'un de quatre batteries au sud-ouest de la cote 295, l'autre de six batteries, vers la cote 302, au sud de la Sartelle (4). La division de cavalerie Brahaut, qui a reçu l'ordre verbal de couvrir le flanc droit du corps d'armée, s'est d'abord repliée un peu prématurément sur Mouzon, puis a voulu regagner les hauteurs et, n'ayant pas trouvé

(1) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 1010.

(2) Ier du 46e, IIe du 11e.

(3) 14e chasseurs au centre, 88e de ligne à sa droite, Ier et IIIe bataillons du 46e à sa gauche. — Des isolés du 46e, d'un effectif de deux compagnies environ, occupent le saillant sud du bois Givodeau.

(4) Rapports des chefs d'escadron Cailloux et Pérot; Journal de marche de l'artillerie du 5e corps.

d'emplacements favorables, revient à l'ouest de Mouzon où elle se place sur trois lignes devant la cavalerie du 7e corps. Un peu plus tard, elle passera la Meuse, sans avoir été d'aucune utilité (1).

Sur ces entrefaites, les Allemands ont progressé. Le prince royal de Saxe, qui s'est tenu d'abord sur une hauteur au nord de Champy, a appris vers 2 heures la prise de Beaumont et prescrit à la Garde de suivre le IVe corps. Puis il s'est rendu à Beaumont et, dès son arrivée, il songe à nous couper de la Meuse. En même temps, il jette la *12e* division de cavalerie sur la rive droite pour battre le pays vers Mouzon et Carignan (2).

Vers 3 heures, la 7e division, du IVe corps, remise en ordre, s'est déployée de part et d'autre de Beaumont : la *13e* brigade, avec trois batteries, à l'est, la *14e* à l'ouest ; puis la *13e* brigade, formée sur deux lignes, prend la tête, suivie derrière sa gauche par la *14e*. La *8e* division se rassemble au sud de la Harnoterie que les Français viennent d'abandonner. Mais, en raison de la configuration du terrain, nos troupes ont disparu aux yeux des Allemands, qui, de leur côté, ont opéré avec tant de lenteur après la prise de Beaumont qu'ils ont entièrement perdu le contact et ignorent si nous nous sommes retirés vers le nord ou vers l'ouest.

(1) Rapport du général Brahaut, 27 septembre.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1016-1017.

Alvensleben lance en conséquence sa cavalerie sur les hauteurs de Yonck, où elle est immédiatement accueillie par la fusillade et les obus. Tout paraissant indiquer que nous occupons fortement le terrain compris entre le ruisseau de Yonck et la route de Mouzon, la 7e division se déploie entre ce ruisseau et la Meuse, tandis que la 8e marche derrière sa gauche (1).

*
* *

Attendre cette attaque eût constitué une faute. Le général de Failly s'aperçoit en effet « que l'ennemi prononce davantage son mouvement tournant sur sa droite, et que de fortes colonnes... se portent dans la direction de Yonck par la petite vallée que parcourt le ruisseau du même nom. Sur sa gauche également, il commence à voir apparaître sur le plateau des têtes de colonnes. Il est donc urgent de reprendre la marche sur Mouzon afin de ne pas être coupé (2) ».

Vers 4 heures, il donne des instructions à cet effet. Dans le secteur de gauche, l'infanterie de la division L'Abadie rétrograde peu à peu jusqu'au rentrant du bois Givodeau situé au nord de la Sartelle. Les quatre batteries de la réserve, escortées par quatre compagnies du 88e, prennent le

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1018-1019.
(2) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).

chemin de Villemontry et se dirigent sur Mouzon, où elles devront s'établir sur la rive droite de la Meuse, pour protéger le passage. Le reste de l'infanterie et les deux batteries de la division Lespart s'engagent ensuite dans le bois et utilisent divers sentiers. A l'extrême gauche, le IIIe bataillon du 30e et 200 hommes environ du 46e se replient par le saillant sud-est du bois Givodeau en suivant les pentes abruptes qui bordent la Meuse (1). Dans le secteur de droite, l'artillerie, couverte par le 27e de ligne, reste en position au sud-ouest de la cote 295, tandis que les autres troupes contournent le bois Givodeau par la lisière nord-ouest. En raison des difficultés du terrain, de la pénurie et de l'étroitesse des chemins, ces mouvements de retraite ne peuvent être terminés partout avant l'arrivée de l'ennemi qui, notamment à notre droite, parvient à atteindre nos arrière-gardes.

La *13e* brigade n'a eu à subir que le feu des dernières compagnies de la division L'Abadie et d'un bataillon du 30e de ligne; le *66e*, après avoir occupé la Sartelle, a pu se jeter dans le bois Givodeau, pendant qu'à sa droite le *26e* y pénètre également sans grande résistance. La *45e* brigade, du XIIe corps saxon, suit ces troupes en se tenant

(1) Journaux de marche de la division L'Abadie et de la réserve d'artillerie; le général de L'Abadie au général de Failly, 22 mars 1871.

avec l'artillerie divisionnaire derrière leur droite. L'artillerie de corps se rassemble près du bois Failly; la *46*ᵉ brigade, au sud-est de Beaumont. La *24*ᵉ division se déploie au nord du bourg (1).

A la *14*ᵉ brigade, le *93*ᵉ a pris sa formation de combat au sud de la cote 295, le bataillon de droite sur la route de Mouzon; le *27*ᵉ suit en arrière et à gauche dans la direction de Yonck; une batterie établie près du saillant sud-ouest du bois Givodeau jette le désordre dans nos bataillons du 30ᵉ et du 27ᵉ qui sont venus malencontreusement se masser derrière notre artillerie. Les soutiens laissés à celle-ci ne font qu'une résistance insignifiante, et nos quatre batteries, à peu près abandonnées à elles-mêmes, sont obligées de se retirer au moment où le *93*ᵉ les aborde de front et de flanc. Par surcroît, elles sont adossées au bois et n'ont d'autre retraite que des pentes raides ou des chemins d'exploitation sans issue. Bon nombre de voitures versent et tombent entre les mains de l'ennemi, malgré les efforts et le dévouement des officiers et des canonniers; une seule batterie parvient à sauver tout son matériel (2).

Ainsi une partie de notre artillerie, si néces-

(1) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 1023-1024.

(2) Rapports du lieutenant-colonel Bougault, 26 octobre; du chef d'escadron Pérot, 19 octobre; du capitaine Desmazières, 3 septembre; du capitaine Arnould, 4 septembre.

saire pour les combats d'arrière-garde, est désorganisée; d'autres batteries n'ont plus guère de munitions; des fractions d'infanterie débandées fuient vers Mouzon et propagent le désordre.

L'affluence d'isolés et de voitures au pont de Mouzon et aux gués voisins est si grande qu'après la traversée du bois Givodeau, le général de Failly juge nécessaire d'opposer à l'ennemi une nouvelle résistance, afin de rallier les éléments épars du 5e corps qui se trouvent encore sur la rive gauche de la Meuse et de couvrir le passage (1). C'est à la division L'Abadie qu'est dévolue cette mission d'arrière-garde : elle devra « tenir jusqu'à la nuit, coûte que coûte, sur les sommets en avant de Mouzon, » de sorte que l'ennemi, en s'y établissant, ne puisse « ni détruire le pont, ni canonner de là les troupes effectuant le passage de la Meuse (2) ». Le général Besson, chef d'état-major du 5e corps, réunit près du bois Luquet une partie du Ier bataillon du 49e, deux bataillons du 88e et environ 200 hommes du 30e et du 14e bataillon de chasseurs. Il promet cent médailles si l'on réussit à garder cette position. Puis il se porte à Villemontry où se trouve le colonel Demange avec le gros du 88e, et il lui prescrit de s'y maintenir à tout prix jusqu'à ce

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).
(2) Journal de marche de la division L'Abadie.

que tout le corps d'armée ait franchi la Meuse (1). Trois batteries de la réserve prêtent leur appui au 88e.

Du Mont de Brune, les IIe et IIIe bataillons du 49e et le 14e chasseurs essaient de gagner Villemontry, mais ils en sont empêchés par l'ennemi (2). La colline n'est plus occupée que par deux bataillons du 30e et six batteries (3); plus au nord sont rassemblés les débris de la brigade Nicolas, à peine en état de présenter une faible résistance, et le 68e de ligne « n'ayant plus de cartouches, épuisé de fatigue, ne pouvant plus prendre part au combat (4) ».

Bien que sans homogénéité et sans commandement organisé, ces troupes, tenant sous leur feu les débouchés du bois Givodeau, présentent, surtout au bois Luquet et à Villemontry, une résistance sérieuse à la 7e division et à la *45*e brigade saxonne. Vers 5 heures, deux compagnies du *31*e sont même vigoureusement rejetées dans le couvert; environ deux bataillons du *26*e ont le même sort; un bataillon du *66*e subit des pertes

(1) Journal de marche de la division L'Abadie; Souvenirs du général Faulte de Vanteaux; Rapports du commandant Escarfail, du chef d'escadron Cailloux.

(2) *Ibid.*

(3) Deux de la 1re division, trois de la 3e, une de la réserve, plus un canon à balles, le seul restant d'une batterie de la 2e division.

(4) Le général de Fontanges au général de L'Abadie, 9 septembre.

sensibles sans pouvoir progresser; le reste du *26*e, craignant une contre-attaque venant du Mont de Brune, se rassemble près de la route. L'aile droite du IVe corps est donc complètement arrêtée à la lisière nord du bois Givodeau (1).

Les Saxons, de leur côté, progressent le long de la Meuse par le chemin de Létanne à Villemontry, quand, vers 5 heures, des feux d'infanterie et de mitrailleuses partant des bois et de la ferme Alma les arrêtent. Ce sont des fractions de la division Lacretelle, du 12e corps, qui interviennent ainsi et auxquelles les Saxons opposent cinq batteries établies sur les hauteurs de Sainte-Hélène, puis deux autres placées au sud de la Sartelle. Notre batterie de mitrailleuses disparaît, bien qu'elle n'ait subi aucune perte, et est remplacée par une batterie de 12 qui, après avoir tiré dix-huit coups par pièce seulement, se retire à son tour (2). Néanmoins les Saxons cessent dès lors de cheminer dans l'étroit espace compris entre le bois et la Meuse : le *100*e, laissant deux compagnies face à Villemontry, se rabat sur la Sartelle; les deux autres régiments de la *45*e brigade, *101*e et *108*e, s'engagent dans le bois et, vers 6 heures, s'établissent sur deux lignes à la lisière nord. Les commandants de la *13*e brigade et de la *23*e division décident, d'un com-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1021-1023.
(2) Historique du 8e régiment d'artillerie.

mun accord, de se borner à l'occupation du bois (1). Les tentatives de la cavalerie saxonne lancée sur la rive droite de la Meuse restent sans effet : à deux reprises, l'artillerie de la division Lacretelle, établie au nord de Moulins, la contraint à faire demi-tour (2).

Ainsi, par une bonne utilisation du terrain et avec le concours de quelques éléments du 12e corps, notre arrière-garde établie au nord du bois Givodeau est parvenue à empêcher le prince royal de Saxe de nous couper de Mouzon, ainsi qu'il en avait eu l'intention. Mais, pendant ce temps, l'aile gauche du IVe corps remporte des avantages décisifs au Mont de Brune.

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1025-1026.
(2) *Ibid.*, 1027.

CHAPITRE VI

INTERVENTION DU 12e CORPS

Initiative du général Lebrun. — Mac-Mahon arrête la plupart des troupes envoyées au secours du 5e corps. — Combats au Mont de Brune. — Mouvement tournant exécuté par la 8e division cheminant par le vallon de Yonck. — Formation dense prise par la brigade Villeneuve. — Panique des 58e et 79e de ligne. — Progrès de l'ennemi vers Mouzon le long de la voie romaine. — Charge du 5e cuirassiers. — Défense du faubourg de Mouzon. — Intervention de l'artillerie du 12e corps.

Des hauteurs au nord-est de Mouzon où il campe depuis la veille au soir, le général Lebrun a entendu la canonnade. Comprenant que de Failly est fortement engagé, il se décide sur-le-champ à lui envoyer toutes celles de ses troupes qui semblent pouvoir être détachées sans trop découvrir sa position : division Grandchamp, une brigade de la division Vassoigne et toute la cavalerie du général de Salignac-Fénelon, moins le 4e chasseurs d'Afrique, maintenu à Moulins pour observer la direction de Stenay (1). L'empereur approuve ces dispositions.

(1) Général Lebrun, *Bazeilles-Sedan*, 64.

Déjà Grandchamp est passé sur la rive gauche avec la brigade Villeneuve, et la brigade Cambriels se dispose à le suivre, quand, vers 2 h. 30, la colonne rencontre Mac-Mahon venant de Raucourt. En route, le maréchal a entendu une vive canonnade dans la direction de Beaumont, mais il n'en a conçu « aucune inquiétude » pour cette raison surprenante qu'il sait « de Failly... flanqué, du côté de la Meuse, par l'artillerie du général Lebrun et de l'autre côté par le corps Douay (1) ». A Mouzon, il est rejoint par un aide de camp du général de Failly, qui lui expose les conditions dans lesquelles s'est produite la surprise : après un instant de désarroi, on a pu rallier les troupes, et, au bout de deux heures de combat, la retraite s'est effectuée en bon ordre. Toutefois, craignant d'être tourné du côté de la Meuse, de Failly demande l'appui d'une brigade d'infanterie, qui lui permettra de gagner facilement Mouzon. L'aide de camp entretient Mac-Mahon dans cette illusion (2).

D'après ce rapport, le maréchal ne croit pas devoir arrêter le mouvement des 1er et 7e corps, qui n'ont pas encore franchi la Meuse. De plus, il décide de ne faire passer sur la rive gauche que la brigade Villeneuve avec trois batteries et la

(1) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

(2) *Ibid.* — Le maréchal ne nomme pas l'aide de camp qui fit ce rapport si optimiste.

brigade de cuirassiers Béville, renforcée du 8e chasseurs et d'une batterie à cheval. Par contre, Lebrun ne s'est pas borné aux premières mesures prises. La division Lacretelle, chargée de s'opposer au mouvement de l'aile droite ennemie, s'est rassemblée au nord-est de Moulins; le 3e régiment de marche occupe le bois d'Alma-Gisors avec l'appui d'un bataillon du 31e de ligne, les deux autres surveillant la route de Stenay; l'artillerie divisionnaire prend des positions lui permettant de battre la vallée de la Meuse; enfin trois batteries de la réserve sont mises à la disposition de Lacretelle. Sur ces entrefaites, la brigade Villeneuve est venue s'établir en colonne de pelotons au nord-est du Mont de Brune, ayant avec elle les trois batteries divisionnaires et le 8e chasseurs à sa droite. La brigade Béville, avec la batterie à cheval, est au nord du faubourg de Mouzon. Déjà l'aile gauche du IVe corps a fait de sérieux progrès. Après l'enlèvement du mamelon 295 (1), une partie du 93e a poussé ses tirailleurs dans le vallon situé au sud du Mont de Brune, le reste marchant vers le moulin de Grésil, où se dirigent également le 27e et la majeure partie de la 8e division cheminant par le vallon de Yonck et suivie elle-même d'un détachement bavarois fort de quatre bataillons, deux escadrons,

(1) Voir *suprà*, p. 252.

et deux batteries. Trente pièces de canon, placée sur le mamelon 295, canonnent notre infanterie en retraite et contrebattent notre artillerie du Mont de Brune, mais sans grand résultat à cause de la distance (1). Ainsi s'accentue de plus en plus le mouvement tournant sur notre droite.

Le lieutenant-colonel Broye, aide de camp de Mac-Mahon, et le commandant Haillot, envoyé par de Failly, demandent au général Grandchamp de déployer sa tête de colonne vers le moulin de Grésil et les hauteurs qui le dominent, « dans la pensée que cette démonstration arrêterait le progrès des Prussiens (2) ». La brigade Villeneuve se porte donc en avant et descend dans le vallon au sud du Mont de Brune.

Le 58e, en tête, « massé en colonne serrée », commence à gravir le versant nord du mamelon 295, quand l'ennemi ouvre le feu à courte distance. On tente un déploiement, mais le terrain s'y prête mal, et « une grêle de projectiles s'abat sur les rangs serrés ». Quoique surpris et hors d'état de riposter, le 58e fait bonne contenance jusqu'au moment où la retraite est ordonnée. Alors se produit une panique que les officiers sont impuissants à arrêter et qui, se propageant dans les rangs du 79e, dégénère dans toute la brigade en une fuite qui ne cesse qu'au bout de

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1031.
(2) Rapport du général Grandchamp, 2 septembre.

1 500 mètres, au nord-est du Mont de Brune. Les trois batteries mises à la disposition du général Grandchamp n'échappent pas à cette crise. Elles suivent le chemin de Mouzon à Yonck, quand leur arrive l'ordre d'aller prendre position en arrière pour soutenir la retraite de l'infanterie. Mais deux d'entre elles, entraînées dans la débâcle, se portent en désordre vers la Meuse; la troisième seule, maintenue par le lieutenant-colonel Chappe, s'établit sur le Mont de Brune à la droite des six batteries du 5e corps et remplit sa mission (1). Ainsi, l'intervention de ces fractions du 12e corps s'est trouvée inutile par suite des mauvaises dispositions prises par la brigade Villeneuve, qui s'est présentée au feu dans une formation inadmissible avec les progrès des armes modernes. Nous n'avons plus au Mont de Brune que des troupes sans cohésion.

*
* *

Vers 5 heures et demie, le 27e, partant du moulin de Grésil, aborde cette colline de front avec l'appui d'un bataillon du 93e et dirige en même temps un bataillon pour tourner les défenseurs par

(1) Rapport du général Grandchamp; Historiques du 58e de ligne et du 10e régiment d'artillerie; Rapport du lieutenant-colonel Chappe; Renseignements verbaux donnés par le général Haillot.

leur droite. Une batterie, venue de la cote 295, s'établit à l'est du moulin afin de mieux préparer l'attaque. Prise ainsi d'écharpe, la batterie du lieutenant-colonel Chappe subit des pertes sérieuses; plusieurs de ses voitures sont brisées, ses avant-trains et ses caissons entraînés par la fuite d'une partie de l'infanterie. Elle continue le feu jusqu'au moment où elle est envahie sur ses ailes par des fractions du *93*e et du *27*e. Toutes les pièces tombent aux mains de l'ennemi, malgré l'énergique résistance des servants. Les six batteries du 5e corps ont pu se retirer en temps utile vers le faubourg de Mouzon (1).

Afin de ralentir les progrès de l'ennemi, les trois escadrons du 8e chasseurs se jettent sur un bataillon du *27*e dont trois compagnies, ouvrant un feu rapide, les obligent à se retirer en laissant sur le terrain le colonel Jamin du Fresnay mortellement blessé (2).

Deux bataillons du *27*e, appuyés en arrière des ailes par le Ier du *93*e, marchent alors sur le faubourg de Mouzon, le long de la voie romaine; le reste de la *14*e brigade suit à une certaine distance. Mais la ferme contenance de deux bataillons du 49e de ligne et d'une partie du

(1) *Histoire du grand État-major prussien*, VII, 1032-1033; Rapport du lieutenant-colonel Chappe; Journal de marche de la division L'Abadie.

(2) Historique du 8e régiment de chasseurs à cheval.

14e chasseurs met un terme aux progrès de l'ennemi, dans le voisinage de la bifurcation du chemin de Pourron (1). Une fusillade de pied ferme s'engage, quand subitement les Prussiens voient apparaître de la cavalerie française sur leur gauche entre le faubourg de Mouzon et le moulin de Ponçay.

Le général de Failly a envoyé son aide de camp à la brigade de cuirassiers Béville avec mission de l'inviter à exécuter une charge destinée à dégager les troupes du 5e corps (2). Le chef d'escadron Haillot, allant au plus pressé, s'adresse directement au colonel Martin, du 6e cuirassiers, qui déclare n'avoir d'ordres à recevoir que de ses chefs. Cette réponse, dans une circonstance aussi critique, suscite parmi les officiers une douloureuse indignation (3). D'un temps de galop, Haillot joint le colonel de Contenson, du 5e cuirassiers, et lui transmet la demande du général de Failly. Déjà ce régi-

(1) Selon l'*Historique du grand État-major prussien*, ce seraient « des masses fraîches d'infanterie française, débouchant de Mouzon », qui auraient arrêté ce mouvement. Il ne s'est passé rien de semblable, pas plus qu'une contre-attaque du 58e de ligne, ainsi que l'a admis l'ouvrage du grand état-major prussien *Abbrechen von Gefechten*, 92.

(2) On se rappelle que la brigade Béville appartient au 12e corps.

(3) Général Lebrun, *loc. cit.*, 69 (d'après des renseignements donnés au général Lebrun par le lieutenant-colonel du 6e cuirassiers).

ment a subi des pertes sérieuses; le lieutenant-colonel Assant est tombé foudroyé; le chef d'escadrons de Méautis a été blessé, mais s'est maintenu en selle. Sans une hésitation, Contenson fait mettre le sabre à la main et entraîne derrière lui son régiment. La batterie à cheval appuie la charge de quelques obus, à peu près inoffensifs d'ailleurs (1).

Gravissant une légère pente, le 5e cuirassiers se dirige sur deux compagnies du 27e; puis, déviant à gauche, se lance sur une autre compagnie qui dessine un angle ouvert vers le nord. Un peu désunis par le passage du chemin de Pourron, les cuirassiers s'engagent à fond de train dans cet angle et vont aborder l'ennemi, quand un feu à volonté, exécuté à bout portant, cause dans leurs rangs de terribles ravages. Contenson et son cheval tombent mortellement frappés à quinze mètres des Prussiens; 16 officiers, 11 sous-officiers et 92 cavaliers sont hors de combat. Le reste continue la charge, mais sans pouvoir rompre la compagnie. Les débris de ce superbe régiment regagnent la Meuse en aval de Mouzon; un grand nombre de cuirassiers se noient en tentant de la franchir à la nage. Deux batteries, qui utilisent à ce moment un gué voisin, sont mises en désordre par des cavaliers débandés, et con-

(1) Général Lebrun, *loc. cit*, 68-70; Renseignements verbaux donnés par le général Haillot et le général Doutreleau.

raintes d'abandonner chacune trois bouches à eu (1).

Les trois bataillons prussiens ont repris leur nouvement sur Mouzon; mais des obus et une ive fusillade partant du faubourg et d'un bouquet d'arbres situé au nord les arrêtent bientôt. Le capitaine Desmazières brûle contre eux les dernières gargousses de sa batterie et de deux bouches à feu isolées qui se sont jointes à elle (2). De plus, quelques unités fraîches du 12e corps sont venues renforcer les défenseurs du faubourg de Mouzon : 30e de ligne (3), fractions du 27e et isolés de tous les régiments.

A la vue de la débâcle du 5e corps, le maréchal de Mac-Mahon a compris combien il a été inexactement renseigné sur la situation et a regretté de n'avoir pas approuvé l'initiative du général Lebrun. Vers 5 heures, il revient sur sa première décision (4) et prescrit successivement deux brigades de se porter sur la rive gauche de la Meuse. Mais les tentatives faites à cet effet n'ont guère d'autre résultat que d'augmenter la

(1) La compagnie prussienne n'a subi aucune perte; quelques hommes seulement, atteints ou renversés par les chevaux, ont été légèrement contusionnés (*Historique du grand État-major prussien*, VII, 1035).

(2) Rapport du capitaine Desmazières, 3 septembre; Historique de la 6e batterie du 6e.

(3) Le IIIe bataillon du 30e, venant du bois Givodeau, a rejoint les deux autres chassés du Mont de Brune.

(4) Voir *suprà*, p. 258.

confusion. Seules, quelques compagnies du 22[e] de ligne parviennent à franchir le pont et à s'établir au faubourg de Mouzon ; le reste du régiment prend position sur la rive droite et est rejoint, un peu plus tard, par cinq compagnies du 1[er] d'infanterie de marine, qui ont réussi à se frayer un passage à travers la cohue encombrant les rues étroites de la ville. Deux compagnies du génie garnissent les abords ouest du pont (1). Enfin Lebrun vient en aide à de Failly au moyen de son artillerie : huit batteries du 12[e] corps entrent en action sur les collines situées à l'est de Mouzon et sont secondées par quatre batteries du 5[e]. Malheureusement la distance et l'infériorité de notre matériel empêchent cette artillerie nombreuse d'avoir une efficacité suffisante pour arrêter l'ennemi.

(1) Rapports des généraux Grandchamp et de Vassoigne ; Historiques des 22[e] et 34[e] de ligne.

CHAPITRE VII

DERNIERS COMBATS A L'OUEST DE MOUZON

Progrès de la *8*ᵉ division et du détachement bavarois. — Le colonel Kampf évacue le bois Luquet. — Le colonel Demange, après avoir défendu Villemontry, se replie sur la ferme Givodeau. — Lutte acharnée au faubourg de Mouzon. — A la nuit, les Prussiens s'emparent du pont, mais ne peuvent en déboucher. — Les pertes. — Beau fait d'armes accompli par le colonel Demange.

Tandis que la *14*ᵉ brigade s'empare du Mont de Brune, la colonne principale de la *8*ᵉ division, renforcée de deux bataillons du *93*ᵉ qui l'ont rejointe au moulin de Grésil, continue son mouvement par la vallée de Yonck. Pourron, à peine défendu par quelques isolés, tombe aux mains des Prussiens, qui marchent ensuite sur le moulin de Ponçay par les deux rives du ruisseau : à droite, trois bataillons environ, en liaison avec la *14*ᵉ brigade; à gauche, cinq bataillons et le détachement bavarois, celui-ci gagnant les hauteurs au nord et à l'ouest de Pourron et canonnant le pont de Villers-devant-Mouzon, ce qui oblige les Français à renoncer à cette ligne de retraite et à se replier soit vers le nord, soit der-

rière un parc de voitures restées entre le moulin de Ponçay et le faubourg de Mouzon (1).

Vers 6 heures du soir, l'infanterie de l'aile gauche du IV[e] corps dessine un mouvement général d'offensive, énergiquement appuyé par dix batteries qui viennent s'établir au Mont de Brune. La colonne principale de la *8*[e] division et les groupes les plus rapprochés de la *7*[e] s'engagent contre les derniers éléments du 5[e] corps qui tiennent encore au faubourg de Mouzon et le long de la Meuse en aval. A l'extrême gauche, une compagnie trouve Rouffy évacué et s'empare du parc de voitures et du pont de Villers. Au moulin de Ponçay et au bouquet d'arbres au sud, quelques fractions françaises, auxquelles toute retraite est coupée, opposent jusqu'à 7 heures une défense désespérée et infligent des pertes sensibles à l'assaillant (2).

A l'aile droite du IV[e] corps, la *13*[e] brigade a été longtemps immobilisée à la lisière nord du bois Givodeau, en face de nos positions de Villemontry et du bois Luquet (3). Afin de venir à bout de cette résistance, le général von Schwarzhoff, commandant la *7*[e] division, fait appel à des fractions de la *8*[e] qui suivent la route de Beaumont à Mouzon. Deux compagnies se portent aussitôt sur

(1) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 1037.
(2) *Ibid.*, 1040.
(3) Voir *suprà*, p. 255.

la ferme Givodeau, et quatre attaquent le bois Luquet en flanc et à revers. En même temps, quatre bataillons saxons font une nouvelle tentative pour déboucher du bois Givodeau. Mais déjà le colonel Kampf, du 49e de ligne, ayant conscience d'avoir rempli sa mission et se voyant menacé sur ses derrières, s'est décidé à évacuer le bois Luquet. Il en avise le colonel Demange, du 88e, qui répond que l'ordre qui lui a été donné de rester à son poste n'a pas été annulé. Vers 6 heures, le colonel Kampf se retire vers le nord avec sa troupe suivie par deux compagnies du 88e, et rallie au passage le reste de son régiment venant du Mont de Brune; il franchit ensuite la Meuse à Mouzon (1). Les trois batteries de la réserve qui ont appuyé la défense de Villemontry, se sont également repliées, de sorte que le colonel Demange ne dispose plus, dans cette localité, que de neuf compagnies très réduites d'ailleurs. Il empêche pourtant, jusqu'à la nuit tombante, deux bataillons saxons, soutenus par des fractions du 26e, de progresser sensiblement. Mais voyant alors son détachement réduit à 400 hommes et se trouvant menacé d'être pris à revers, Demange ordonne la retraite en fixant la ferme Givodeau comme point de ralliement. Treize officiers et 200 soldats seulement y parviennent : le reste

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1043; Souvenirs du général Faulte de Vanteaux.

va se heurter aux troupes prussiennes ou s'enfuit vers la Meuse (1).

*
* *

Les trois bataillons de la *14*ᵉ brigade (2) ont, sur ces entrefaites, repris l'attaque du faubourg de Mouzon avec l'appui de l'artillerie du Mont de Brune. Mais ils rencontrent une énergique résistance. Encouragés par l'exemple des généraux de Failly, de L'Abadie et Abbatucci, les débris des deux bataillons du 30ᵉ, sous les ordres des commandants Lamy et de Lamarcodie, et les compagnies du 22ᵉ de ligne venues à leur secours tiennent avec un courage et une abnégation admirables pour permettre aux dernières fractions du 5ᵉ corps de passer sur la rive droite. Le capitaine de Tessières, resté avec l'une de ses pièces, fait tirer à mitraille à plusieurs reprises ; puis, passant sur la rive droite et n'ayant plus qu'un seul canonnier, il remplit lui-même les fonctions des servants tués ou blessés, employant comme tire-feu une ficelle et un clou empruntés à une maison voisine. Il reste là jusqu'à la fin du combat ; puis, secondé par des soldats du 22ᵉ, emmène sa pièce au moyen de chevaux d'emprunt (3).

(1) Rapport du commandant Escarfail ; Notes du capitaine Delasson.

(2) Voir *suprà*, p. 265.

(3) Rapport du chef d'escadron Cailloux ; Historique du 22ᵉ de ligne.

Dans les premières maisons du faubourg, la lutte est acharnée, et les Prussiens ne progressent qu'avec lenteur par la grande rue et au sud. Vers 7 heures du soir, ils sont maîtres de l'église et du cimetière; les défenseurs se replient peu à peu sur la rive droite. Le pont tombe à ce moment au pouvoir de cinq compagnies du 26ᵉ venant du sud; l'une d'elles veut le franchir, mais est aussitôt criblée de balles et obligée de rétrograder. Plusieurs nouvelles tentatives de passage ne réussissent pas mieux (1).

La nuit vient enfin mettre un terme à cette bataille si désastreuse pour nous. Le 5ᵉ corps laisse sur le terrain près de 4 700 hommes tués, blessés ou disparus; sa désorganisation est à peu près complète; son moral, déjà fortement atteint avant cette crise, est désormais anéanti; il n'a échappé à une destruction totale que grâce au concours fortuit de deux circonstances relativement heureuses : les difficultés de terrain que rencontrèrent les troupes allemandes à leur aile droite et l'intervention des 7ᵉ et 12ᵉ corps. Le total des pertes pour l'armée française s'élève à 246 officiers et 7 250 hommes environ (2). La journée a coûté aux Allemands 145 officiers et 3 384 hommes hors de combat, dont 126 officiers et 2 878 hommes pour le IVᵉ corps, qui a engagé

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1041-1042.
(2) Les documents ne permettent pas une évaluation précise.

l'action et supporté constamment le poids de la lutte (1).

Seul, de tout le 5e corps, le détachement du colonel Demange est resté sur la rive gauche, à la ferme Givodeau. Il en part vers 11 heures du soir, résolu à se frayer passage à la baïonnette. Mais l'avant-garde reconnaît que le pont de Mouzon est gardé par les Prussiens, et Demange, ignorant s'il est détruit ou barricadé et si d'ailleurs Mouzon est encore en notre pouvoir, revient sur ses pas. Le lieutenant Kelberger, qui parle l'allemand, chargé d'interroger les sentinelles prussiennes, remplit cette mission avec un plein succès et acquiert la certitude que les Allemands n'ont pu pénétrer dans Mouzon. Demange décide aussitôt que la tentative de trouée aura lieu au petit jour. Un peu avant 4 heures, le détachement s'approche en silence de la route et se fractionne en onze pelotons, chacun plaçant dix hommes de front et commandé par un officier désigné à l'ancienneté. Demange prend la tête, ayant à sa gauche le commandant Escarfail et à sa droite le capitaine Lordon et le lieutenant Kelberger, celui-ci guidant la colonne. Bientôt on se heurte à l'ennemi, et l'on se jette à la baïonnette sur une compagnie du 27e qui est aussitôt dispersée. Sous le feu d'une autre compagnie,

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 263*.

établie dans les maisons, la colonne continue sa course, repoussant si vigoureusement le reste du bataillon du 27e qu'elle peut en partie franchir une barricade qui obstrue le pont et rejoindre enfin une troupe française. Mais le brave colonel Demange est tombé mortellement blessé (1), Kelberger est tué, et 8 officiers avec 90 hommes seulement ont réussi à passer. Le reste a succombé ou a été pris en accomplissant ce glorieux fait d'armes (2).

(1) Le colonel Demange fut amputé le 31 août de la cuisse droite et mourut le 19 septembre (général Canonge, *loc. cit.*, 192).

(2) Rapport du commandant Escarfail ; Notes du capitaine Delasson ; Historique du 88e de ligne.

CHAPITRE VIII

LES 1er ET 7e CORPS

Marche du 1er corps de Raucourt sur Remilly. — Passage difficile de la Meuse. — Malgré le bruit du canon, Ducrot poursuit sa marche sur Carignan. — Ses dispositions pour assurer la retraite de l'armée. — Les cuirassiers Bonnemains franchissent la Meuse pendant la nuit. — Mouvement du 7e corps sur Remilly. — Combat d'arrière-garde à Raucourt. — Le général Douay ne peut commencer à passer la Meuse que vers 10 heures du soir. — Le 7e corps se porte sur Sedan par les deux rives. — Epuisement et désordre des troupes.

Dans la matinée du 30 août, le 1er corps s'est mis en marche, en une seule colonne, de Raucourt sur Remilly où un pont de circonstance et une passerelle ont été construits par le génie. Tandis que s'achèvent les travaux, quelques bataillons de la division L'Hériller sont jetés sur la rive droite, et les troupes se massent peu à peu, à partir de 7 heures du matin, sur les hauteurs de la rive gauche. Un soleil resplendissant a succédé aux pluies des jours précédents et, suivant un témoin, rend à nos soldats « dont le moral se remonte plus vite encore qu'il ne s'abat, une sorte de confiance ». Deux jours de marche, à

peine, les séparent de Montmédy, « cet objectif tant désiré, et là peut-être enfin trouverait-on la victoire (1) » !

Vers 10 heures, l'artillerie commence à passer ; elle est suivie d'une partie de la division de cavalerie, puis viennent les divisions Pellé et Lartigue précédant les bagages et le convoi. La division Wolff utilise la passerelle à partir de une heure et demie de l'après-midi. La brigade légère Septeuil et la division L'Hériller restent en position jusqu'à l'arrivée de la division Bonnemains et des premières troupes du 7e corps ; puis, vers 8 heures, elles s'ébranlent à leur tour. Mais le passage est de plus en plus difficile : la fermeture des écluses de la place de Sedan a produit une crue sensible, les rampes d'accès sont couvertes d'eau et le pont se trouve immergé de quatre à cinq centimètres (2).

Pour éviter l'encombrement, Ducrot a dirigé les divisions Pellé et Lartigue, la cavalerie et la réserve d'artillerie sur Tétaigne, les divisions Wolff et L'Hériller sur Douzy. De ces deux points, elles doivent gagner Carignan par la grande route.

Entendant le bruit du canon dans la direction du sud, Ducrot, qui marche avec la colonne de droite, la rassemble à Tétaigne avant de traver-

(1) Journal des marches et opérations du 1er corps (commandant Corbin). — Cf. Journal du colonel d'Andigné.

(2) Rapport du chef de bataillon Lanty, 1er décembre.

ser la Chiers et envoie un de ses aides de camp, le capitaine Bossan, au maréchal de Mac-Mahon afin de prendre ses ordres. Au bout d'une demi-heure, il reçoit de Bossan un billet : « L'empereur est à Carignan ; je pousse sur Mouzon où est le maréchal à ce qu'on dit (1). » Comme son collègue Douay, Ducrot s'éloigne du théâtre de la lutte, tant, même sur les hommes de cette valeur, est puissant à cette époque le principe de l'obéissance passive aux instructions reçues. En arrivant à Carignan, Ducrot est rejoint par Bossan qui lui transmet l'ordre de prendre ses dispositions pour protéger la retraite soit sur Douzy, soit sur Carignan, et de prier l'empereur de se rendre au plus vite à Sedan. En conséquence, Ducrot établit les divisions Wolff et L'Hériller à Douzy (2), les divisions Pellé et Lartigue entre Carignan et Blagny, et envoie de l'artillerie au mont Tilleul, à l'est de Carignan. Ces mouvements provoquent dans la nuit, sur la route de Sedan, un encombrement considérable (3).

« A un moment donné, il fut impossible de se mouvoir et même de s'écouler par les fossés

(1) Dans la *Vie militaire du général Ducrot* (II, 402), le texte est différent : « Je viens de rencontrer l'empereur se rendant de Mouzon à Carignan ; il paraît que tout va bien. »

(2) La division L'Hériller n'atteint Douzy qu'à minuit; son artillerie, qui a été acheminée directement sur Sedan par le maréchal, ne la rejoindra plus.

(3) Journal du colonel d'Andigné.

qui, à leur tour, se trouvèrent bondés d'hommes et de chevaux. » La brigade Septeuil, engagée dans « ce pêle-mêle inextricable », resta « dans une immobilité complète pendant deux ou trois heures ». Vers une heure du matin seulement, elle parvint « à s'arracher complètement de ce chaos sans pareil (1) ».

Derrière le 1er corps, la division de cuirassiers Bonnemains a quitté Raucourt à 2 heures de l'après-midi. Arrivée à Remilly à 5 heures, elle doit attendre jusqu'à la nuit pour commencer le passage, qui, retardé par l'affaissement du tablier et l'obscurité, n'est pas encore terminé. « Les chevaux, effrayés de ne pouvoir distinguer ce plancher mouvant caché sous les eaux et qui se dérobe sous leurs pieds à chacun de leurs pas, n'avancent qu'avec répugnance, le cou tendu, les oreilles dressées. Droits sur leurs étriers, enveloppés dans leurs grands manteaux blancs, les cuirassiers passent silencieux; ils semblent portés par les eaux. Deux feux allumés sur chacune des rives, aux deux extrémités du pont, éclairent seuls, de leur lumière blafarde, hommes et chevaux; leurs flammes se reflètent, d'une façon étrange, dans les casques brillants des cavaliers, et donnent à ce spectacle quelque chose de fantastique (2). »

Après le passage de la Meuse, la division Bonne-

(1) Rapport du colonel Dastugue, du 12e chasseurs.
(2) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 115.

mains franchit la Chiers à Douzy et prend la route de Carignan encombrée de troupes de toutes armes, de matériel d'artillerie, de voitures de toute espèce. Déjà la tête de colonne est arrivée à Sachy au prix de mille difficultés, quand, sur un contre-ordre, la division fait demi-tour et revient à Douzy où elle établit son bivouac à 2 heures du matin.



Résolu à franchir la Meuse, conformément aux instructions du maréchal de Mac-Mahon, le général Douay a poursuivi sa marche vers Remilly sans plus se préoccuper du combat qui se livre à Beaumont et de la déroute de la division Conseil Dumesnil (1). Le corps d'armée s'engage dans le défilé qui aboutit à Remilly. Chacun a le sentiment d'un danger imminent. Vers 5 h. 15, au moment où la brigade d'arrière-garde atteint Raucourt, dont les rues sont très encombrées, trois batteries de la *1*re division bavaroise ouvrent le feu sur le village. En même temps, en tête de colonne, se produit un temps d'arrêt qui, « dans la situation d'esprit et de corps où étaient nos troupes, pouvait avoir les plus terribles conséquences (2) ». Pendant dix minutes sévit la ca-

(1) Voir *suprà*, p. 239.
(2) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 110.

nonnade ennemie. Une certaine nervosité se manifeste, gagnant quelques officiers. Le général Bittard des Portes arrête ses deux régiments : le 82e prend position à l'ouest de Raucourt, le 83e au sud, tous deux abrités et dissimulés par des talus et des taillis. Puis le 82e reprend sa marche, tandis que le 83e continue à faire tête à l'ennemi et se replie ensuite par les bouquets de bois à l'ouest et au nord-ouest du village. A son tour, un bataillon du 82e s'établit à la lisière du Gros-Bois et, après un échange de quelques coups de fusil avec l'infanterie ennemie, gagne Angecourt (1).

Sur le point d'arriver à Remillly, la tête de colonne du 7e corps trouve le chemin obstrué par la division Bonnemains, et un nouveau temps d'arrêt se produit, causant une inquiétude fébrile parmi les troupes. Douay fait aussitôt dégager la route et poursuivre la marche à travers champs vers le pont de Remilly. Mais le village est encombré ; il faut attendre la fin du passage de la division L'Hériller et des cuirassiers Bonnemains, ce qui peut demander deux heures au moins. Il est 7 h. 15. Les troupes forment les faisceaux et se couvrent par des grand'gardes ; la réserve d'artillerie, placée à l'est de la route, fait face au débouché d'Angecourt. La situation est grave et

(1) Historique de la brigade Bittard des Portes ; Historiques des 82e et 83e de ligne.

l'anxiété de Douay extrême; le général ne se dissimule pas qu'avec le jour les Allemands arriveront à la Meuse et qu'il faut, à 3 heures du matin, n'avoir plus un homme sur la rive gauche (1).

Enfin, vers 10 h. 15, le mouvement de l'artillerie peut commencer, mais s'exécute avec une extrême lenteur et à travers une foule d'incidents : « Les chevaux hésitent; ils se cabrent sous l'éperon du conducteur. Ici, c'est un caisson qui se renverse et qu'il faut précipiter dans la Meuse; là, c'est un cheval qui se prend la jambe entre deux madriers, tombe, cherche en vain à se relever, et qu'on laisse aller au courant pour déblayer la voie. Cependant, on s'engage, on se presse, on passe : on finit, après mille efforts et mille déboires, sous l'étreinte d'une angoisse indicible, par atteindre la rive opposée (2). » A 2 heures du matin, l'infanterie de la division Dumont et l'artillerie de la division Liébert ont seules pu effectuer le passage (3). Douay est de plus en plus inquiet, quand le commandant de Bastard, attaché à l'état-major du maréchal de Mac-Mahon, vient le prévenir que l'armée entière se dirige sur Sedan (4).

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 113.
(2) *Ibid.*, 115-116.
(3) Journal de marche de la 2e brigade de la division Liébert; Historique du 83e de ligne.
(4) Voir *infrà*, p. 285.

Douay prend alors une mesure étrange, que l'on ne parvient pas à s'expliquer, tant elle est propre à amener la désorganisation de son corps d'armée. Il prescrit aux chefs de corps de se porter immédiatement sur Sedan, chacun pour son compte et « par la manœuvre la plus rapide (1) ». La situation n'exigeait certes pas des dispositions aussi contraires au bon ordre, à la discipline et au moral des troupes. Le général Doutrelaine, commandant le génie du corps d'armée, est chargé de la destruction des ponts avant le jour. Puis Douay s'achemine sur Sedan par la rive gauche avec la division Liébert, les batteries de la division Dumont et la réserve d'artillerie.

« On commença alors une marche insensée, les voitures se doublant l'une l'autre dans la nuit noire et bousculant sans merci des groupes d'hommes épars de tous les régiments et de tous les corps, marchant au hasard, droit devant eux, sans ordres et sans chefs (2). » A 5 heures du matin, Douay arrive à Sedan où l'ont précédé les escadrons du général Ameil et ce qui reste de la division Conseil Dumesnil; il est suivi de près par les troupes qui ont marché le long de la rive droite. Après la pénible journée du 30 et la nuit sans sommeil consécutive, l'aspect du corps

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 116.
(2) *Histoire de l'armée de Châlons*, par un volontaire de l'armée du Rhin, 131.

d'armée est lamentable : « Hommes et chevaux étaient brisés par la fatigue, la faim, le froid et les émotions qu'ils subissaient sans relâche depuis vingt-quatre heures. Les chevaux faisaient pitié ; ils se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient. Quant aux hommes, la lassitude était arrivée à ce point qu'à peine assis, les plus énergiques succombaient au sommeil (1). » Et toutes ces manifestations de dépression physique et morale ne font qu'augmenter l'admiration que susciteront la plupart de ces troupes le lendemain par leur bravoure et leur solidité au feu.

(1) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 117.

CHAPITRE IX

LA RETRAITE SUR SEDAN

Idée directrice de Mac-Mahon dans la journée du 30 août. — Ses perplexités au sujet de la direction à suivre le lendemain. — A l'issue de la bataille, il se décide à se replier sur Sedan et Mézières. — Son erreur sur les effectifs de l'ennemi. — Marche des 5e et 12e corps. — L'encombrement sur les routes de Mouzon et de Carignan à Douzy. — Dispositions prises par les généraux Ducrot et Margueritte.

Durant toute la journée du 30 août, le maréchal de Mac-Mahon semble avoir suivi obstinément cette idée directrice : mettre la Meuse entre son armée et l'ennemi. Or, en admettant même que tous les corps eussent exécuté sans encombre les instructions du commandant en chef et fussent parvenus à se soustraire complètement, ce jour-là, aux atteintes des Allemands, la situation n'en eût pas moins été très précaire. Une partie de la IIIe armée aurait sans doute suivi nos traces, et le reste, ainsi que l'armée de la Meuse, aurait franchi la Meuse vers Stenay et au nord, de telle sorte que le maréchal, continuant le 31 à marcher sur Montmédy, aurait été attaqué par des forces supé rieures et aurait subi, le lendemain au plus tard,

le désastre qu'il éprouva à Sedan (1). Il n'en pouvait être autrement si l'armée poursuivait l'exécution du plan du ministre de la Guerre dans une zone si voisine de la frontière belge et persistait, comme précédemment, à se dérober sans cesse aux forces adverses, au lieu d'accepter et même de provoquer résolument la bataille. Aussi a-t-on pu dire justement « que la défaite de Beaumont, malgré ses résultats immédiats, était en somme presque un bonheur. Elle était de nature, en effet, à rendre évident le péril vers lequel on marchait depuis trois jours et à dessiller les yeux des plus aveugles (2) ».

Pourtant, dans les dernières heures de l'après-midi du 30 août, le maréchal de Mac-Mahon n'est pas encore fixé sur le parti auquel il s'arrêtera et sur la direction éventuelle de sa marche. Il hésite entre deux solutions : la continuation du mouvement vers Montmédy et Metz ou l'abandon du plan Palikao, c'est-à-dire la retraite sur Mézières. Selon toute vraisemblance, sa résolution définitive n'est prise qu'à l'issue de la bataille de Beaumont. Il est difficile, en voyant l'attitude des troupes du 5e corps, de ne pas avoir l'impression d'une déroute (3), et, si l'on est sans nouvelles de

(1) A. G., *loc. cit.*, 82-83; Prince DE HOHENLOHE, *loc. cit.*, II, 257.

(2) A. G., *loc. cit.* 83., — Cf. général DE WOYDE, *loc. cit.*, II, 303.

(3) Elles sont « dans un désordre indicible » (Papiers du général Broye).

Douay, on admet que ses troupes ont été engagées tout entières et très éprouvées (1).

Si pénible que soit cette constatation, le maréchal comprend qu' « il est impossible, dans l'état où se trouve l'armée », de poursuivre l'accomplissement de la mission imposée par le ministre de la Guerre. Deux autres raisons s'y opposent encore : la certitude d'avoir ses « communications coupées avec Paris et l'intérieur de la France », s'il persiste dans son dessein; la conviction que Bazaine, s'il a quitté Metz, est encore « à plusieurs journées de marche de Mouzon (2) ».

Jugeant clairement quelle est la seule chance de salut, Mac-Mahon prend donc le parti de se « reporter, le plus tôt possible, vers l'ouest » et, à 8 heures du soir, il donne « l'ordre à toute l'armée de se diriger pendant la nuit sur les hauteurs de Sedan (3) ». Il n'avait pas l'intention d'y combattre, comme on l'a dit parfois; il se proposait seulement d'y « rallier et de réorganiser les éléments de l'armée, de leur donner un peu de répit et de les approvisionner (4) ». Le maréchal espérait ensuite gagner Mézières où il trouverait le renfort du 13e corps; de là, il effectuerait sa re-

(1) Journal de marche de l'état-major général.

(2) Maréchal DE MAC-MAHON Souvenirs inédits.

(3) *Ibid.*

(4) *Enquête*..., I, 37; Le général Broye au général de Vaulgrenant, 6 novembre 1906 (Papiers du général Broye).

traite sur Paris (1). Malheureusement son erreur consistait à croire que les Allemands lui laisseraient le délai de vingt-quatre heures sur lequel il comptait pour faire reposer et ravitailler ses troupes autour de Sedan.

Selon le général Lebrun, il ne jugeait pas encore l'ennemi en forces suffisantes pour mettre obstacle à ses projets; il évaluait son effectif à 60 000 ou 70 000 hommes au plus et déclarait qu'il se féliciterait d'une attaque qui lui donnerait l'occasion de le jeter dans la Meuse (2).

Le 5e corps, dont les divers éléments se sont reconstitués de leur mieux sur les hauteurs à l'est de Mouzon, est dirigé sur Sedan par Carignan. En arrivant dans cette dernière localité, vers 9 heures du soir, le général de Failly voit la route tellement encombrée qu'il juge impossible d'atteindre Sedan pendant la nuit. Il prescrit de bivouaquer à Sachy et à Pouru-Saint-Remy. Les ordres de départ ne sont parvenus ni à la brigade Nicolas, de la division Goze, ni à une partie de la division Lespart. Le général Nicolas, qui a pris le commandement de ces troupes, se met en marche sur Montmédy, mais en arrivant à Brévilly, à 11 heures du soir, il apprend que toute l'armée se porte sur Sedan et, après une halte d'une heure, il se conforme à ce mouvement.

(1) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.
(2) Général Lebrun, *loc. cit.*, 74.

Quant à la division de cavalerie Brahaut, elle passe la nuit à Lombut, « la bride au bras (1) ».

Le 12[e] corps a reçu, vers 9 heures du soir, l'ordre du commandant en chef, complété par la recommandation de ne pas s'engager tout d'abord sur la grande route de Sedan, mais de cheminer, pendant un certain temps, à partir de Mouzon, sur les hauteurs qui la dominent à l'est, de reprendre la chaussée près de Mairy, et de se diriger ensuite sur Douzy et Bazeilles. La division Vassoigne part immédiatement, suivie de la division Grandchamp; les derniers éléments de la division Lacretelle ne s'ébranlent que vers une heure du matin. Le maréchal et son état-major marchent en tête de cette colonne. Une partie du corps d'armée — division de cavalerie et réserve d'artillerie — passe par Carignan (2).

En mettant en marche les troupes de Lebrun dès 9 heures du soir, le maréchal de Mac-Mahon agit avec une précipitation regrettable et leur imposa des fatigues qu'il eût pu leur éviter aisément. La situation ne commandait nullement une pareille hâte. Il eût été certainement préférable de laisser le 12[e] corps se reposer sur les hauteurs à l'est de Mouzon jusqu'au jour, tandis que les convois et le 5[e] corps se seraient écoulés

(1) Journal de marche de la division Brahaut.

(2) Général Lebrun, *loc. cit.*, 74. — Une brigade de la division Lacretelle prit, par erreur, la route de Carignan.

vers Douzy. Le général de Failly avait commis la même erreur le soir du combat de Nouart, et l'épuisement qui en était résulté pour ses troupes n'est pas une des moindres causes de la surprise de Beaumont (1).

Le départ simultané des deux corps d'armée, dans la soirée du 30 août, a d'ailleurs d'autres conséquences fâcheuses. L'encombrement et le désordre sur les routes de Mouzon à Douzy et de Carignan à Douzy sont considérables dès le début de la marche et augmentent encore à partir de cette dernière localité où les colonnes viennent converger pour gagner Sedan (2).

On marche, dit un témoin, « avec un véritable pas de procession. Les ténèbres empêchent les officiers de surveiller leurs soldats qui en profitent pour se coucher sur le bord de la route et s'y endormir. Du reste, ces malheureux sont exténués de fatigue, dévorés par la faim et aussi accablés par le sommeil, car, la nuit dernière, après une journée des plus fatigantes, ils ont peu dormi. Aussi les rangs se disloquent rapidement; les soldats marchent pêle-mêle sans s'occuper de la compagnie, même du bataillon auxquels ils appartiennent. Il règne, dans la colonne, un sombre silence qui n'est troublé que par les

(1) A. G., *loc. cit.*, 100-101.

(2) *Historique de l'armée de Châlons*, par un volontaire de l'armée du Rhin 135.

cris de « Halte! » et de « En avant! » répétés parfois toutes les cinq minutes. Malgré cela, ce temps suffit aux hommes pour s'endormir profondément, de sorte qu'on a la plus grande peine à les réveiller chaque fois que la colonne se remet en marche. Du reste, le désespoir causé par notre défaite, en atteignant le moral des soldats, augmente encore la confusion (1) ».

La protection de la retraite vers Sedan incombe au 1er corps (2). Bien que le général Ducrot n'ait pas reçu de nouveaux ordres, il prend les mesures nécessaires pour acheminer sur Givonne et Illy les bagages et les services administratifs et fait préparer des vivres sur ce point. Après avoir dicté l'ordre de mouvement pour le 31 août, il écrit au général Margueritte : il appelle son attention sur la gravité de la situation et sur la position aventurée, à son avis, de cette division de cavalerie sur la rive gauche de la Chiers. Il l'engage à venir camper près de Carignan et à se porter le lendemain sur Sedan parallèlement et en liaison avec le 1er corps. Partageant cette opinion, Margueritte se porte dans la soirée même à Sailly, non sans laissser deux escadrons dans le bois de Blanchampagne, un à Margut et un à Villy. Dans la nuit, Ducrot lui adresse une nouvelle lettre pour lui conseiller de passer

(1) Historique du 46e de ligne.
(2) Voir *suprà*, p. 276.

la Chiers au pont de Sailly, qu'il se propose de faire sauter ensuite. La retraite aurait lieu vers Sedan soit en longeant la Chiers, soit vers le nord par Osnes, Messincourt, Escombres (1).

Si le 1er corps semble avoir conservé toute sa cohésion, le 5e est désorganisé, le 7e fortement ébranlé; toute l'armée est atteinte dans son moral et déprimée par cette marche de nuit intempestive et si mal réglée, qui est sa dernière étape avant la lutte suprême (2).

(1) Général Ducrot, *la Journée de Sedan,* 11-13; Le général Margueritte au maréchal de Mac-Mahon, Sailly, 30 août, 8 heures du soir; Le général Ducrot au général Margueritte, Carignan, 31 août.

(2) *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan,* 19.

CHAPITRE X

MOUVEMENTS DU 31 AOUT

Positions que Mac-Mahon compte faire prendre à ses troupes — Dans son esprit, toute l'armée doit faire face à l'est. — Le 7e corps, arrivé sur le plateau de l'Algérie, obtient d'y rester. — Le général de Failly remplacé par Wimpffen à la tête du 5e corps. — Mouvement du 1er corps. — Son arrivée tardive au bivouac. — Marche du 12e corps. — Instructions de Moltke pour le 31 août. — Opérations de l'armée de la Meuse et de la IIIe armée. — Combat de Bazeilles. — Les quartiers généraux allemands dans la nuit du 31 août. — Instructions données par les commandants d'armée. — Le mouvement d'ensemble des Allemands.

Devançant ses colonnes et passant par Mairy et Douzy, le maréchal de Mac-Mahon s'arrête un peu après minuit à un kilomètre environ à l'est de Bazeilles. C'est là qu'il expédie à 1 h. 15 ce télégramme : « Mac-Mahon fait savoir au ministre qu'il est forcé de porter ses troupes sur Sedan. » Puis il attend le jour, afin de reconnaître les positions où s'établirait l'armée « qui pourrait être attaquée dans la journée (1) ». Le 31, à l'aube, il parcourt les hauteurs de la rive droite

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.

de la Givonne, et indique à son chef d'état-major les emplacements que prendront les différents corps d'armée.

Le 12e corps occuperait Bazeilles et les collines à l'ouest de la Moncelle et de Daigny; le 1er s'établirait à sa gauche, à l'ouest de Givonne; le 7e à gauche du précédent, jusqu'à Illy; le 5e servirait de réserve à peu près à hauteur du centre; les divisions de cavalerie Bonnemains et Margueritte se placeraient à l'ouest des bois de la Garenne. Ainsi, dans la pensée du commandant en chef, toute l'armée doit faire face à l'est : le maréchal ne prévoit pas un mouvement des armées allemandes vers la seule ligne de retraite qui lui demeure ouverte, la route de Sedan à Mézières.

En réalité, toutes les troupes ne vont pas prendre les positions prescrites : un certain nombre d'unités ne reçoivent pas les ordres ou sont avisées trop tard et viennent bivouaquer autour de Sedan sur les emplacements qu'elles choisissent à leur gré et où elles seront séparées de leur corps d'armée qu'elles ne rejoindront plus.

Arrivé à Sedan par les deux rives de la Meuse, le 7e corps a traversé la ville et s'est établi au nord-ouest sur le plateau de l'Algérie, lorsque lui arrive l'ordre de se porter vers Illy. Douay rend compte au maréchal des événements de la veille et lui demande, en raison de la fatigue des troupes, l'autorisation de les laisser sur les empla-

cements qu'elles occupent. Satisfaction est donnée à ce désir : seule la division de cavalerie Ameil change de bivouac et va, de Fond de Givonne, s'établir près de l'Algérie (1).

Après avoir bivouaqué à Sachy et à Pouru-Saint-Remy, le 5e corps a repris son mouvement le 31 à 6 heures du matin, mais le croisement d'autres colonnes l'arrête à plusieurs reprises, de sorte qu'il n'arrive devant Sedan que vers 10 heures. Les divisions Goze et L'Abadie s'établissent sur les glacis du front est de la place, la division Lespart et la réserve d'artillerie au Vieux Camp. La division de cavalerie Brahaut, faute d'ordres, s'est dirigée de Lombut sur Givonne, Illy, Fleigneux, où le maréchal lui prescrit de rester provisoirement (2).

Vers 2 heures, de Failly vient de passer dans les bivouacs, quand le général de Wimpffen lui apprend, à sa grande surprise, qu'il le remplace dans le commandement du 5e corps. Bien que le maréchal ait reçu dans la matinée la visite de

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits; Journal de marche de la division Ameil. — Les brigades Bordas, Bittard des Portes, une partie du 47e de ligne, le 21e, le 3e, l'artillerie de la division Conseil Dumesnil avec le 17e bataillon de chasseurs qui lui sert d'escorte, n'atteignent l'Algérie que dans la soirée (Notes sur les opérations de la division Conseil Dumesnil; Rapport du général Bordas; Historique de la brigade Bittard des Portes).

(2) Journal de marche du 5e corps (Clémeur); Rapport du général Brahaut; Journal du capitaine de Lanouvelle.

Wimpffen, il n'a pas cru devoir prévenir encore de Failly de cette disgrâce justifiée. Ce dernier reçoit peu après l'avis officiel de la nomination de Wimpffen et rejoint aussitôt l'empereur à Sedan (1).

Débarrassé des bagages et des services administratifs acheminés sur Illy en vue d'une retraite générale vers Mézières (2), Ducrot établit au lever du jour plusieurs bataillons, une batterie de 12 et des mitrailleuses sur le mont Tilleul, de façon à couvrir la retraite d'une colonne se dirigeant de Mouzon sur Carignan. La ville, le pont sur la Chiers et la gare sont occupés par le 56e de ligne. Mais aucune troupe française n'apparaît; seuls, quelques éclaireurs ennemis se montrent dans le lointain (3). A 8 heures du matin, pensant avec raison que l'armée s'est repliée par Mairy et Douzy, Ducrot prend le parti de commencer sa marche et informe le maréchal qu'il se dirige sur Illy. La route de la vallée de la Chiers lui paraissant peu sûre et étant d'ailleurs encombrée de voitures, il y engage seulement la réserve d'artillerie qui part dès 3 heures du matin, et il fixe l'itinéraire par Osnes, Messincourt, Pouru-aux-Bois, Francheval, Villers-Cernay, Givonne, d'un parcours sensible-

(1) Journal de marche du 5e corps (Clémeur).
(2) Voir *suprà*, p. 289.
(3) Journal de marche du 1er corps; Conseil d'enquête sur les capitulations; Journal du colonel d'Andigné.

ment plus long et plus accidenté. L'étape est rendue plus pénible encore par les dispositions prises : le chemin est réservé à l'artillerie divisionnaire encadrée par l'infanterie des divisions Pellé et Lartigue qui marchent à travers champs, flanquées sur leur gauche par la cavalerie des généraux Michel et Margueritte. Les divisions Wolff et L'Hériller et la brigade légère Septeuil, qui sont restées à Douzy pendant la nuit (1), sont déjà, sur l'ordre direct du maréchal, en route vers Sedan par Douzy, Rubécourt, Daigny, Fond de Givonne (2). Vers midi, Ducrot, précédant ses colonnes, arrive à Francheval. Le village est obstrué par les bagages et les parcs des 5e et 12e corps qui, canonnés par des batteries ennemies établies sur la rive gauche de la Meuse près de Remilly, ont quitté la grande route en désordre pour se jeter sur les hauteurs. Parmi eux, et pêle-mêle, des isolés : « fantassins, cavaliers, artilleurs, presque tous sans armes et sans sacs, abattus, fatigués, sales, les vêtements déchirés, à pied ou sur des mulets, sur des chevaux blessés, sur des chevaux d'attelage, sur des caissons, sur des charettes... (4) ». Il en résulte un arrêt de trois heures pour le 1er corps.

(1) Voir *suprà*, p. 276.

(2) Général Ducrot, *loc. cit.*, 12-14 ; Historiques du 13e bataillon de chasseurs et du 20e d'artillerie ; Journal de marche de la division L'Hériller.

(3) Docteur Sarazin, *Récits sur la dernière guerre franco-allemande*, 111.

A ce moment, le 12e corps livre un combat à Bazeilles, et une colonne ennemie s'avance de Mouzon sur Douzy. Ducrot, jugeant comme la veille qu'il n'y a pas lieu de marcher au canon, se borne à prendre quelques dispositions pour poursuivre son mouvement sur Illy sans être inquiété (1).

Vers 4 heures de l'après-midi, Ducrot se trouve entre Villers-Cernay et Givonne, quand il reçoit du maréchal de Mac-Mahon l'ordre de se rabattre sur Sedan (2). Ducrot obéit, mais avec un profond regret. Le colonel Robert, chef d'état-major du 1er corps, envoyé auprès du maréchal pour recevoir des instructions sur les emplacements à occuper, revient avec l'ordre de prendre position sur les hauteurs à l'ouest de Daigny et de Givonne (3). Tous ces incidents ralentissent notablement l'installation du 1er corps : la division Pellé n'atteint son bivouac qu'à la nuit

(1) Journal de marche du 1er corps. — Ce document est en légère contradiction sur ce point avec le journal du colonel d'Andigné, chef d'état-major de la 4e division, d'après lequel les 2e et 4e divisions tout entières auraient pris position sur les hauteurs entre Francheval, Villers-Cernay et Rubécourt.

(2) La lettre débutait ainsi : « Mon cher général, je vous avais fait donner hier ordre de vous rendre de Carignan à Sedan et nullement à Mézières où je n'avais pas l'intention d'aller... » (Général Ducrot, *loc. cit.*, 14.) — Ducrot ajoute qu'il n'avait pas reçu cet ordre.

(3) « Le maréchal parut n'avoir pas une idée très nette des emplacements qu'il entendait donner au 1er corps » (Notes du colonel Robert).

tombante, les dernières fractions de la division Lartigue à 11 h. 30 du soir. Elles se placent à l'est du bois de la Garenne, derrière les divisions Wolff et L'Hériller. La division de cavalerie Michel s'établit, très tard également, au nord-est de Fond de Givonne (1). Les troupes sont exténuées et, par surcroît, privées pour la plupart de distributions.

La division de cavalerie Margueritte, laissée sans ordres, pousse jusqu'à Illy; la division de cuirassiers Bonnemains gagne Floing, à défaut d'autre indication (2).

Les trois divisions d'infanterie du 12e corps, parties de Mouzon à 9 heures du soir, ont marché très péniblement, dans la nuit du 30 au 31, sur les hauteurs, « à travers un pays dénué de chemins et assez accidenté (3) », tandis que la division de cavalerie et la réserve d'artillerie, venant de Carignan, suivaient la route de Sedan par Sachy et Douzy. La division Vassoigne, formant tête de colonne, ne rejoint cette route, près de Mairy, qu'au point du jour. Après une halte de trois quarts d'heure, pendant laquelle le général Lebrun fait modifier les dipositions prises par

(1) Journal de marche du 1er corps. — L'artillerie de la division L'Hériller est à Saint-Menges. Une batterie à cheval, laissée la veille à la brigade de cavalerie Septeuil, est séparée d'elle et va jusqu'à Mézières.

(2) Journal de marche de la division Bonnemains.

(3) Général Lebrun, *loc. cit.*, 76.

la division d'arrière-garde, le 12ᵉ corps se remet en mouvement. Vers 8 heures et demie, les premiers éléments arrivent à Douzy; mais il faut s'arrêter pour laisser passer des troupes et des voitures de toutes sortes des 1ᵉʳ et 5ᵉ corps, marchant dans la plus grande confusion et suivies de la réserve d'artillerie du 12ᵉ corps venant de Carignan. Le général Lebrun ne peut reprendre son mouvement qu'à 10 heures.

Déjà les divisions Vassoigne et Grandchamp ont atteint Bazeilles, quand la division Lacretelle, encore échelonnée sur la route entre Bazeilles et Douzy, est canonnée par des batteries du Iᵉʳ corps bavarois établies sur les hauteurs au nord-ouest de Remilly, sur la rive gauche de la Meuse. Leurs obus jettent quelque confusion aux abords de Bazeilles parmi les convois des corps qui se sont attardés à partir de Douzy. Le général Lebrun prescrit à Lacretelle de quitter la grande route, de se diriger par Lamécourt sur Daigny, d'y franchir la Givonne et de prendre position sur les collines de la rive droite. Sur ces entrefaites, le combat s'est engagé à Bazeilles entre les Bavarois et un régiment de la brigade Cambriels, soutenu plus tard par une partie de la division d'infanterie de marine.

*
* *

Dans la soirée du 30 août, on ignore encore à Buzancy, au grand quartier général allemand, les emplacements exacts des divers corps d'armée (1). Mais les événements de la journée et les renseignements reçus « ne laissaient aucun doute sur l'opportunité de la continuation immédiate d'une offensive concentrique contre un adversaire qui pliait sur toute la ligne (2) ». En conséquence, vers 11 heures du soir, Moltke expédie des ordres dans ce sens, pour la journée du 31. « ... La marche reprendra demain dès l'aube. Partout où l'on trouvera l'adversaire à l'ouest de la Meuse, on l'attaquera vigoureusement en cherchant à l'acculer dans un espace aussi restreint que possible entre cette rivière et la frontière belge. » La IVe armée, ou armée de la Meuse, est spécialement chargée d'empêcher l'aile gauche fran-

(1) Ces emplacements étaient :

IIIe armée : quartier général, Saint-Pierremont; Ier corps bavarois, Raucourt; V^e^ corps, la Besace; XIe corps, Stonne; division wurtembergeoise, Verrières; IIe corps bavarois, Sommauthe; VIe corps, Vouziers; *4e* division de cavalerie, sud de Raucourt; *2e* division de cavalerie, Oches.

Armée de la Meuse : quartier général, Beaumont; IVe corps, au sud et à l'ouest de Mouzon; XIIe corps, Létanne; Garde, Beaumont; *5e* division de cavalerie, Tourteron; *6e* division de cavalerie, le Chesne.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1056.

çaise de se dérober dans la direction de l'est : le prince royal de Saxe doit à cet effet jeter deux corps sur la rive droite de la Meuse et aborder les Français en flanc et à revers s'ils viennent à prendre position à l'est de Mouzon. La IIIe armée ferait face au front et au flanc droit de l'adversaire. L'artillerie, sur la rive gauche de la Meuse, en des positions aussi fortes que possible, inquiéterait la marche et le bivouac de colonnes dans la plaine de la rive droite, en aval de Mouzon. « Dans le cas où l'ennemi passerait sur le territoire belge et ne serait pas immédiatement désarmé, on l'y suivrait sans attendre de nouveaux ordres... (1). »

Ces instructions laissent aux exécutants le choix des moyens; Moltke s'abstiendra de toute nouvelle directive, et les commandants d'armée n'auront pas d'autre guide pour le 1er septembre. La bataille de Sedan s'engagera donc presque sans aucune intervention de la direction suprême. De fait, l'armée française est dans une situation extrêmement critique : elle ne peut échapper à une catastrophe que si le maréchal de Mac-Mahon ne perd pas un instant pour se replier sur Mézières.

Déjà le grand quartier général allemand envisage l'hypothèse où l'adversaire, demeurant inerte le 31, pourrait être acculé à la Belgique le

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 238.

jour suivant (1). Dans l'après-midi du 30, le comte de Bismarck adressait un télégramme au ministre de la Confédération de l'Allemagne du Nord près la cour de Bruxelles pour le prévenir qu'il était possible que des troupes françaises franchissent la frontière et pour lui exprimer l'espoir qu'elles seraient, sur-le-champ, désarmées (2).

Conformément aux instructions du grand quartier général, les colonnes de la IVe armée franchissent la Meuse vers 9 heures du matin à Pouilly et à Létanne (3), précédées des divisions de cavalerie de la Garde et saxonne. Provisoirement, le IVe corps, fortement engagé la veille, reste rassemblé à l'ouest de Mouzon. Des rapports parvenus dans la matinée, le prince royal de Saxe conclut que l'armée française ne résiste plus sur la rive gauche de la Chiers. Il prescrit, en conséquence, à ses troupes de prendre leurs cantonnements : le XIIe corps à l'est de la route de Mouzon à Douzy, la Garde à Sachy et

(1) *Tagebücher des Generalfeldmarschalls Graf von Blumenthal*, 91; von Hahnke, *Opérations de la IIIe armée*, 197. — L'*Historique du grand État-major prussien* déclare même qu'il était « hors de doute, selon toute vraisemblance », qu'une continuation du mouvement des armées allemandes vers le nord produirait ce résultat (VII, 1056). Or, le maréchal de Mac-Mahon pouvait encore échapper à la catastrophe.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1056.

(3) La 1re compagnie de pionniers de la Garde a jeté un pont à Létanne.

Escombres avec une avant-garde à Pouru-Saint-Remy, le IVe corps à l'ouest et au sud de Mouzon. L'armée de la Meuse intercepte donc efficacement l'étroit couloir de six kilomètres de large à hauteur de Brévilly, compris entre la Chiers et la frontière belge. Pensant que la IIIe armée franchira, le lendemain seulement, la Meuse en aval de Sedan, afin de couper aux Français leur retraite vers l'ouest, le prince royal de Saxe craint d'agir à l'encontre des vues du grand quartier général, s'il continue immédiatement à refouler l'adversaire : il donne donc à ses troupes un repos pour la journée du 1er septembre, mais en leur recommandant de se tenir prêtes à partir dès 7 heures du matin (1).

A la IIIe armée, la *4e* division de cavalerie continuerait la poursuite vers le nord dès 5 heures du matin. Les corps de première ligne doivent s'ébranler une heure après et se diriger : le Ier bavarois par Raucourt sur Remilly, le XIe par Chémery sur Donchery, la division wurtembergeoise par Vendresse sur Boutancourt. Il leur est prescrit de prendre position sur les hauteurs de la rive gauche de la Meuse de façon à battre la vallée et les communications de la rive opposée, enfin de se préparer à jeter des ponts. En

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1066-1067. — On observe que l'ordre du 30 août n'indiquait nullement quelle serait la manœuvre de la IIIe armée le 1er septembre.

seconde ligne, à 8 heures, le Ve corps et la 2e division de cavalerie se porteraient sur Chemery, le IIe corps bavarois sur Raucourt, où ils attendraient des instructions. Le VIe corps s'établirait au nord-est d'Attigny, tandis que la 6e division de cavalerie s'avancerait sur Mézières, la 5e restant sur ses emplacements du 30 et éclairant vers Reims (1).

Le Ier corps bavarois n'ayant reçu l'ordre de mouvement qu'à 6 heures et demie du matin, son avant-garde ne se met en marche qu'à 8 heures dans la direction de Remilly. Le IIe corps bavarois établit ses bivouacs à Raucourt à 2 heures de l'après-midi. Le XIe corps part des environs de Stonne en deux colonnes et se porte vers Cheveuges et Donchery. Les officiers d'état-major prennent les devants pour reconnaître des positions d'artillerie sur la rive gauche de la Meuse et des points de passage favorables. A leur grande surprise, ils trouvent intact le pont de Donchery. Dès l'arrivée de l'avant-garde, on détruit la voie ferrée et le télégraphe, et l'on jette un deuxième pont un peu en aval, sous la protection de détachements poussés sur la rive droite. Le gros du corps d'armée bivouaque à Cheveuges. Le Ve corps s'établit derrière lui vers Chehéry; la 2e division de cavalerie à Chémery.

(1) VON HAHNKE, *loc. cit.*, 200-201.

A l'aile gauche de la IIIe armée, la division wurtembergeoise a, vers Flize, un engagement avec un détachement du 13e corps venu de Mézières. Elle cantonne à Boutancourt et Flize, après avoir fait les préparatifs nécessaires pour jeter un pont à Dom-le-Mesnil. La 6e division de cavalerie, après avoir coupé à Poix le chemin de fer de Reims, canonne près d'Yvernaumont un autre détachement du 13e corps et stationne pour la nuit à Poix et au sud (1).

Le prince royal de Prusse se rend le 31 de Saint-Pierremont à Chémery. De son côté, le roi se porte, dans la matinée, de Buzancy sur les hauteurs au sud de Sommauthe et continue ensuite sur Vendresse en passant par Beaumont, Raucourt et Chémery. Une courte conférence a lieu, dans cette dernière localité, entre Moltke, Podbielski et Blumenthal « relativement à la situation générale de la campagne et aux plus prochaines mesures à prendre (2) ».

Pendant ce temps, l'avant-garde du Ier corps

(1) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 1076-1078; von Hahnke, *loc. cit.*, 104-205; Rapport sur l'ensemble des opérations exécutées aux environs de Mézières par la 3e division du 13e corps.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1079. — Si l'on en croit Blumenthal, Moltke se serait frotté les mains avec un rire sarcastique, et aurait dit : « Nous les tenons donc pourtant dans la souricière » (*Tagebücher,* 91). Satisfaction prématurée, si le fait est authentique, car l'armée de Châlons pouvait encore se soustraire à l'enveloppement.

bavarois, venant de Raucourt, a atteint Remilly vers 10 heures du matin : elle est fusillée par des tirailleurs français embusqués sur la rive droite de la Meuse. Un bataillon de chasseurs bavarois occupe aussitôt le village, tandis que l'artillerie de l'avant-garde prend position au sud et au nord-ouest. Ses obus obligent la division Lacretelle, du 12[e] corps, qui suit la route de Douzy à Bazeilles, à se jeter au nord.

Le 34[e] de ligne, régiment de tête de la brigade Cambriels (division Grandchamp du 12[e] corps), reçoit l'ordre de défendre le pont du chemin de fer, tandis que le 52[e], de la brigade Bordas, du 7[e] corps, qui se trouve à ce moment près de Bazeilles, se déploie le long de la route de Douzy (1). Presque simultanément, neuf batteries du 12[e] corps s'établissent tant à l'est et à l'ouest de Bazeilles que sur les hauteurs au nord, tandis que le 1[er] régiment d'infanterie de marine leur sert de soutien, dans une formation dense qui l'expose sans profit aux projectiles (2). Elles contrebattent huit batteries bavaroises qui sont venues renforcer l'artillerie de l'avant-garde sur les coteaux qui avoisinent Remilly (3). L'infanterie de la 1[re] division bavaroise atteint ce village

(1) Historique du 34[e] de ligne; Journal de marche du général Bordas.

(2) Notes du commandant Lavenue.

(3) Historiques des 4[e], 7[e], 8[e], 10[e], 11[e] régiments d'artillerie; *Historique du grand État-major prussien,* VII, 1069.

et s'établit, partie en avant et sur les flancs des batteries, partie à Pont-Maugis. Au bout d'une demi-heure, les tirailleurs français, qui ont franchi le viaduc du chemin de fer et poussé jusqu'à 600 mètres de l'aile gauche de la ligne d'artillerie ennemie, sont définitivement rejetés sur la rive droite. Sept nouvelles batteries françaises entrent en ligne au nord-est de Balan, mais deux seulement, armées du matériel de 12, peuvent atteindre l'artillerie bavaroise (1). Celle-ci prend la supériorité du feu et oblige plusieurs des batteries du 12e corps à se retirer momentanément du combat. Bientôt une accalmie se produit dans la lutte d'artillerie, et le général Bordas fait retirer le 52e de ligne, dont il juge « la présence inutile (2) ».

Vers midi, les Bavarois constatent que les Français font des préparatifs pour faire sauter le pont du chemin de fer (3). Deux compagnies et demie environ sont chargées de s'opposer à cette entreprise : l'une d'elles se rapproche rapidement, ouvre un feu violent sur les travailleurs, les disperse, jette dans la Meuse les barils de poudre

(1) Historiques des 7e, 14e et 19e régiments d'artillerie.

(2) Journal de marche du général Bordas.

(3) Jusqu'alors le général Lebrun n'avait pas détruit cet ouvrage d'art parce que le maréchal de Mac-Mahon lui avait fait observer son utilité si l'armée reprenait son mouvement sur Montmédy, et lui avait prescrit de ne le faire sauter que s'il voyait l'ennemi sur le point de s'en emparer (Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits). — Cf. général LEBRUN, *loc. cit.*, 87-88.

déposés sur le tablier du pont, puis, poussant au delà, prend pied sur la rive droite derrière le remblai du chemin de fer. Deux bouches à feu viennent s'établir dans la vallée de la Meuse, afin de soutenir ces compagnies un peu aventurées (1). Le 34e de ligne, sans tenter un retour offensif, les empêche de progresser au nord de la voie ferrée, et le combat se transforme sur ce point en une fusillade de pied ferme (2). D'ailleurs, constatant que des forces françaises considérables se sont déployées sur les coteaux de la rive droite et ne disposant que d'un seul pont, le général von der Tann se borne, pour le moment, à contenir les Français à une certaine distance de la Meuse et à préparer des moyens de passage.

Mais déjà les fractions parvenues sur la rive droite ont été renforcées. Grâce à l'appui de l'artillerie, les Bavarois pénètrent dans Bazeilles par la lisière sud, tandis qu'un de leurs bataillons de chasseurs, traversant la Meuse au bac situé en amont du pont, jette une compagnie à la gare. Les batteries bavaroises, en position près de Remilly et au nord-ouest d'Aillicourt, ouvrent le feu avec violence pour arrêter le retour offensif que les Français préparent visiblement (3).

Le général Lebrun a prescrit en effet à la divi-

(1) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 1071.
(2) Historique du 34e de ligne.
(3) *Historique du grand État-major prussien,* VII, 1071.

sion d'infanterie de marine Vassoigne de reprendre Bazeilles. Le 2e régiment se porte en avant sous le commandement supérieur du général des Pallières, ses Ier et IIe bataillons accolés, le IIIe en soutien (1). L'attaque est préparée par le feu de quatre batteries de 12 et d'une batterie de canons à balles (2). Des Pallières est blessé dès le début, et le combat devenant de plus en plus vif, le général de Vassoigne se place lui-même à la tête du IIIe bataillon et l'amène sur la ligne des deux autres. Le régiment tout entier exécute alors une charge à la baïonnette, pénètre dans le village du premier élan et, vers 3 h. 15, en chasse les Bavarois qui sont poursuivis jusqu'à la Meuse. Ils se replient même sur la rive gauche, tant au moyen du bac que par le pont du chemin de fer dont ils restent pourtant en possession et qu'ils couvrent par une barricade. Peu à peu le combat se réduit à une canonnade échangée d'une rive à l'autre de la Meuse et au cours de laquelle le feu se déclare dans plusieurs maisons de Bazeilles (3).

(1) Journal de marche de la 3e division du 12e corps; Notes du général Voyron (alors capitaine adjudant-major).

(2) Rapport sur les opérations de l'artillerie du 6e corps (portion réunie au 12e corps).

(3) Journal de marche de la 3e division du 12e corps; Notes du lieutenant-colonel Dumesnil; *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1072-1073. — Pertes des Bavarois : 9 officiers, 133 hommes. Pertes des Français : 11 officiers, 400 hommes.

Pendant le combat, l'équipage de ponts bavarois, arrivé à Aillicourt vers 2 h. 15, a jeté aussitôt deux ponts sur la Meuse, sans être gêné en rien par nos troupes. La 1[re] brigade d'infanterie se tient à proximité, prête à passer sur la rive droite. Mais, vers 5 h. 15 du soir, von der Tann apprend que les mouvements de l'armée de la Meuse sont terminés pour le 31 août. Il établit alors ses troupes au bivouac et fait relever une partie des ponts. Les unités de première ligne demeurent sur leurs emplacements et quatre-vingt-quatre bouches à feu restent en batterie sur les hauteurs d'Aillicourt (1). De son côté, le 12[e] corps s'installe, pour la nuit, depuis les coteaux au nord de Bazeilles où bivouaque la division Vassoigne jusqu'aux glacis au nord-est de Sedan où s'établit la division Grandchamp.

A Bazeilles, le général de Vassoigne a donné au commandant Lambert, son sous-chef d'état-major, le commandement de toutes les troupes qui occupent ce village. Certains mouvements de l'ennemi ayant fait croire à une attaque imminente, Vassoigne en rend compte au général Lebrun, qui prescrit aussitôt de faire sauter le pont du chemin de fer. Mais l'officier du génie, n'ayant pas les poudres nécessaires, est obligé de surseoir à l'exécution; il en fait demander à

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 1073-1075.

Sedan et, malheureusement, ne les recevra pas en temps utile (1).

*
* *

Les renseignements les plus complets sur nos emplacements sont parvenus au grand quartier général allemand dans la soirée du 31 août. Il n'y a d'incertitude que sur les projets du maréchal de Mac-Mahon. On ne suppose guère qu'il acceptera la bataille dans des conditions aussi désavantageuses et qu'il demeurera immobile, en laissant à l'adversaire toute latitude pour l'envelopper. C'était admettre, à la vérité, qu'il eût discerné le péril et qu'il connût la supériorité numérique des forces qui lui étaient opposées.

L'armée française se replierait-elle sur Mézières, ou tenterait-elle de déboucher sur Carignan, ou enfin se déroberait-elle sur le territoire belge? De ces trois hypothèses, c'est la première que le grand quartier général considère comme la plus vraisemblable, bien que, d'après certains indices, on fût en droit de ne pas rejeter la seconde. Le maréchal de Moltke a dit après la guerre qu'il se croyait en mesure de « s'opposer énergiquement à l'une comme à l'autre de ces entreprises (2) » ; mais, le 31 août 1870, il lui

(1) Journal de marche de la division Vassoigne.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, VIII, 1082.

semblait plus difficile d'empêcher la retraite de Mac-Mahon si elle eût été commencée dans la nuit suivante ou dans les premières heures de la matinée du 1er septembre. Faisant allusion à un mouvement de ce genre, dont, de Remilly, le lieutenant-colonel von Brandenstein, du grand quartier général, a apporté la nouvelle, d'ailleurs inexacte, Moltke écrit à Blumenthal, à 7 h. 45 du soir : « Peut-être risque-t-on de voir échapper un succès décisif (1). » Moltke demande en conséquence au prince royal de Prusse « d'examiner s'il ne serait pas possible de faire passer la Meuse vers Donchery, et dans la nuit même, au XIe corps et à la division wurtembergeoise, afin de pouvoir s'opposer, dès le point du jour, à une retraite des Français vers Mézières (2) ».

Bien orienté sur la situation et connaissant le but à atteindre, le prince royal de Prusse donne, de sa propre initiative, des ordres très précis à la IIIe armée (3). Afin d'intercepter aux Français toute retraite dans cette direction, ses instructions débutent en ces termes : « Des motifs suf-

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 243.

(2) *Ibid.*; Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 140.

(3) Les ordres pour le lendemain étaient déjà donnés lorsque arriva la lettre de Moltke à Blumenthal envoyée de Vendresse à 7 h. 45 du soir. Ils furent modifiés dans le sens de ce message. Les prescriptions qui suivent sont celles qui résultèrent de ces modifications.

fisants permettent de tenir pour certain que l'ennemi, abandonnant tous ses bagages, tentera cette nuit de battre en retraite par la route Sedan-Mézières. » Les Ve et XIe corps doivent se porter dès l'aube par Donchery vers Vrigne-aux-Bois. La division wurtembergeoise franchirait la Meuse à Dom-le-Mesnil et prendrait position de façon, soit à faire face à Mézières, soit à servir de réserve aux deux corps précédents. Au IIe corps bavarois, une division et la réserve d'artillerie tiendraient les hauteurs au sud de Donchery; l'autre s'établirait entre Frénois et Wadelincourt, afin de s'opposer à toute tentative de l'adversaire vers le sud. Le Ier corps bavarois (1) doit attaquer les Français de grand matin à Bazeilles et, s'ils battent en retraite, les retenir le plus longtemps possible. Les 6e, 2e et 4e divisions de cavalerie resteraient disponibles à Flize, Boutancourt et au sud de Frénois (2). Un officier d'état-major est chargé d'exposer au prince royal de Saxe le mouvement d'ensemble de la IIIe armée ainsi que la mission confiée au Ier corps bavarois et de lui transmettre une sorte d'invitation à poursuivre indirectement le même but que le prince royal de Prusse en interceptant aux

(1) D'abord destiné, avant la nouvelle apportée par Brandenstein, à appuyer l'armée de la Meuse, si elle avait à combattre.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VII, 275.

Français les routes de l'Est (1). Toutefois Blumenthal lui aurait fait demander de ne pas agir d'une manière trop pressante, « afin de donner à la IIIe armée le temps de fermer la souricière (2) ».

Le prince de Saxe reçoit communication de ces nouvelles vers une heure du matin, et prend aussitôt le parti de se porter en avant avec l'armée de la Meuse. Mais, tout en admettant qu'il y a « de sérieuses raisons » de croire à l'exactitude des renseignements fournis par le lieutenant-colonel von Brandenstein (3), il lui paraît nécessaire de tenir compte de rapports parvenus dans la soirée du 31, d'après lesquels on doit s'attendre à rencontrer encore des forces importantes à Villers-Cernay et à la Moncelle (4). Dans l'hypothèse désormais admise d'une retraite des Français sur Mézières, ces troupes peuvent très logiquement constituer leur arrière-garde.

A 1 h. 45 du matin, le prince de Saxe fait prendre les armes par alerte. La Garde doit diriger une division par Pouru-aux-Bois sur Villers-Cernay; une autre, avec l'artillerie de corps, par Pouru-Saint-Remy, sur Francheval. Le XIIe corps se rassemblerait au sud de Douzy pour marcher par Lamécourt sur la Moncelle. Les avant-gardes

(1) Von Hahnke, *loc. cit.*, 212-214.

(2) *Tagebücher...*, 92.

(3) Von Hahnke, *loc. cit.*, 215 (ordres donnés par le prince royal de Saxe).

(4) *Historique du grand État-major prussien,* VIII, 1084.

rompraient à 5 heures du matin. Le IVe corps enverrait une division à Mairy en réserve générale; l'autre division, avec l'artillerie de corps, se porterait sur Remilly au soutien du Ier corps bavarois (1).

Ainsi, dans les premières heures de la matinée du 1er septembre, sur un front de trente kilomètres environ, trois corps d'armée se portent sur les hauteurs de la rive gauche de la Givonne pour attaquer les Français par l'est et les immobiliser; un corps fait face à Sedan au sud de la place; deux corps franchissent la Meuse en aval pour atteindre la route de Sedan à Mézières et assaillir de flanc nos colonnes supposées en retraite; enfin, trois divisions d'infanterie et une nombreuse cavalerie demeurent encore disponibles.

En présence de ce déploiement de forces et devant ce prélude de l'enveloppement, l'armée française, passive, inerte, rivée à ses positions par l'indécision et le manque de clairvoyance de son chef, n'oppose nul obstacle aux mouvements de l'adversaire. Ces heures précieuses où l'on ne peut plus espérer de salut que dans une décision énergique, suivie de la plus prompte exécution, le commandement irrésolu, presque apathique, les laisse s'écouler dans une irrémédiable inaction.

(1) *Historique du grand État-major prussien*, Supplément 46, 276-277.

CHAPITRE XI

L'EMPEREUR ET MAC-MAHON LA VEILLE DE SEDAN

L'empereur se rend, le 30, de Carignan à Sedan. — Son entretien avec le capitaine de Sesmaisons. — Pressant télégramme de l'impératrice. — Le maréchal de Mac-Mahon dans la matinée du 31 août. — Son erreur sur les forces ennemies en présence. — État moral et matériel de l'armée. — Renseignements inquiétants parvenus au général Douay. — Conférence du 31 à 5 heures du soir. — Projets successifs du maréchal. — Il prescrit un repos pour le lendemain. — Le défilé de Saint-Albert reste inoccupé. — Causes de cette regrettable omission. — Quiétude injustifiée du maréchal.

Dans l'après-midi du 30 août, l'empereur a quitté Mouzon pour se rendre à Carignan sans connaître le résultat du combat livré par le 5ᵉ corps (1). Il en est à peine troublé, si l'on en juge par ce télégramme adressé à l'impératrice : « Il y a encore eu un petit engagement aujourd'hui sans grande importance. Je suis resté à cheval assez longtemps (2). » Vers 8 heures du soir, le général Ducrot, accompagné du capitaine Bos-

(1) Ph. DE MASSA, *loc. cit.*, 311.
(2) *Papiers et correspondance de la famille impériale*, I, 421.

san, son aide de camp (1), vient annoncer à l'empereur les événements de Beaumont et le prier, au nom du maréchal de Mac-Mahon, de se rendre au plus vite à Sedan. Napoléon est d'abord incrédule et Bossan doit lui exposer les faits en détail. « Très vivement ému », il l'interrompt à plusieurs reprises : « Mais c'est impossible ! Nos positions étaient magnifiques ! » Puis il se refuse à partir : sa place est, affirme-t-il, avec le corps qui couvre la retraite (2). Il se résigne pourtant en apprenant l'ordre donné par le commandant en chef d'exécuter un mouvement de retraite : vers 11 heures du soir, il arrive à la gare de Sedan, d'où il gagne à pied la sous-préfecture (3).

Vainement propose-t-on à l'empereur de continuer jusqu'à Mézières, où il serait hors des atteintes de l'ennemi et d'où, à la tête du

(1) Le capitaine Bossan avait été envoyé par Ducrot auprès du maréchal de Mac-Mahon afin d'avoir des nouvelles et de provoquer des ordres (*Vie militaire du général Ducrot*, II, 402).

(2) Général Ducrot, *loc. cit.*, 10; Verly, *les Étapes douloureuses*, 88.

(3) Marquis de Massa, *loc. cit.*, 312. — Entre Carignan et Sedan, un capitaine de la garde mobile de Verdun, M. de Benoist, remet à l'empereur la dépêche suivante du maréchal Bazaine : « Les derniers renseignements indiquent un mouvement du gros des forces ennemies... Si ces renseignements se confirment, je pourrai entreprendre la marche que j'avais indiquée précédemment vers les places du Nord. Les batteries ont été réorganisées et réapprovisionnées ainsi que l'infanterie. L'armement de la place est presque au complet et j'y laisserai deux divisions. » Cette dépêche avait été remise le 27 août au commandant supérieur de Verdun (*Procès Bazaine*, rapport, 93-94).

13e corps, il pourrait rétrograder sur Paris. Sur ce point, il est irréductible et s'en exprime nettement : « Il n'avait pas voulu gêner les plans des généraux en chef, il ne voulait pas non plus porter le découragement dans l'armée par son départ à l'heure suprême de la lutte ; il entendait partager les dangers et le sort de l'armée (1). »

Le 31 août, vers 10 heures du matin, l'empereur reçoit le capitaine de Sesmaisons, aide de camp du général Vinoy, chargé d'annoncer au souverain l'arrivée à Mézières des premiers éléments du 13e corps, d'exposer leur situation et de demander des instructions au commandant de l'armée de Châlons (2). Napoléon III s'enquiert d'abord des causes d'une canonnade qu'il a entendue une heure auparavant, dans la direction de Donchery. Elle est due à des batteries ennemies (3) qui, des hauteurs de Frénois, ont lancé quelques obus sur le train par lequel le capitaine de Sesmaisons est arrivé à Sedan en même temps qu'un détachement de 359 hommes destinés au 3e zouaves. Des fenêtres des wagons, ceux-ci ont riposté par une fusillade désordonnée, aussi inoffensive d'ailleurs que l'a été le feu des batteries prussiennes (4).

(1) Général Pajol, Relation de la bataille de Sedan (*Moniteur universel* du 22 juillet 1871).
(2) Général Vinoy, *Siège de Paris*, 31.
(3) C'étaient les batteries à cheval de la 4e division de cavalerie.
(4) Général Vinoy, *loc. cit.*, 32-33.

Après avoir relaté cet incident, le capitaine de Sesmaisons rend compte à l'empereur de l'envoi sur Poix, Rimogne et Flize de fractions du 13[e] corps; à son avis, elles vont se trouver très compromises si on ne les rappelle pas sur Mézières. Approuvant cette manière de voir, l'empereur télégraphie au général Vinoy : « Les Prussiens s'avancent en forces; concentrez toutes vos troupes dans Mézières. » Mais il fait observer au capitaine de Sesmaisons qu'il ne donne cet ordre qu'en raison de l'urgence et de la difficulté qu'on aurait éprouvée à rencontrer le maréchal de Mac-Mahon qui, en sa qualité de commandant en chef, doit approuver et ratifier ces dispositions avant qu'elles ne deviennent définitives.

Sachant que désormais il faut renoncer à la voie ferrée, l'empereur se préoccupe de la route que suivra le capitaine de Sesmaisons pour retourner à Mézières. Il lui indique, en le traçant lui-même au crayon sur la carte, l'itinéraire que peut-être l'armée utiliserait le lendemain. C'est un chemin de grande communication récemment ouvert sur la rive droite de la Meuse entre Sedan et Vrigne-aux-Bois. L'empereur ne doute pas que ce chemin, non représenté encore sur la carte, ne soit inconnu de l'ennemi; il en conclut prématurément qu'il doit être resté libre (1).

(1) Général Vinoy, *loc. cit.*, 34-35. — En réalité, ce chemin, qui n'était pas indiqué sur la carte de l'empereur, figurait sur

Un télégramme de l'impératrice montre d'ailleurs qu'à Paris on n'a pas renoncé encore au projet de la jonction avec Bazaine. A la dépêche du souverain relative au mouvement de l'armée de Mouzon sur Sedan, la régente a répondu : « Les nouvelles que je reçois de divers côtés me montrent d'une manière absolue qu'un vigoureux effort vers Metz pourrait nous donner le succès (1). »

L'empereur garda-t-il ce message pour lui ou bien, ce qui semble plus probable, le communiqua-t-il au commandant de l'armée de Châlons? Ce qui est certain, c'est que jusqu'au dernier jour, à Sedan comme à Reims, comme au Chesne, le maréchal de Mac-Mahon restera hésitant entre deux alternatives : rétrograder vers l'ouest ainsi que le commande la situation stratégique, ou secourir son collègue suivant les pressantes invitations venus de Paris.

Sur ces entrefaites, le maréchal a fait la reconnaissance des positions qu'il se propose d'occuper à l'est de Sedan; il a donné ses instructions à cet effet, puis, vers 9 heures et demie, il s'est rendu

celles de l'armée allemande (*Historique du grand État-major prussien*, VII, 1058, note 1). Cet itinéraire unique eût d'ailleurs été absolument insuffisant pour le mouvement de masses aussi importantes. Il eût fallu plus de vingt-six heures pour écouler l'armée de Châlons par cette seule route.

(1) L'impératrice à l'empereur, D. T. Ch., Paris, 31 août, 7 h. 5 matin.

à la citadelle où sont convoqués le sous-intendant militaire et le commandant de la place. Il s'entretient avec eux du ravitaillement de l'armée en vivres et en munitions. Son intention est de faire distribuer des vivres pour quatre jours; mais les magasins de Sedan ne contiennent que 200 000 rations, et un train qui en porte 800 000, ayant reçu quelques obus en gare, a été réexpédié incontinent sur Mézières. Il faut se contenter d'un approvisionnement de deux jours (1). Heureusement les munitions sont relativement abondantes soit en gare, soit dans les parcs des 5e, 6e et 7e corps (2). Enfin, sur roues et attelées, une trentaine de bouches à feu, primitivement destinées au 1er corps, permettent de combler partiellement les vides que la bataille de Beaumont a produits dans l'artillerie des 5e et 12e (3).

De la citadelle, le maréchal de Mac-Mahon aperçoit des batteries allemandes en position près de Remilly (4) et canonnant les colonnes du 12e corps en marche sur Sedan; plus tard, il en voit d'autres qui viennent s'établir sur les hau-

(1) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale,* Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 37; Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.

(2) Indépendamment de l'approvisionnement des troupes, il y avait à Sedan : 1 160 000 cartouches, 3 900 coups de 4, 1 700 coups de 12, 15 000 coups de canon à balles.

(3) Le général commandant l'artillerie de l'armée au maréchal de Mac-Mahon, Carignan, 31 août.

(4) Batteries du Ier corps bavarois.

teurs qui dominent la place au sud-ouest. En arrière de celles-ci, s'élève une forte poussière indiquant « que des troupes considérables marchent à hauteur de cette artillerie (1) ». Le maréchal prescrit de faire sauter le pont de Donchery par lequel ces colonnes peuvent couper sa ligne de communication sur Mézières. Une compagnie du génie est dirigée en conséquence sur Donchery par voie ferrée ; mais, à peine est-elle débarquée, que le train qui l'a amenée repart en emportant les outils et la poudre. Une autre compagnie du génie est envoyée un peu plus tard ; malheureusement elle trouve le pont déjà occupé par l'ennemi (2).

En sortant de la citadelle, le maréchal rencontre le capitaine de Sesmaisons qui lui rend compte de son entrevue avec l'empereur. Le maréchal approuve les instructions expédiées au général Vinoy (3). A ce moment, Mac-Mahon semble s'être arrêté à l'idée rationnelle d'une retraite sur Mézières. Il ne craint pas que les Alle-

(1) *Enquête...,* Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 37.

(2) *Ibid.* — C'était l'avant-garde de la *21*e division du XIe corps. — Le maréchal de Mac-Mahon émet à ce sujet une opinion au moins contestable : « La non-destruction de ces ponts (Remilly et Donchery), qui fut considérée par beaucoup comme très fâcheuse, le fut en réalité beaucoup moins qu'on ne le pense, car les pontonniers allemands jetaient sur la Meuse un pont de bateaux en moins de deux heures (Souvenirs inédits).

(3) Général Vinoy, *loc. cit.,* 36.

mands interceptent la route, persuadé que, s'ils le tentent, ce ne sera qu'avec un corps peu nombreux que l'armée de Châlons écrasera sans peine (1).

En réalité, le maréchal n'a aucun renseignement précis sur les forces et les mouvements de l'adversaire. Vraisemblablement sous l'impression des affirmations du ministre de la guerre (2), il croit n'avoir devant lui que les corps du prince royal de Saxe et non ceux du prince royal de Prusse (3). La veille, il a déclaré au général Lebrun que l'ennemi n'a sur les lieux que 60 000 à 70 000 hommes tout au plus Si les Allemands attaquent, le maréchal s'en félicitera et les jettera, affirme-t-il, dans la Meuse (4). Ainsi pourrait s'expliquer l'inaction complète de l'armée de Châlons dans la journée du 31 août. En réalité, son infériorité numérique est considérable.

(1) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits; Général Vinoy, *loc. cit.*, 36.

(2) Voir *suprà*, p. 153.

(3) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits; Général Vinoy, *loc. cit.*, 36; Notes du général de Vaulgrenant. — D'après le prince de Hohenlohe, « le maréchal déclara, après la capitulation, qu'il avait été trompé par le fait que les deux armées allemandes étaient commandées par deux kronprinz Il finissait par n'y plus rien comprendre et supposait n'avoir affaire qu'à un seul » (*Lettres sur la stratégie*, II, 302).

(4) Général Lebrun, *loc. cit.*, 74. — Le maréchal indique également 60 000 hommes dans une conversation avec le général Douay (prince Bibesco, *loc. cit.*, 96).

A défaut d'informations certaines sur l'ennemi, qui auraient révélé au maréchal tous les dangers de sa situation, l'état moral et matériel de l'armée est des plus inquiétants, et le commandant en chef a dû en faire la douloureuse constatation.

Manquant déjà de consistance et d'homogénéité à leur départ de Reims, les troupes ont été durement éprouvées par les privations, le mauvais temps, les fatigues sans utilité, les alertes continuelles et peut-être plus encore par le manque de confiance dans le commandement qu'elles sentaient indécis, flottant dans ses desseins et visiblement inférieur à sa tâche. L'irrégularité des distributions avait fait naître la maraude et développé l'indiscipline (1). Toutes ces causes de faiblesse s'étaient accrues de par les fautes du commandement : « Il n'était que trop vrai, dit un témoin, qu'à force d'indécision et d'heures perdues, nous étions devenus une armée qui marchait pour ne pas se battre... ; chaque jour ces troupes, loin de s'aguerrir..., s'amoindrissaient au régime dissolvant de la fuite périodique (2). »

Comme les soldats français de toutes les époques, ceux de l'armée de Châlons eussent été capables des plus héroïques efforts sous des chefs

(1) Voir *suprà*, p. 210

(2) *Histoire de l'armée de Châlons*, par un volontaire de l'armée du Rhin, 114.

énergiques, résolus et compétents. Ce qui les avait démoralisés, comme toujours, c'étaient le piétinement sur place, l'incohérence des ordres et des contre-ordres, des marches et des contremarches sans but, les déploiements sans raison, devant quelques cavaliers ennemis.

Suivant le général Vinoy, le maréchal de Mac-Mahon, douloureusement affecté par la défaite de Beaumont, aurait, le 31 août, accusé les troupes « de faiblesse et d'imprévoyance ». Les soldats qu'il avait commandés directement avaient montré, affirmait-il au capitaine de Sesmaisons, plus de résistance et de solidité. « Il compara, en quelques mots, cette triste et pénible affaire de Beaumont à l'héroïque journée de Frœschwiller, qui, malgré ses funestes résultats, n'en avait pas moins été une lutte honorable et une défaite presque glorieuse (1). »

Les faits et les appréciations étaient exacts; mais la responsabilité de l'état moral des troupes du 5e corps incombait au général de Failly qui, trop insouciant, s'était laissé surprendre, et au commandant en chef, dont les hésitations s'étaient traduites dans l'armée par la lassitude et le mécontentement.

La marche de nuit du 30 au 31 août, peu justifiée, mal réglée, interrompue par des encom-

(1) Général Vinoy, *loc. cit.*, 36.

brements et des à-coups incessants, ressemblant même sur certains points à une déroute, avait exténué les troupes et atteint le moral des mieux trempés. A l'heure où un effort suprême allait devenir nécessaire, où, plus que jamais, il fallait de la décision, de l'énergie, de l'ordre, « le découragement se peignait sur tous les visages; les généraux eux-mêmes ne cachaient plus leur abattement, et, loin de relever le moral par des mesures décisives, continuaient à se débattre dans une confusion que chaque minute augmentait (1) ».

Aux portes de Sedan, certaines unités sont venues s'entasser, parfois pêle-mêle, et, à défaut d'ordres, ont choisi leur camp au hasard. Dans les rues étroites de la ville, le désordre est extrême; personne ne se préoccupe d'y remédier et de faire refluer sur Mézières les voitures inutiles (2). Déjà la route qui conduit à cette ville par la rive droite de la Meuse est couverte d'isolés, de fourgons à vivres et à bagages. Le capitaine de Sesmaisons y trouve même une batterie d'artillerie et un détachement de 5 à 600 hommes du 3[e] de ligne, groupés sous les ordres de l'officier payeur. Tous s'efforcent de gagner la seule issue que l'ennemi ne tient point encore (3).

(1) Capitaine Derrécagaix, *la Guerre de 1870*, 283.
(2) Général de Wimpffen, *loc. cit.*, 149.
(3) Général Vinoy, *loc. cit.*, 38, 40.

Dans la soirée, on lit dans les camps une proclamation de l'empereur : l'inquiétude perce sous les encouragements de commande, dont certes il eût mieux valu s'abstenir (1). Comment, avec ces causes multiples de dépression morale, s'étonner que certaines unités n'aient pas combattu le 1[er] septembre avec la même énergie qu'à Frœchswiller? A la division Lartigue, si solide le 6 août, il y aura « de bien nombreuses défaillances », dès la traversée de Daigny (2). Ailleurs, des fractions constituées, des régiments entiers de cavalerie même, abandonneront le champ de bataille avant la fin de la lutte (3). Mais il y aura chez la plupart des combattants tant d'actes de bravoure, d'héroïsme et d'énergie dans le désespoir que les faiblesses d'un moment chez quelques-uns s'en trouveront amplement rachetées sinon effacées.



Le général Douay a parcouru dans la matinée les hauteurs qui bordent la rive gauche du ruis-

(1) Pour cette proclamation, voir : *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan.* — « C'est un véritable cri de détresse » (Lieutenant-colonel Rousset, *Histoire générale de la guerre de 1870*, II, 296).

(2) Journal du colonel d'Andigné. — Voir aussi : de Narcy, *loc. cit.*, 304; *De Frœschwiller à Sedan*, 86.

(3) Régiments des divisions de cavalerie des 1[er] et 5[e] corps.

seau de Floing et constaté qu'elles sont dominées par le calvaire d'Illy et par la croupe que couronne le bois du Hattoy. L'effectif de ses troupes ne lui permettant pas de s'étendre jusqu'à ces deux positions, il se rend à Sedan et, vers 11 heures, il présente ses observations au maréchal. Bien que préoccupé de la situation, le commandant en chef ne paraît pas partager les appréhensions du général Douay (1). Il songe d'ailleurs à ce moment à prendre un autre parti. D'après les rapports des commandants de corps d'armée, les troupes sont « exténuées, hors d'état de marcher et de combattre (2) ». Ne convient-il pas de leur accorder encore un jour de repos le 1er septembre, d'attendre l'ennemi et d'accepter la bataille au lieu de se replier sur Mézières (3)? Il semble qu'un télégramme du ministre de la Guerre ne soit pas étranger à cette nouvelle détermination. Dans la nuit du 30 au 31, le maréchal ayant télégraphié : « Mac-Mahon fait savoir au ministre qu'il est forcé de porter ses troupes sur Sedan », le général de Palikao a répondu aussitôt : « Votre dépêche de ce matin ne m'explique pas la cause de

(1) Rapport du général Douay.

(2) Notes du général de Vaulgrenant. — Cette lassitude extrême de l'armée est un fait qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on reproche au maréchal de n'avoir pas profité du 31 août pour battre en retraite sur Mézières. Toutefois, elle ne saurait justifier une inaction complète.

(3) Général Vinoy, *loc. cit.*, 37.

votre marche en arrière, qui va causer la plus vive émotion; vous avez donc éprouvé un revers (1)? » Combien troublantes étaient de pareilles objurgations sur un esprit irrésolu!

Instruit du nouveau projet, Douay déclare qu'il va faire construire des retranchements. « Vous retrancher! s'écrie le maréchal. Mais je ne veux pas m'enfermer comme à Metz; je veux manœuvrer. » Douay aurait répondu : « Je ne sais pas s'ils nous en laisseront le temps (2). »

Vers midi, le maréchal de Mac-Mahon parcourt les bivouacs et examine encore le terrain aux alentours de la ville. A son retour, vers 5 heures et demie, il réunit dans son cabinet le général de Wimpffen, le général Lebrun, le général Robert, chef d'état-major du 1er corps, et le chef d'escadrons Seigland, aide de camp du général Douay. Chacun des officiers généraux présents fait connaître au maréchal les incidents de la journée et les positions sur lesquelles ses troupes sont établies. Puis le commandant Seigland rend compte d'un fait d'une particulière gravité. Vers 4 heures, un ancien militaire, habitant du pays, est venu informer le général Douay que l'ennemi se prépare à franchir la Meuse à Donchery et

(1) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T. Ch., 31 août, 9 h. 40 matin

(2) Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général Douay.

« qu'il y a là toute une armée (1) ». Des officiers de l'état-major du 7e corps ont pu distinguer en effet des colonnes prussiennes en marche sur ce point par les hauteurs de la rive gauche de la Meuse. Le maréchal de Mac-Mahon ne l'ignore pas, car, de l'observatoire installé à la citadelle, on a également discerné ce mouvement (2). Cette constatation a déterminé le général Douay à faire lever aussitôt ses camps établis sur le plateau de l'Algérie et à les transférer sur les collines à l'est du ruisseau d'Illy, sur des positions qu'il pressent devoir être attaquées le lendemain et qu'il renforce par quelques tranchées. Très judicieusement, et pour le même motif, le commandant du 7e corps a fait occuper le bois du Hattoy par deux bataillons.

Le général Douay rappelle encore au maréchal que la division Conseil Dumesnil étant fort réduite depuis la bataille de Beaumont, le 7e corps va avoir à occuper une étendue de terrain trop considérable pour son effectif (3). Sans s'arrêter davantage à cette objection, le maréchal prescrit que le 7e corps défendra tout le secteur de Floing à Illy. Puis, à la réflexion, il demande au général de Wimpffen, dont le corps d'armée doit rester en réserve au Vieux

(1) Rapport du général Douay.
(2) Notes du général de Vaulgrenant.
(3) Prince Bibesco, *loc. cit.*, 127.

Camp, s'il ne peut donner quelques renforts au général Douay. Wimpffen déclare, avec un optimisme peu fondé, qu'il a trouvé les troupes du 5e corps « dans un bien meilleur état moral qu'il ne l'avait supposé, et qu'elles présentent une masse de 25 000 hommes en état de combattre (1) ». Le maréchal lui recommande en conséquence de reconnaître l'intervalle dépourvu de troupes qui, d'après le rapport de Douay, existe entre l'aile droite du 7e corps et l'aile gauche du 1er, et de le combler avec la fraction qu'il jugera nécessaire. Wimpffen doit conserver toutefois une division entière en réserve.

A l'issue de cette conférence, il semble que le maréchal, changeant encore de résolution, ait abandonné le dessein d'accepter la bataille sur les positions qu'occupait l'armée et soit revenu à l'idée de reprendre son mouvement. Mais, manquant de renseignements suffisants sur l'effectif et les mouvements de l'armée allemande, il hésite sur la direction à suivre : Metz ou Mézières (2). La veille, à Mouzon, il n'a pu reconnaître l'importance des forces qui ont livré combat au 5e corps. Dans la journée du 31, sur la rive droite de la Meuse, le service de découverte ayant été à peu près nul, on n'a aperçu que

(1) Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

(2) *Enquête*..., Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 38.

de la cavalerie ennemie. Sur la rive gauche, le général Lebrun n'a vu que des batteries appuyées par quelques troupes d'infanterie, celles-ci marchant dans la direction de l'ouest. Toutefois les observateurs établis dans la citadelle apprennent au maréchal que l'on distingue sans cesse des nuages de poussière indiquant la marche de troupes nombreuses sur Donchery, ce qui lui fait penser que leur projet est de franchir la Meuse et d'intercepter à l'armée sa ligne de retraite sur Mézières. Ce renseignement confirme celui qui est parvenu au général Douay.

Le maréchal en conclut que si réellement la plus grande partie des forces adverses devait s'établir sur la rive droite de la Meuse, entre Sedan et Mézières, il lui serait plus avantageux de renoncer à la ligne de retraite vers l'ouest « pour prendre celle de l'est du côté de Carignan (1) ». Mais, dans ce cas, que deviendrait l'armée entre les colonnes qui la menaçaient actuellement sur ses derrières, vers Donchery, et les corps de l'armée de la Meuse et du prince Frédéric-Charles qui la contiendraient de front? Le maréchal ne semble pas s'être arrêté à cette objection.

Bien qu'on ait constaté la présence de troupes bavaroises aux combats des 30 et 31 août, le maréchal reste toujours persuadé qu'il n'a devant

(1) Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.

lui que les corps du prince de Saxe et, de son propre aveu, il n'est « point inquiet », convaincu que sa supériorité numérique lui permettrait de passer « dans l'une quelconque des deux directions (1) ». A en juger d'ailleurs par un ordre en date du 31 au soir, il semble que le maréchal n'ait pas voulu commencer le mouvement le lendemain. Il prescrit en effet de mettre à profit la journée du 1[er] septembre « pour se compléter en cartouches et se ravitailler en vivres à la gare (2) ».

Avant de se décider sur la direction qu'il suivrait, le maréchal cherche à se procurer des renseignements plus précis (3). Il recommande

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits. — Dans ces Souvenirs, le maréchal commet quelques erreurs dues à des défauts de mémoire, mais sa sincérité est manifeste. Au lieutenant-colonel Broye, qui se montrait inquiet, le maréchal répondit que les troupes étaient exténuées, qu'elles avaient besoin de se refaire, « qu'il verrait le lendemain » (Le général Broye au général de Vaulgrenant, 6 novembre 1903, Papiers du général Broye).

Certains généraux semblent avoir prévu la catastrophe prochaine. D'après le prince Bibesco, le général Douay demande dans la soirée au général Doutrelaine, commandant le génie du 7[e] corps, ce qu'il pense de la situation : « Je pense, mon général, que nous sommes perdus », déclare Doutrelaine, qui expose ses arguments. Après l'avoir écouté attentivement, Douay répond : « C'est aussi mon opinion », et il ajoute : « Il ne nous reste donc plus, mon cher Doutrelaine, qu'à faire de notre mieux avant de succomber » (Prince BIBESCO, *loc. cit.*, 132). Le général Ducrot, désespéré de l'aveuglement du maréchal, aurait eu des pressentiments analogues (Docteur SARAZIN, *loc. cit.*, 115). — Cf. Général CANONGE, *Histoire et art militaires*, II, 297.

(2) Ordre de l'armée du 31 août.

(3) Notes du général de Vaulgrenant.

au général Margueritte de lancer vers l'est « de nombreuses reconnaissances; elles ne devaient s'arrêter que lorsqu'elles auraient reconnu l'ennemi », et avaient l'ordre de faire parvenir immédiatement leurs rapports. Il charge d'autre part deux officiers de « pousser le plus loin possible vers l'ouest, en avant des positions du 7ᵉ corps, et de lui rapporter le 1ᵉʳ septembre, avant le jour, les nouvelles qu'ils auraient recueillies (1) ». Personne n'est envoyé sur Donchery où, pourtant, on a signalé des forces importantes.

Ainsi, dans la soirée du 31 août, le maréchal de Mac-Mahon, ne connaissant pas la supériorité numérique considérable des armées allemandes et ne se doutant pas de la manœuvre enveloppante double qu'elles exécutent, a examiné successivement trois projets, sans s'arrêter définitivement à aucun parti (2). Comme tous les esprits irrésolus, il laisse passer les heures, espérant peut-être que les événements décideront à sa place.

Telle est la cause de l'absence d'ordres de mouvement pour la journée du lendemain. On s'explique difficilement, néanmoins, que le maréchal n'ait pas pris tout au moins une mesure de pré-

(1) Maréchal DE MAC-MAHON, Souvenirs inédits.

(2) Notes du général de Vaulgrenant (Papiers du général Broye); *Enquête...*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 38.

caution indispensable, surtout dans l'éventualité possible d'une retraite vers l'ouest. L'unique route dont l'armée pouvait disposer pour marcher sur Mézières passait en effet dans un défilé à l'ouest de Saint-Albert, entre les bois de la Falizette et la boucle que décrit la Meuse en aval de Sedan. C'était, à proprement parler, la porte de sortie. Or, si les troupes allemandes signalées à Donchery s'établissaient à Saint-Albert et à Saint-Menges, elles étaient capables, même avec l'infériorité numérique, rachetée dans une certaine mesure par l'avantage du terrain, de retarder pendant un temps très appréciable le mouvement de l'armée vers Mézières. Il en serait de même si elles prenaient position à l'ouest du défilé, de façon à en battre les débouchés. Si, au contraire, le maréchal se décidait à se porter sur Carignan le 1er septembre, le défilé de la Falizette était l'emplacement tout indiqué pour son corps d'arrière-garde. En tout état de cause, l'occupation de ce passage et, mieux encore, des hauteurs qui en commandent l'issue occidentale, s'imposait dès le 31 août. Certes, le maréchal avait le droit de juger un jour de repos nécessaire à son armée; mais il avait aussi le devoir de se prémunir contre tout danger.

On ne peut guère attribuer d'autres causes à cette omission regrettable que l'extrême fatigue des troupes — dont quelques-unes pourtant eus-

sent été très capables de franchir ces quelques kilomètres — et l'idée préconçue dont le maréchal était pénétré de n'avoir en face de lui que les corps du prince royal de Saxe. Sur quelles données reposait cette conviction? Sur cette seule affirmation, semble-t-il, du ministre de la Guerre, devenue pour le maréchal comme un article de foi, que l'armée de Châlons avait le 27 août au moins trente-six heures d'avance sur celle du prince royal de Prusse (1). Mais, depuis cette époque, la marche des Français n'avait pas été si rapide que l'adversaire n'eût pu regagner ce retard. Le maréchal savait que les Allemands avaient disparu des plaines de la Suippe pour se porter sur Attigny et Vouziers (2). Il avait été informé le 29 de l'occupation de cette ville par l'ennemi (3). D'ailleurs, l'immobilité de l'armée de Châlons le 31, autour de Sedan, était de nature à lui faire perdre l'avance qu'elle eût possédée. Enfin la présence de troupes bavaroises aux combats de Beaumont et de Bazeilles, c'est-à-dire de contingents appartenant à la IIIe armée

(1) Voir *suprà*, p. 153.

(2) Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T. Ch., 30 août, 11 h. 8 matin; Le sous-préfet de Reims au ministre de l'Intérieur, 30 août, 11 h. 37 soir; Note anonyme adressée au maréchal de Mac-Mahon, 30 août, midi.

(3) Ce renseignement nous a été fourni par M. Lagosse qui, courageusement, servit plusieurs fois d'émissaire au maréchal de Mac-Mahon, et qui lui communiqua en personne cette grave nouvelle.

mée (1), était pour le maréchal un indice grave, sinon une preuve que son opinion était erronée. Pour tous ces motifs, la quiétude du maréchal de Mac-Mahon, dans la soirée du 31 août, demeure un sujet de lègitime étonnement.

(1) Le maréchal savait que les Bavarois appartenaient à la IIIe armée, pour les avoir combattus à Frœschwiller. On n'ignore pas d'ailleurs qu'en 1870 ils portaient le casque à chenille très différent du casque à pointe prussien. Ils étaient donc très reconnaissables.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DE CHÂLONS A REIMS

CHAPITRE PREMIER

LA CONFÉRENCE DU 17 AOÛT

CHAPITRE II

LE PLAN DE PALIKAO

CHAPITRE III

L'ARMÉE DE CHÂLONS

CHAPITRE IV

LES PERPLEXITÉS DE MAC-MAHON

CHAPITRE V

ADOPTION DU PLAN PALIKAO

DEUXIÈME PARTIE

LA ROUTE DE SEDAN

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ÉTAPES VERS MONTMÉDY

CHAPITRE II

LA IIIe ARMÉE APRÈS FRŒSCHWILLER

CHAPITRE III

CONVERSION DES ARMÉES ALLEMANDES

CHAPITRE IV

PROJET DE RETRAITE SUR MÉZIÈRES

CHAPITRE V

REPRISE DE LA MARCHE VERS MONTMÉDY

CHAPITRE VI

LES ALLEMANDS DU 27 AU 28 AOÛT

CHAPITRE VII

L'ARMÉE DE CHÂLONS LE 29 AOÛT

CHAPITRE VIII

COMBAT DE NOUART

TROISIÈME PARTIE

BEAUMONT

CHAPITRE PREMIER

L'OFFENSIVE ALLEMANDE

CHAPITRE II

LA SURPRISE DE BEAUMONT

CHAPITRE III

PRISE DE BEAUMONT

CHAPITRE IV

LE 7e CORPS

CHAPITRE V

LE 5e CORPS AU NORD DE BEAUMONT

CHAPITRE VI

INTERVENTION DU 12e CORPS

CHAPITRE VII

DERNIERS COMBATS A L'OUEST DE MOUZON

CHAPITRE VIII

LES 1er ET 7e CORPS

CHAPITRE IX

LA RETRAITE SUR SEDAN

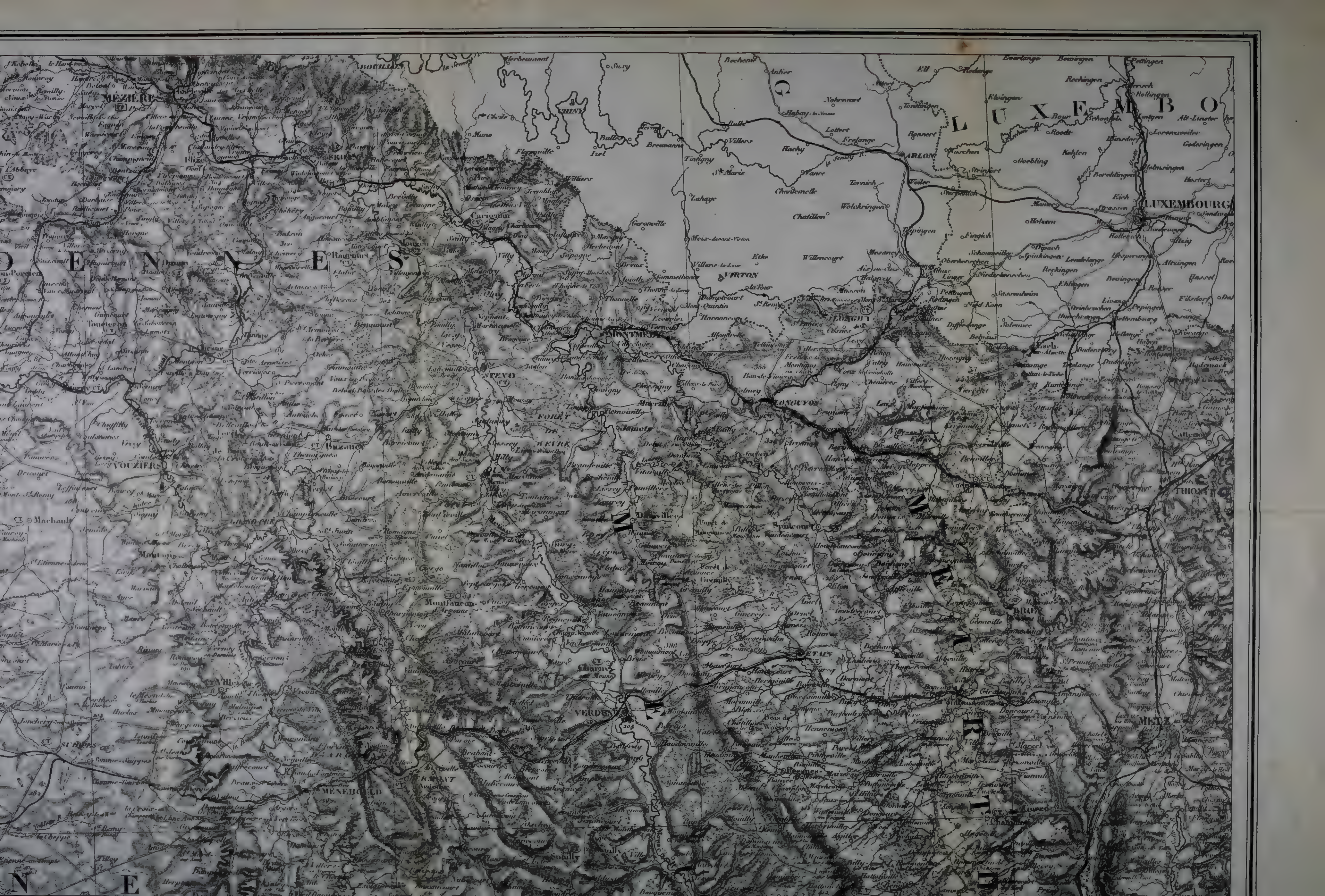
CHAPITRE X

MOUVEMENTS DU 31 AOÛT

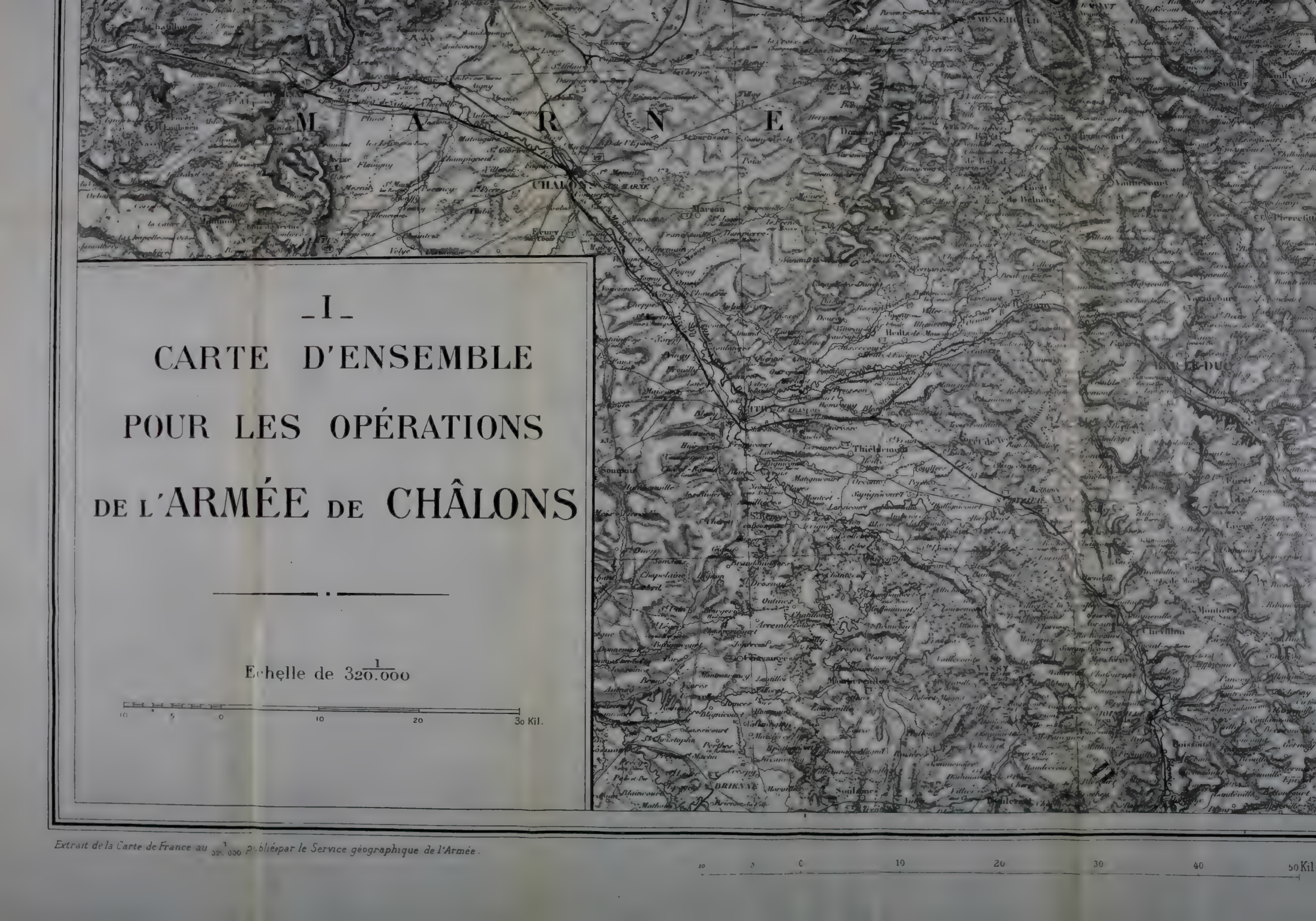
CHAPITRE XI

L'EMPEREUR ET MAC-MAHON LA VEILLE DE SEDAN


A R D E N N E S
MEZIERE
Signy l'Abbaye
Chaumont-Porcien
Novion-Porcien
CHATEAU-PORCIEN
RETHEL
Tourteron
Asfeld
Perthes
Juniville
Dricourt
VOUZIERS
Machault
Aussonce
Bourgogne
Bethenville
Monthois
REIMS
Beine
Sommepy
Montfaucon



D E N N E S
L U X E M B O
MEZIERE
LUXEMBOURG
ARLON
VIRTON
Chiny
Carignan
MONTMEDY
LONGWY
LONGUYON
STENAY
Buzancy
VOUZIERS
Machault
Dun
FORET DE WEVRE
Spincourt
Montfaucon-d'Argonne
ETAIN
BRIEY
VERDUN
METZ
Tourteron
Raucourt
Mouzon
Damvillers
Pettingen
Mersch
Steinfort
Bettembourg
Dudelange
Esch
Sierck
Hettange


M A R N E
CHALONS
SUR MARNE
_I_
CARTE D'ENSEMBLE
POUR LES OPÉRATIONS
DE L'ARMÉE DE CHÂLONS
Echelle de $\frac{1}{320.000}$
10 5 0 10 20 30 Kil.
Extrait de la Carte de France au $\frac{1}{320.000}$ publiée par le Service géographique de l'Armée.
10 5 0 10 20 30 40 50 Kil.

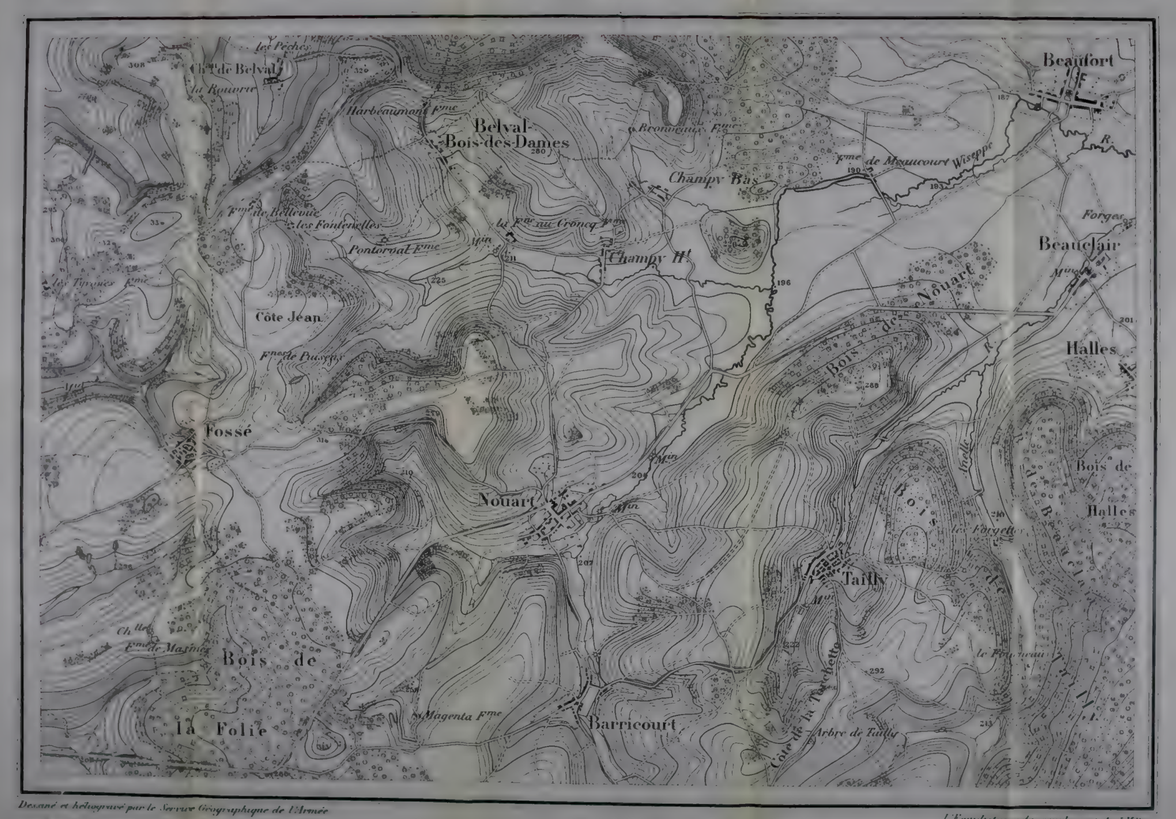


(Lt Colonel Picard, . Sedan, Tome I)

10 5 0 10 20 30 40 50 Kil

-II-

COMBAT DE NOUART



Dessiné et héliogravé par le Service Géographique de l'Armée

Extrait de l'Historique de l'Etat major de l'Armée

Echelle de $\frac{1}{25000}$

L'Equidistance des courbes est de 5 Mètres

(Lt Colonel PICARD. Sedan, Tome I.)